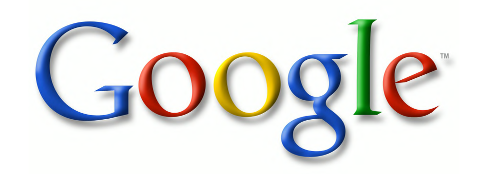
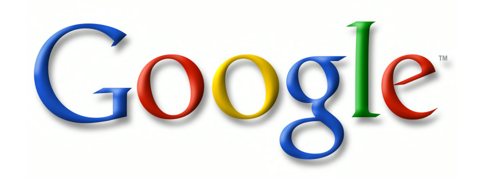

Google







NA

Lamart

# COURS FAMILIER

DE

# LITTÉRATURE

---

REVUE MENSUELLE

VI

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

# COURS FAMILIER

DE

# LITTÉRATURE

UN ENTRETIEN PAR MOIS

PAR

M. A. DE LAMARTINE

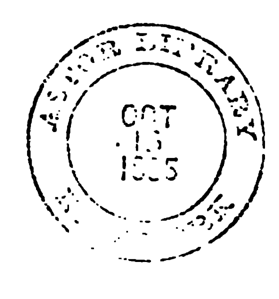
TOME SIXIÈME.

PARIS

ON S'ABONNE CHEZ L'AUTEUR,

RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, 43.

1858


ASTOR LIBRARY
OCT
15
1895

# COURS FAMILIER

# DE LITTÉRATURE

## XXXI<sup></sup>e ENTRETIEN.

## VIE ET ŒUVRES DE PÉTRARQUE.

### I

Il y a deux amours : l'amour des sens et l'amour des âmes. Tous les deux sont dans l'ordre de la nature, puisque la perpétuité de la race humaine a été attachée à cet instinct dans les êtres vulgaires, et ce sentiment dans les êtres d'élite. En cherchant bien la différence essentielle qui existe entre l'amour des sens et l'amour des âmes, on arrive à conclure ceci : C'est que l'amour des sens a pour mobile

et pour objet le plaisir, et que l'amour des âmes a pour mobile et pour objet la passion du beau; aussi le premier n'inspire-t-il que des désirs ou des appétits, et le second inspire-t-il des admirations, des enthousiasmes et pour ainsi dire des cultes. Il y a plus: l'amour des sens inspire souvent des vices et des crimes; l'amour des âmes inspire, au contraire, des chefs-d'œuvre et des vertus: c'est ainsi que vous voyez dans l'antiquité l'amour sensuel caractérisé par Hélène, Phèdre, Clytemnestre; et que vous voyez dans les temps modernes l'amour des âmes se caractériser dans la chevalerie, dans Héloïse, dans Laure, par l'héroïsme, par la fidélité, par la sainteté même la plus idéale et la plus mystique.

Cette différence de caractère entre ces deux amours se remarque aussi dans les poëtes qui ont célébré l'un ou l'autre de ces amours; amours qui portent le même nom, mais qui sont en réalité aussi différents que l'esprit de la matière, que le corps de l'âme. Voyez Ovide dans son *Art d'aimer*, d'un côté; voyez Pétrarque dans ses sonnets amoureux, de l'autre: le ciel et la terre ne sont pas à une plus grande distance l'un de l'autre que ce poëte impur des sens et que ce poëte du pur amour.

Cet amour des âmes ou cette passion du beau, sentiment qui se rapproche le plus du pieux enthousiasme pour la beauté incréée, devait par sa nature même inspirer à la terre la plus céleste poésie, car ce sentiment est une sorte de piété par reflet; piété qui traverse la créature comme un rayon traverse l'albâtre pour s'élever jusqu'à la contemplation du beau infini, Dieu.

Cette piété transpire dans les vers de l'amant de Laure; Laure pour lui n'est pas une femme, c'est une incarnation du beau, dans laquelle il adore la divinité de l'amour. Voilà pourquoi son livre inspire à ceux qui savent le goûter une dévotion à la beauté qui est presque aussi pure que la dévotion à la sainteté; voilà pourquoi une mauvaise pensée n'est jamais sortie de ses vers; voilà pourquoi on rêve, on pleure et on prie avec ces vers divins qui ne vous enivrent que d'encens comme dans un sanctuaire. C'est de ce poëte sacré, c'est de ce psalmiste de l'amour des âmes que je veux vous entretenir aujourd'hui. La France l'a peu connu, Boileau l'a dénigré sans le comprendre, l'Italie elle-même n'a pas su reconnaître assez en lui son second Virgile et son second Platon; Platon chrétien, mille fois supérieur en

vers à la prose du Platon païen. L'Italie lui a trop préféré son Dante, génie sublime mais sauvage, aux proportions désordonnées d'un rêve de Pathmos; la grandeur frappe plus que la perfection les peuples qui naissent ou qui renaissent à la littérature : Dante émane du moyen âge encore barbare; Pétrarque émane de l'antiquité la plus raffinée, mais tous les deux cependant sont chrétiens. Dante par ses machines poétiques empruntées à l'Apocalypse, Pétrarque par l'intellectualité de son amour, respirent la suavité du mysticisme évangélique. Quant à moi, je considère Pétrarque, sans aucune comparaison possible, comme le plus parfait poëte de l'âme de tous les temps et de tous les pays, depuis la mort du doux Virgile. Notre langue elle-même n'a rien à lui opposer en délicatesse de style et en pathétique de cœur, pas même l'harmonieux et tendre Racine : Racine chante pour une cour et pour un roi; Pétrarque, pour Laure et pour son Dieu. L'inspiration est plus brillante dans Racine, elle est plus pathétique et plus recueillie dans Pétrarque; les vers de Pétrarque aussi, quoique moins sonores, sont bien plus pleins : ce sont les proverbes de l'amour et de la douleur; il en est resté des milliers dans la circu-

lation des âmes aimantes ou des cœurs saignants. Toutes les vagues de l'Adriatique, toutes les collines d'Arqua, toutes les grottes de Vaucluse, toutes les brises d'Italie, roulent avec les larmes ou les soupirs des amants un vers de Pétrarque. Ses sonnets sont les médailles du cœur humain.

## II

Jamais l'œuvre et l'écrivain ne sont plus indissolublement unis que dans les vers de Pétrarque, en sorte qu'il est impossible d'admirer la poésie sans raconter le poëte : cela est naturel, car le sujet de Pétrarque c'est lui-même ; ce qu'il chante c'est ce qu'il sent. Il est ce qu'on appelle un poëte intime, comme Byron de nos jours ; une si puissante et si pathétique individualité, qu'elle envahit tout ce qu'il écrit, et que si l'homme n'existait pas le poëte cesserait d'être. On a beau dire, ce sont là les premiers des poëtes ; les autres n'écrivent que leur imagination, ceux-là écrivent leur âme. Or qu'est-ce que la belle imagination en comparaison de l'âme? Les uns ne sont que des artistes, les autres sont des hommes. Voilà le caractère de Pétrarque, racontons sa vie.

## III

Il y a peu de grands hommes remueurs du monde sur lesquels on ait autant écrit que sur cet homme séquestré, solitaire, absorbé dans sa piété, dans son amour et dans ses vers; pour les uns il est poésie, pour les autres histoire, pour ceux-ci amour, pour ceux-là politique. Disons le mot: sa vie est le roman d'une grande âme.

Il naquit à Florence, la ville où tout renaissait au quatorzième siècle. Son père était un de ces citoyens considérables dans la république, que le flux et le reflux des partis en lutte firent exiler avec le Dante, son contemporain et son ami.

Pétrarque reçut le jour à Arezzo, petite ville de Toscane, qui servait de refuge aux exilés. Son père et sa mère le transportèrent au berceau d'asile en asile autour de leur patrie, qui leur était interdite. Ils finirent par s'établir à Avignon, où le pape Clément V venait de fixer sa résidence. A l'âge de dix ans, son père le mena à Vaucluse; ces rochers, ces abîmes, ces eaux, cette solitude, frappèrent son imagination d'un tel charme, que son âme s'attacha

du premier regard à ces lieux, avec lesquels il a associé son nom, et que Vaucluse devint le rêve de son enfance; il étudia tour à tour à Montpellier, à Bologne, sous les maîtres toscans; il négligea bientôt toutes ses études pour la poésie qui était née avec lui de l'amitié de son père avec Dante.

Son père et sa mère, morts avant le temps, le laissèrent sous la garde de tuteurs qui spolièrent leur pupille. Il revint à Avignon à l'âge de vingt ans, avec son frère Gérard; le pape Jean XXII y régnait au milieu d'une cour corrompue, où le scandale des mœurs était si commun, qu'il n'offensait plus personne. Ce pontife fit entrer les deux jeunes Florentins dans l'état ecclésiastique. Pétrarque, par cette décence naturelle qui est la noblesse de l'esprit et par ce goût du beau dans les sentiments qui est le préservatif du vice, se maintint chaste, pieux et pur dans ce relâchement universel des mœurs. Il se fit connaître par ses vers, langue sacrée et universelle alors de cette société italienne raffinée. Il se lia d'une amitié étroite avec Jacques Colonna, de la grande famille romaine de ce nom; cette amitié, fondée sur un goût commun et passionné pour les lettres antiques et pour la vertu, fut pour lui une con-

solation et une fortune. Jacques Colonna était digne d'un tel ami, Pétrarque était digne d'un tel protecteur. Ils pleuraient ensemble à Avignon cette déchéance volontaire *de la papauté, cette captivité de Babylone qui avait transporté l'Église des murs et des temples souverains de Rome, dans cette ville infime des Gaules où Auguste n'avait trouvé de temple à élever qu'au vent qui est le fléau d'Avignon.*

Les papes cependant s'efforçaient de transformer par la magnificence des édifices Avignon en une Rome des Gaules; la vie qu'on y menait était élégante et raffinée; les jeunes gens même à qui la tonsure donnait droit aux bénéfices ecclésiastiques sans leur imposer les devoirs du sacerdoce, fréquentaient les académies et les palais des femmes plus que les églises; leur costume était recherché et efféminé. « Souvenez-vous, » dit Pétrarque dans une lettre à son frère Gérard, où il lui retrace ces vanités de leur jeunesse, « souvenez-vous « que nous portions des tuniques de laine fine « et blanche où la moindre tache, un pli mal « séant auraient été pour nous un grand sujet « de honte; que nos souliers, où nous évitions « soigneusement la plus petite grimace, étaient « si étroits que nous souffrions le martyre, à

« tel point qu'il m'aurait été impossible de « marcher si je n'avais senti qu'il valait mieux « blesser les yeux des autres que mes propres « nerfs ; quand nous allions dans les rues, quel « soin, quelle attention pour nous garantir des « coups de vent qui auraient dérangé notre « chevelure, ou pour éviter la boue qui aurait « pu ternir l'éclat de nos tuniques ! »

La poésie en langue vulgaire, c'est-à-dire en italien, faisait partie principale des élégances de cette société. Les femmes, auxquelles on s'efforçait de plaire, n'entendaient pas le langage savant. Le jeune poëte excellait déjà dans l'ode et dans le sonnet, deux formes récentes de cette poésie ; mais son ambition de gloire poétique était immense, sa modestie était inquiète ; on voit cette naïveté de ses découragements dans une de ses conversations avec son maître intellectuel, Jean de Florence, vieillard contemporain du Dante, qui professait alors les hautes sciences à Avignon.

« J'allai le consulter un jour, raconte Pétrarque, dans un de ces accès de découragement dont j'étais quelquefois saisi et abattu ; il me reçut avec sa bonté ordinaire : Qu'avez-vous, me dit-il, vous me paraissez tout mélancolique ? Ou je me trompe, ou il vous est sur-

venu quelque fâcheux événement? —Vous ne vous trompez pas, mon père, lui dis-je, je suis triste, et cependant il ne m'est rien arrivé de mal; mais je viens vous confier mes peines habituelles, vous les connaissez: mon cœur n'a jamais eu de replis pour vous; vous savez ce que j'ai fait pour me tirer de la foule et pour acquérir un nom, mais je ne sais pourquoi, dans le moment même où je croyais m'élever peu à peu, je me sens retomber tout à coup; la source de mon esprit est tarie; après avoir tout appris, je vois que je ne sais rien; abandonnerai-je l'étude des lettres, entrerai-je dans une autre carrière? Mon père, ayez quelque compassion de moi, tirez-moi de l'horrible anxiété où je suis!... En disant cela, je fondis en larmes... »

## IV

L'illustre vieillard consola et raffermit son disciple; il lui dit que cette sécheresse momentanée d'imagination dont il s'affligeait n'était que le progrès de son esprit, qui, en lui faisant mieux voir jusqu'où il pouvait monter, le décourageait à tort, par le sentiment de la distance qu'il y avait entre son talent d'au-

jourd'hui et son idéal futur.« Sentir sa maladie, ajouta-t-il, c'est déjà le premier pas vers la guérison; persévérez et renoncez au barreau, où l'on ne s'adonne qu'à l'art de vendre des paroles ou plutôt des mensonges. » On s'étonne de ce mépris pour le barreau dans un jeune homme dont Cicéron était l'oracle et l'idole.

Son ami Jacques Colonna l'encourageait de son exemple et de ses conseils à persévérer dans la philosophie et dans la poésie. « Cet ami, écrit-il lui-même, était le plus aimable de tous les hommes; sa physionomie était agréable et distinguée, son extérieur grandiose annonçait un homme au-dessus des autres hommes. Il était facile à vivre, gai dans la conversation, grave dans la pensée, tendre pour ses parents, fidèle et sûr pour ses amis, affable et libéral pour tous malgré le beau nom qu'il portait et les talents d'esprit qui le distinguaient. On le voyait toujours simple et modeste avec une figure si séduisante, ses mœurs étaient pures et irréprochables, son éloquence naturelle était entraînante et irrésistible, on aurait dit qu'il tenait les cœurs dans sa main et les tournait à son gré; plein de candeur et de franchise, ses lettres et ses entretiens découvraient tout ce qu'il avait dans l'âme, on croyait y lire... »

## V

Heureux en amitié, le jeune poëte ne le fut pas moins en amour. On pressent que nous allons parler de sa passion pour Laure, passion qui fut sa vie, sa faute et sa gloire.

Pour bien juger de la criminalité ou de l'innocence de cette passion dans un jeune poëte qui n'avait de l'état ecclésiastique que le costume, la tonsure et les bénéfices, il faut se reporter à la définition des deux amours qui commencent cet entretien. Ce que Pétrarque et ce que le temps de Pétrarque entendaient ici par amour, n'était en réalité que la passion du beau, l'admiration, l'enthousiasme, le dévouement de l'âme à un être d'idéale perfection physique et morale; culte en un mot, mais culte divin à travers une beauté mortelle.

On verra que cet amour, qui ne porta jamais la moindre atteinte à la chasteté de Laure ni à la vertu de son amant, n'eut pas d'autre caractère que celui d'adoration intellectuelle aux yeux de son époque et de la postérité. Pétrarque cependant, devenu plus austère dans ses jugements sur lui-même à un autre âge, en parle ainsi avec une certaine ambiguïté de re-

mords ou de justification dans le premier sonnet de ses œuvres après la mort de Laure. Il faut le lire pour bien comprendre la nature de son sentiment. Le voici :

« Vous qui prêtez l'oreille dans ces rimes « éparses à l'écho de ces soupirs dont je nour« rissais mon cœur dans mon premier juvénile « enivrement !

« Quand j'étais alors en partie un autre « homme de l'homme que je suis aujour« d'hui ;

« De ces vers dans lesquels je pleure ou je « médite tour à tour parmi les vaines espé« rances et les vains regrets, j'espère qu'on « m'accordera, sinon mon pardon, du moins « pitié.

« Mais je vois bien maintenant comment je « fus pendant longtemps la fable et la rumeur « du monde entier.

« De moi-même, avec moi-même, j'ai honte « et je rougis.

« Cette juste honte est le fruit mérité de « mes vaines erreurs.

« Et le repentir est la tardive et claire con« naissance que ce qui plaît uniquement à « ce monde n'est que le songe d'un mo« ment ! »

Ne soyons donc, en lisant ces vers, ni plus sévères ni plus indulgents que Pétrarque lui-même, déplorant dans sa vertu, non le crime, mais la fragilité de son amour. Pétrarque s'accusait même de cette fragilité dans ce sonnet. Ce culte poétique pour la beauté ne souillait pas plus la femme vertueuse qui en était l'objet, qu'un chevalier ne souillait sa dame en en portant les couleurs et en lui consacrant ses exploits.

## VI

L'histoire de Laure a été écrite avec l'orgueil de la parenté par l'abbé de Sades, descendant de cette femme angélique; par un hasard de la destinée, ma famille maternelle remonte également à cette source. L'arbre chronologique de cette famille ne laisse à cet égard aucun doute. Ma mère avait du sang de Laure dans les veines comme elle en avait le charme et la piété. Je ne m'en glorifie pas, car il n'y a point de gloire dans le hasard; mais je m'en suis toujours félicité, car la poésie et la beauté ont été toujours à mes yeux les vraies noblesses des femmes.

La rencontre qui décida de la vie et de l'im-

mortalité du jeune poëte est racontée par lui dans toutes ses circonstances d'année, de lieu, de jour et d'heure, comme un événement de l'histoire du monde. Il retrace même les dispositions indifférentes de cœur où l'amour l'avait laissé jusque-là. « Moi qui étais plus sau-« vage que les cerfs des forêts, » écrit-il ; et ailleurs : « Les traits qui m'avaient été lancés « jusqu'alors n'avaient fait qu'effleurer mon « cœur, quand l'amour appela à son aide une « dame toute-puissante contre laquelle ni le « génie, ni la force, ni les supplications ne « purent jamais rien. »

C'est dans ces dispositions de l'indifférence que le lundi de la semaine sainte, 6 avril 1327, à six heures du matin, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, où Pétrarque était allé faire ses prières, ses regards furent éblouis par une dame de la plus tendre jeunesse et d'une incomparable beauté. *Elle était vêtue d'une robe de soie verte parsemée de violettes.* Ce costume, dans lequel elle resta pour jamais dans sa mémoire, ainsi que tous les traits de son visage et tous les détails de sa figure, recomposent çà et là le portrait de cette personne dans les odes et dans les sonnets de son poëte. Recomposons-le d'après lui vers à vers :

« Son visage, sa démarche, avaient quelque chose de surhumain ; sa taille était délicate et souple, ses yeux tendres et éblouissants à la fois, ses sourcils étaient noirs comme de l'ébène, ses cheveux colorés d'or se répandaient sur la neige de ses épaules ; l'or de cette chevelure paraissait filé et tissé par la nature ; son cou était rond, modelé et éclatant de blancheur ; son teint était animé par le coloris d'un sang rapide sous ses veines ; quand ses lèvres s'entr'ouvraient, on entrevoyait des perles dans des alvéoles de rose ; ses pieds étaient moulés, ses mains d'ivoire, son maintien révélait la pudeur et la convenance modeste et majestueuse de la femme qui respecte en elle les dons parfaits de Dieu ; sa voix pénétrait et ébranlait le cœur ; son regard était enjoué et attrayant, mais si pur et si honnête au fond de ses yeux, qu'il commandait la vertu.

« *Telle était cette apparition céleste.*

« Non, s'écrie le poëte dans son sonnet troisième ; non, jamais le soleil se levant du sein des plus sombres nuages qui obscurcissent le ciel ; jamais l'arc-en-ciel, après la pluie, n'éclatèrent de couleurs plus variées dans l'éther ébloui que ce doux visage, auquel aucune chose mortelle

ne peut s'égaler : tout me parut sombre après cette apparition de lumière.

« Dans quelle région du ciel (reprend-il au vingt-cinquième sonnet) était le modèle incréé d'où la nature tira ce beau visage, dans lequel elle se complut à montrer la puissance d'en haut? Celui qui n'a pas vu comment ses yeux se meuvent délicieusement dans leur orbite, celui qui n'a pas entendu comment sa respiration chante en sortant de ses lèvres, et comment doucement elle parle et doucement elle sourit, celui-là ne saura jamais comment l'amour tue et comment il guérit une âme. »

## VII

Cette merveille était Laure, dont le nom, immortalisé par Pétrarque, pourrait se passer de toute autre généalogie.

On a longtemps ignoré celui de sa famille, il est étonnant que Pétrarque ne l'ait jamais prononcé; des recherches incessantes et récentes ont enfin réstitué Laure à la noble maison de Noves, d'où elle était indubitablement issue. Cette maison habitait le bourg de Noves, sur les rives de la Durance, à quelque distance d'Avignon; c'est de cette seigneurie qu'elle

tirait son nom. Le père de Laure était Audibert de Noves, sa mère se nommait Ermessende; on ne connaît pas son autre nom. Audibert de Noves habitait pendant l'hiver une maison de sa famille à Avignon, Laure y était née. Le sonnet funéraire de Pétrarque, jeté par lui dans son cercueil et retrouvé quand ce cercueil fut ouvert, atteste ce droit d'Avignon à s'appeler la patrie natale de Laure.

Le testament également retrouvé d'Audibert de Noves, qui mourut jeune comme sa fille, parle de Laure, sa fille aînée, à laquelle il lègue 6,000 liv. tournois pour sa dot. Cette somme, considérable pour le quatorzième siècle, est l'indice de la richesse de la maison de Noves.

Ermessende de Noves, veuve d'Audibert, fut tutrice de ses trois enfants; elle accorda la main de Laure, encore enfant, à Hugues de Sades, gentilhomme d'une famille illustre et sénatoriale d'Avignon; le contrat de mariage, retrouvé aussi, est daté de Noves, 16 janvier 1325, dans l'église de Notre-Dame.

Hugues de Sades avait vingt ans, Laure seize ans; outre la dot de 6,000 liv. tournois, Ermessende donne à sa fille Laure une robe de soie verte, sans doute la même dont elle était vêtue

dans l'église de Sainte-Claire le jour de fête du 6 avril, quand elle se montra pour la première fois à Pétrarque. Elle reçoit aussi de sa mère, par contrat de mariage, *une couronne d'or et un lit honnête.* Ses portraits, conservés dans la maison de Sades et ailleurs, la représentent dans ce costume vert comme elle est peinte dans le troisième sonnet de son poëte.

Voilà tout ce qu'on sait aujourd'hui d'authentique, grâce à l'abbé de Sades, sur Laure de Noves. Sans doute les œuvres latines de Pétrarque, ses confidences écrites et ses lettres familières auraient révélé bien des circonstances de cet amour et bien des détails sur ces deux familles de Noves et de Sades; mais Pétrarque raconte lui-même qu'il a détruit toutes ces traces de sa passion avant sa mort.

« Apprenez, dit-il à un de ses admirateurs, une chose incroyable et pourtant vraie : c'est que j'ai livré aux flammes (*vulcano*) plus d'un millier de poëmes épars ou de lettres familières ; non pas que je n'y trouvasse de l'intérêt et de l'agrément, mais parce qu'ils contenaient plus d'affaires publiques ou domestiques que d'agrément pour le lecteur ! »

Quelle perte pour les érudits, les curieux

et les amants! Les cendres du foyer des poëtes sont pleines de mystères semés ainsi au vent.

## VIII

A dater de l'heure où il vit Laure, l'âme de Pétrarque ne fut plus qu'un chant d'enthousiasme, de désir, d'amour, de regrets consacrés à cette vision. Elle était pour lui la Béatrice du Dante sortie de l'enfance et du rêve, et arrivée à la réalité et à la perfection de la beauté. Ses sonnets, où il déguisait à peine le nom de Laure sous l'image un peu trop transparente et un peu trop puérilement allusive du laurier (*Lauro*), remplissaient les sociétés d'Avignon, de Florence et de Rome de son amour. Cette publicité de culte n'offensait ni la vertu de son idole ni la susceptibilité de son époux. Laure était au-dessus du soupçon, Hugues de Sades au-dessus de la jalousie. Un tel amour divinisé par de tels vers était, à cette époque, une gloire et non un affront pour une famille. Un poëte était un paladin joutant en public en l'honneur de sa dame. Tel paraît avoir été toujours le caractère de l'amour de Pétrarque; s'il fut payé

quelquefois de reconnaissance, de grâce et de sourire, il ne fut jamais payé d'aucun retour criminel; c'était une folie du génie que l'on pardonnait et qu'on encourageait même dans une adoration sans mystère.

Cette adoration multipliait sous toutes les formes ses hommages : Laure était passée à l'état de divinité dans l'âme de son amant; ce culte avait cependant l'onction, la dévotion, le mysticisme de tout autre culte; il avait ses reliques et ses stations; il consacrait la mémoire des jours où il était né, des événements qui le nourrissaient, et bientôt, hélas! de son calvaire et de sa sépulture. Lisez ce second de ses sonnets, commémoration de la première rencontre de Laure dans l'église.

« C'était le jour où le soleil pâlit et décolora ses rayons par compassion pour le supplice de son Créateur (le vendredi de la semaine de la Passion).

« O femme, quand je fus pris, et j'étais loin de m'en défendre, par ces beaux yeux qui m'enchaînèrent à jamais.... l'amour me trouva tout à fait désarmé, et le chemin de mon cœur ouvert par ces yeux qui sont devenus le creux tari de mes larmes. »

Et ailleurs, dans un sonnet commémora-

toire, daté du 6 avril 1338 : « C'est aujourd'hui le onzième anniversaire du jour où je fus soumis à ce joug qui ne se brisera plus !... Rappelle à mes pensées, Seigneur! comment, aujourd'hui aussi, tu fus élevé sur la croix !... »

## IX

Le charme que trouvait le jeune Pétrarque dans la présence de sa dame, les plaisirs et les applaudissements de la cour et de la ville d'Avignon, où tous les cercles élégants retentissaient de ses vers, tout cela l'éloigna de plus en plus des études de théologie et des exercices du barreau. Son maître de jurisprudence et d'éloquence, le fameux professeur *Sino de Pistoia*, lui en fait des reproches sévères et tendres dans une de ses lettres. « Je vous vois avec douleur, lui écrit-il, dans la maison de votre ami l'évêque de Lombez, Jacques Colonna, la lyre à la main, comme un ménestrel, rassemblant autour de vous cette foule de parasites et de flatteurs dont les cours des princes sont remplies. Séduit par la vaine gloire que la poésie promet à ceux qui la cultivent, vous avez renoncé aux solides honneurs que procure la science des lois. Quelle diffé-

rence cependant! la jurisprudence donne des richesses, des charges, des dignités; la poésie, pauvre et mendiante, donne tout au plus une couronne de lauriers. Maître Francesco, je ne veux plus vous aimer. »

Ces reproches émurent Pétrarque sans le ramener. Une circonstance historique bizarre comme ce temps avait valu à Jacques Colonna, l'ami de Pétrarque, l'évêché de Lombez et la faveur du pape Jean XXII, qui régnait à Avignon. Les moines alors se mêlaient à tout; les cordeliers s'étaient divisés en deux sectes, dont l'une voulait s'abstenir totalement du droit de propriété, dont l'autre voulait conserver ses biens immenses. L'empereur Louis de Bavière avait pris parti pour l'une de ces opinions; il avait marché à Rome, à la tête d'une armée d'Allemands, pour soutenir les cordeliers rebelles au pape. Il avait déposé Jean XXII et fait élire un nouveau pape, du nom de Mathéi. Le pape Mathéi était secrètement marié, quoique moine; sa femme, qui lui avait permis de la quitter pour se faire cordelier, le réclama pour son époux dès qu'elle le vit sur le trône pontifical. Jean XXII excommunia ce pseudo-pape. Jacques Colonna osa se rendre à Rome et y afficher la bulle

d'excommunication, sous les yeux des Allemands et du faux pontife. Monté sur un cheval rapide, il se sauva ensuite à Palestrina, forteresse de sa famille. L'empereur le fit brûler en effigie.

A son retour de cette téméraire expédition, Jacques Colonna, quoiqu'il ne fût pas encore dans les ordres, reçut en récompense l'évêché de Lombez. Il supplia son ami Pétrarque de l'accompagner dans cette résidence obscure et illettrée, au pied des Pyrénées, près des sources de la Garonne. Pétrarque se résigna, par amitié, à perdre pour quelque temps la présence de Laure. Jacques Colonna avait emmené avec lui, pour égayer cet exil, quelques jeunes Romains de la domesticité de sa famille. Cette société portait avec elle ses mœurs polies dans la barbarie de ces montagnes; elle s'y occupait d'études, de conversation, de lectures, de vers: c'était une villa d'Italie transplantée dans les Pyrénées. Lélio et Socrate, deux de ces commensaux des *Colonne*, y charmèrent les heures de Pétrarque: « Ce sont les moments les plus heureux de ma vie, » écrit-il à cette époque.

Cette société de jeunes amis revint après un été et un automne à Avignon, rappelée dans

cette capitale par l'arrivée du cardinal Colonna, oncle de l'évêque de Lombez. Jacques Colonna donna Pétrarque à son oncle le cardinal. Ce prince romain logea Pétrarque dans son palais d'Avignon, et traita en fils le jeune poëte; il le destinait à illustrer un jour sa maison dans la diplomatie et dans les lettres. Ces Mécènes ecclésiastiques ou laïques rivalisaient alors, en Italie, de patronage pour les grands talents susceptibles de servir leur propre gloire; le palais du cardinal Colonna était la cour du génie italien. Le chef de cette illustre maison, Étienne Colonna, vint, à son tour, visiter ses frères et ses neveux à Avignon; il y goûta avec passion le talent de Pétrarque. Un sonnet, daté sans doute de Vaucluse, que Pétrarque adresse à cet homme illustre, rappelle les douceurs de la retraite, des champs, des plaisirs de cœur et d'esprit goûtés ensemble dans la vallée de Vaucluse!

« Au lieu de tes palais, de tes théâtres, de tes portiques de Rome décorés de statues, » lui dit-il, « nous n'avions ici que le chêne, le hêtre et le pin, répandant leur ombre sur l'herbe verte au déclin de la colline qui vient mourir dans la plaine; nous descendions à pas lents en poétisant, et ces spectacles élevaient nos

pensées vers le ciel. Là le rossignol, sous la feuille, se lamente et pleure mélodieusement toute la nuit.

« Mais quelque chose empoisonne et rend incomplètes tant de délices : O mon Seigneur, c'est ton absence de ces beaux lieux ! »

## X

Cependant l'amour n'éteignait pas le patriotisme italien dans le cœur du jeune poëte florentin transporté chez les barbares. Une épître politique toute vibrante du sentiment romain des *Tite-Live* et des *Tacite* proteste éloquemment contre l'invasion en Italie des Français et des Allemands, commandés par le roi de Bohême. Les Français y sont traités comme des esclaves révoltés qui viennent saccager et avilir le domaine de leurs maîtres.

Vers le même temps, les rigueurs de Laure et la jalousie de son jeune époux, qui commençait à s'offenser du bruit de ce poétique amour, forcèrent Pétrarque à voyager. Il visita rapidement Paris, la Flandre, Cologne et Lyon; en revenant à Avignon, il trouva son ami Jacques Colonna parti et Laure aussi cruelle. Un grand goût de solitude le saisit; il

alla plus fréquemment chercher le silence sans trouver l'oubli dans la vallée alors presque sauvage de Vaucluse. Un de ses plus beaux sonnets, *Solo et pensoso*, exprime plus mélancoliquement qu'on ne le fit jamais cette consonnance de la tristesse de son âme avec la tristesse des lieux.

« Solitaire et pensif, les lieux les plus dé-
« serts je vais mesurant à pas lourds et lents,
« et je promène attentivement mes regards au-
« tour de moi pour éviter la trace de tout être
« humain sur le sable; je n'ai pas de plus
« grande crainte que de rencontrer des person-
« nes qui me connaissent, parce que, sous la
« fausse sérénité de mon visage et de mes pa-
« roles, on peut découvrir trop facilement du
« dehors la flamme intérieure qui me con-
« sume; en sorte qu'il me semble désormais
« que les montagnes, les plaines, les rives des
« fleuves, les fleuves eux-mêmes et les forêts
« savent ce qui s'agite dans mon âme, fermée
« aux regards des hommes. Mais, hélas! il
« n'est ni sentiers si escarpés, ni retraites si
« sauvages que l'amour ne m'y suive, conver-
« sant avec mon âme et mon âme avec lui! »

## XI

Jean XXII venait de mourir; Jacques Fournier, fils d'un boulanger de Saverdun, ayant passé sa vie dans un cloître, venait d'être élu : ce nouveau pape ne partageait pas l'aversion de Jean XXII pour l'Italie. On songeait à transporter la cour pontificale à Rome; Pétrarque, Italien de cœur, adressa au pape une magnifique allocution de la ville de Rome au pape pour le conjurer de rapatrier l'Église à la ville éternelle. Le poëte reçut de Benoît XII, en récompense de cette ode, un canonicat avec un riche bénéfice ecclésiastique dans l'évêché de Lombez. Une autre ode qu'il adressa à la même époque à Étienne Colonna, et que Voltaire appelle la plus admirable de ses poésies lyriques, éleva sa renommée au-dessus de tous les poëtes du temps.

« L'Italie dormira-t-elle toujours, et n'y aura-t-il personne qui la réveille? »

## XII

Pétrarque partit enfin pour Rome au mo-

ment où Laure, touchée de sa constance, cherchait à le retenir à son tour par quelques innocentes prévenances, comme si elle eût été attristée de perdre son esclave; mais déjà Pétrarque lui-même avait cherché, dans une liaison moins platonique, une diversion à la passion qui le dévorait.

Embarqué à Marseille, il débarqua à Civita-Vecchia. La guerre civile désolait la campagne de Rome; l'accès en était fermé par les bandes armées de la famille des Ursins, ennemie des Colonne. Pétrarque se réfugia au château fort de Capranica, chez le comte d'Anguillara, qui avait épousé une des filles d'Étienne Colonna. Il décrit ce séjour de paix au milieu de la guerre dans une de ses lettres.

Étienne Colonna, sénateur de Rome, c'est-à-dire dictateur en l'absence des papes, vint le chercher avec une forte escorte de cavalerie, l'emmena à Rome, et le logea près de lui au Capitole. Ce séjour fut charmant, mais court; l'image de Laure, un moment oubliée, le rappelait comme à son insu à Avignon; il y revint; en la retrouvant, il retrouva son délire. « Je désirais la mort, » écrit-il; « j'étais tenté de me la donner; je redoutais de rencontrer Laure comme le pilote craint l'écueil; je me

sentais défaillir quand j'apercevais cette chevelure dorée, ce collier de perles sur un cou plus éclatant que la neige, ces épaules dégagées, ces yeux dont la nuit même de la mort ne pouvait éteindre le rayonnement; l'ombre seule de Laure me donnait en passant un frisson; le son de sa voix ébranlait tous mes sens! »

## XIII

Redoutant de retomber dans les charmes de son idole, mécontent des papes et de leur cour, qui semblait le négliger dans sa captivité politique et le reléguer dans sa vaine poésie, il prit le parti de fuir un monde qui ne lui offrait que le désespoir dans l'amour, l'ingratitude dans l'ambition; il se souvenait d'un site à la fois sauvage et délicieux, où l'ombre des forêts, le murmure des eaux courantes, la fraîcheur des étés, la tiédeur des hivers, lui avaient autrefois servi d'abri contre les tumultes de son âme; il résolut d'y fixer pour jamais sa vie. Ce lieu était assez éloigné pour que la présence et le nom de Laure ne l'y ursuivissent pas, assez rapproché pour qu'il la revoir quelquefois et suivre des yeux

de l'âme sa seule étoile ici-bas : c'était Vaucluse. La description qu'en fait Pétrarque lui-même, dans plusieurs de ses sonnets et de ses lettres, est parfaitement conforme à ce que les pèlerins de la poésie et de l'amour y viennent contempler encore aujourd'hui, et à ce que les recherches et les dessins écrits de M. le baron Robert nous en ont retracé à nous-même. M. le baron Robert a, comme nous, la superstition du génie et de l'amour de Laure et de Pétrarque. Nous lui devons beaucoup.

Vaucluse est une sorte de *Tibur* des Gaules ; à l'extrémité d'une vallée ombreuse et boisée, tout humide et toute retentissante du murmure des eaux courantes, un rempart de rochers amoncelés et inaccessibles ferme tout à coup l'horizon. D'un côté de cet amphithéâtre de rochers s'élève au sommet un vieux château en ruines ; les pans de murs percés de brèches et de fenêtres se confondent avec les roches grises qui les portent.

C'était la demeure d'été des évêques de Cavaillon : ces évêques y venaient dans la canicule respirer la fraîcheur de la vallée.

Du côté opposé, une caverne naturelle, d'une prodigieuse élévation, se creuse comme

le portique d'un monde souterrain; la lumière s'assombrit en s'enfonçant dans la profondeur de la grotte. Un vaste bassin d'eau si azurée qu'elle en paraît noire, et si profonde que la sonde n'en atteint pas le fond, occupe toute l'étendue de l'antre. Dans l'été, l'eau dort sans bouillonnement et sans murmure dans son entonnoir de pierres; au printemps et en automne, l'onde surmonte ses bords, s'épanche en écumant par-dessus le seuil de la caverne, et roule, comme une cascatelle de Tivoli, en lambeaux liquides, jusqu'au fond de la vallée.

Cette chute, ce mouvement, ce bruit répercuté de rochers en rochers, ces brouillards d'écume flottante, sous lesquels la verdure de ces rives se voile et se dévoile aux vents, sont la vie et le charme, et comme la pensée de ces beaux sites.

Quelques maisonnettes pauvres, précédées ou entourées de petits jardins en terrasse ou en gradins, étaient disséminées çà et là sur la pente de la montagne, au-dessus de la Sorgue; c'est le nom que prend la Fontaine de Vaucluse en sortant de la caverne. Pétrarque se construire une petite maison à la mesure ermitage. Voici comment il la décrit lui-

même dans une de ses lettres, ainsi que la vie ascétique dans laquelle il s'était recueilli pour prier, chanter, rêver et aimer encore :

« Quand on trouve un antre creusé par la nature dans les flancs d'un rocher, dit Sénèque, l'âme est saisie d'un sentiment religieux, sans doute parce qu'on y sent l'impression directe de l'Ouvrier divin; les sources des grands fleuves inspirent la vénération, l'apparition subite d'un fleuve mérite des autels; j'en veux ériger un, ajoute-t-il, aussitôt que mes ressources pécuniaires me le permettront; je l'élèverai dans mon petit jardin qui est sous les roches et au-dessus des eaux; mais c'est à la Vierge, mère du Dieu qui a détruit tous les autres dieux, que je le dévouerai. »

« Ici, dit-il après dix ans de séjour dans cet ermitage, ici je fais la guerre à mes sens et je les traite en ennemis : mes yeux, qui m'ont entraîné dans toutes sortes de précipices, ne voient maintenant que le ciel, l'eau, le rocher. Je n'entends que les bœufs qui mugissent, les moutons qui bêlent, les oiseaux qui gazouillent, les eaux qui bruissent; la seule femme qui s'offre à mes regards est une servante noire, sèche et brûlée comme un désert de Libye. Je garde le silence depuis le matin jus-

qu'au soir, n'ayant personne à qui parler; les paysans, uniquement occupés à cultiver leurs vignes, leurs vergers, ou à tendre leurs filets dans la Sorgue, ne connaissent ni la conversation ni les commerces de la vie. Je me contente pour ma nourriture du pain noir de mon jardinier, et je le mange même avec une sorte de plaisir; quand on m'en apporte du blanc de la ville, je le donne presque toujours à celui qui l'a apporté. Mon jardinier, qui est un corps de fer, me reproche lui-même la vie trop frugale que j'observe, et prétend que je ne pourrai pas la soutenir longtemps. Pour moi, je pense qu'il est plus aisé de s'accoutumer à une nourriture grossière qu'à des mets délicats et recherchés; des figues, des raisins, des noix, des amandes, voilà mes délices; j'aime les poissons dont la rivière abonde : c'est un grand plaisir pour moi de les voir briller dans les filets qu'on leur tend et que je leur tends moi-même quelquefois. Je ne vous parle pas de mes habits, tout est bien changé à cet égard; je ne porte plus ceux dont j'aimais autrefois à me parer, vous me prendriez à présent pour un laboureur ou un berger des montagnes.

« Ma maison ressemble à celle de Fabricius

ou de Caton; tout mon intérieur domestique consiste en un chien et en un serviteur; ce serviteur a sa maison attenante à la mienne; quand j'ai besoin de lui je l'appelle, quand je n'en ai plus besoin il retourne dans sa chaumière. Je me suis défriché deux petits jardins qui siéent merveilleusement à mes goûts. Je ne crois pas que dans le monde il y ait rien qui leur ressemble. Il faut que je vous confie une faiblesse digne d'une femmelette : *je suis fâché qu'il y ait quelque chose de si beau hors de l'Italie.* De ces deux jardins l'un est ombragé, recueilli, propre à l'étude : c'est mon site d'inspiration; il descend en pente douce vers la *Sorgue* qui vient de sortir des flancs du rocher, il est clos de l'autre côté par des murailles naturelles de rocs inaccessibles où les oiseaux seuls peuvent s'élever grâce à leurs ailes; l'autre jardin est plus contigu encore à la demeure, moins sauvage, tapissé de pampres, et, ce qui est singulier, à côté d'une rivière très-rapide, séparé par un petit pont d'une grotte voûtée où les rayons du soleil ne pénètrent pas. Je crois que cette grotte ressemble à cette petite salle souterraine au bord de la mer de Gaëte, où Cicéron allait quelquefois déclamer ses discours pour apprendre à lutter avec les bruits

de la multitude. Ce lieu recueilli et sombre m'invite à l'étude et à la composition.

« Je m'y tiens à midi ; le matin je vais sur les collines plus hautes ; le soir dans les prés ou dans le voisinage de la fontaine de Vaucluse, ou dans ce petit jardin dans l'île en bas de la grotte, à l'ombre du rocher au milieu des eaux. Ce site est étroit, mais propre à réveiller l'esprit le plus paresseux et à l'élever jusqu'aux nues. Ah ! que je passerais volontiers ma vie ici, si je ne me sentais pas encore trop près d'Avignon et trop loin de l'Italie ; car, pourquoi dissimuler ces deux faibles de mon âme ? j'aime l'Italie et je hais Avignon ; l'odeur empestée de cette maudite ville corrompue vicie l'air pur de mes champs. Je sens que la proximité m'en fera sortir. »

## XIV

Quant à ses occupations et ses rêveries dans cette solitude, voici ce que je lis dans une de ses lettres à un autre de ses amis. J. J. Rousseau n'a rien de plus extatique.

« Combien de fois pendant les nuits d'été, à la douzième heure, après avoir récité mon bréviaire, je suis allé me promener dans les

campagnes au clair de la lune! Combien de fois même suis-je entré seul, malgré les ténèbres intimidantes de la nuit, dans cet antre terrible où, le jour même et en compagnie d'autres hommes, on ne pénètre pas sans un secret saisissement! J'éprouvais une sorte de plaisir en y entrant; mais, je l'avoue, ce plaisir n'était pas sans une certaine voluptueuse terreur.

« Je trouve tant de douceur dans cette solitude, une si délicieuse tranquillité, qu'il me semble n'avoir véritablement vécu que pendant le temps que je l'ai habitée; tout le reste de ma vie n'a été qu'un continuel tourment! »

De plus une harmonie secrète semblait préexister entre Pétrarque et la fontaine de Vaucluse, harmonie dont il parle plusieurs fois lui-même comme d'une superstition de l'amour qui l'attachait à ces beaux lieux. La crue des eaux de la fontaine correspondait au 6 avril vers l'équinoxe du printemps, et c'était aussi le 6 avril qu'il fêtait dans son cœur l'anniversaire de sa rencontre avec Laure, et que la crue de ses larmes débordait régulièrement de ses yeux au retour de ce jour heureux ou fatal de sa vie.

A tous ces charmes il faut, si l'on en croit

la tradition, ajouter le charme de se rapprocher assez souvent de la résidence d'été de Laure : elle habitait, pendant cette saison, le village voisin de Cabrières.

## XV

Soit qu'il la vît quelquefois dans ses longues promenades à travers les campagnes voisines, soit qu'il ne la vît qu'en songe, l'image de Laure l'obsédait le jour et la nuit, comme celle des dames romaines obsédait saint Jérôme dans son désert. Le poëte raconte à peu près dans les mêmes termes que l'anachorète les apparitions séduisantes du fantôme qui troublait son repos et ses prières.

« Trois fois, au milieu de la nuit, la porte de ma chambre fermée, je l'ai vue devant mon lit avec une contenance assurée réclamant son serviteur : la peur glaçait mes membres ; mon sang abandonnait mes veines pour se retirer dans le cœur. Je ne doute pas que, si l'on fût venu alors avec une lumière, on ne m'eût trouvé pâle comme un mort, et portant sur mon visage tous les signes de la plus grande frayeur.

« Je me levais tremblant avant l'aurore, et,

sortant bien vite d'une maison où tout m'était suspect, je grimpais sur la cime du rocher; je courais dans les bois, regardant de tout côté si cette image, qui était venue troubler mon repos, ne me suivait pas. Je ne me croyais nulle part en sûreté.

«On ne voudra pas me croire, mais ce que je dis est vrai. Souvent dans des endroits écartés, lorsque je me flattais d'être seul, je la voyais sortir du tronc d'un arbre, du bassin d'une fontaine, du creux d'un rocher, d'un nuage, je ne sais où. La frayeur me rendait immobile, je ne savais que devenir ni où aller.»

Son amour, ses livres et ses vers suffisaient à sa vie. Voici comment il parle à ses amis mondains, qui lui reprochaient sa fuite du monde :

« Ces gens-là regardent les plaisirs du monde comme le souverain bien; ils ne comprennent pas qu'on puisse y renoncer. Ils ignorent mes ressources. J'ai des amis dont la société est délicieuse pour moi. Mes livres, ce sont des gens de tous les pays et de tous les siècles : distingués à la guerre, dans la robe et dans les lettres; aisés à vivre, toujours à mes ordres; je les fais venir quand je veux, et je les renvoie

de même; ils n'ont jamais d'humeur et répondent à toutes mes questions.

« Les uns font passer en revue devant moi les événements des siècles passés; d'autres me dévoilent les secrets de la nature; ceux-ci m'apprennent à bien vivre et à bien mourir; ceux-là chassent l'ennui par leur gaieté, et m'amusent par leurs saillies; il y en a qui disposent mon âme à tout souffrir, à ne rien désirer, et me font connaître à moi-même. En un mot, ils m'ouvrent la porte de tous les arts et de toutes les sciences : je les trouve dans tous mes besoins.

« Pour prix de si grands services, ils ne demandent qu'une chambre bien fermée dans un coin de ma petite maison, où ils soient à l'abri de leurs ennemis. Enfin, je les mène avec moi dans les champs, dont le silence leur convient mieux que le tumulte des cités. »

## XVI

Dans quelques courts voyages qu'il faisait à Avignon, il affectait l'indifférence en rencontrant Laure. Celle-ci, dont les charmes commençaient à se faner, moins sous les années que sous la douleur, s'affligeait en secret

de cet abandon. Un jour qu'elle passait auprès de son poëte, insensible en apparence à sa vue : « O Pétrarque, » lui dit-elle à voix basse et d'un accent de reproche mélancolique, « que vous avez été bientôt las de m'aimer! » Pétrarque, rentré à Vaucluse, écrivit le cinquantième sonnet, qui commence ainsi :

« O madame! non, je ne fus jamais las de vous aimer; et tant que je vivrai, je n'épuiserai pas mon amour! Que votre nom seul soit gravé sur le marbre blanc de ma tombe! etc. »

Ce fut vers ce temps qu'il écrivit ces trois immortelles *canzone*, odes élégiaques surnommées par les Italiens, à cause de leur perfection, les trois Grâces de leur langue. Ce fut alors aussi qu'il conçut et qu'il écrivit son poëme épique, plus romain qu'italien, sur les victoires de Scipion en Afrique; entreprise ingrate et malheureuse. Son génie était dans son amour : dès qu'il s'en séparait, il n'était plus qu'un érudit; dès qu'il y revenait, il était le plus harmonieux et le plus tendre des poëtes.

## XVII

Sa renommée comme poëte, comme amant et comme écrivain consommé dans toutes les

œuvres de style s'était tellement répandue hors de sa retraite de Vaucluse, que Rome et Paris, ces deux capitales des lettres, lui offrirent de le couronner roi de la poésie et de la science. C'était, pour les poëtes du moyen âge, ce que le triomphe antique était pour les héros de Rome. Par une étrange coïncidence de pensée et de date, les deux triomphes lui furent offerts le même jour par la France et par l'Italie.

« Le 23 août 1340, raconte-t-il lui-même, étant à Vaucluse, occupé de Laure et de mon poëme de *l'Afrique*, à la troisième heure du jour, c'est-à-dire vers les neuf heures du matin, je reçus une lettre du sénat de Rome, qui m'invitait avec les plus fortes instances à venir recevoir à Rome la couronne. Le même jour, à la dixième heure, c'est-à-dire vers quatre heures après midi, je vis arriver un courrier m'apportant une lettre du chancelier de l'Université, Robert de Bardy, qui me conjurait de donner la préférence à la ville de Paris pour y recevoir la couronne de gloire. « Décidez « pour moi, » écrivit-il le même jour au soir à son patron et à son ami le cardinal Colonna; « vous êtes mon conseil, mon appui, mon « ami, ma gloire! »

La famille des Colonne, jalouse de l'honneur de ce couronnement pour leur ville, décida pour Rome. Le roi de Naples, Robert, ami et admirateur passionné de Pétrarque, contribua plus encore à décider Pétrarque pour Rome. Robert était un des princes d'Italie qui demandaient avec le plus d'autorité cet honneur du couronnement pour le favori de son esprit. Pétrarque partit pour Naples. Après de longues conversations entre le roi et le poëte, Robert, quoique vieilli déjà sur le trône, lui dit :

« Je vous jure que les lettres me sont plus chères que la couronne, et que, s'il me fallait renoncer à l'un ou à l'autre, j'arracherais bien vite le diadème de mon front. » La veille du jour où Pétrarque allait partir de Naples pour Rome, le roi, dans son audience de congé, se dépouilla de la robe qu'il portait et en fit présent à son ami, pour qu'il la revêtît le jour de son couronnement. Il le nomma de plus aumônier de la cour de Naples, titre honorifique qui n'impliquait d'autre devoir que la reconnaissance à celui auquel il était décerné.

Pétrarque, par une superstition du cœur qui associait la date de son amour à toutes les dates heureuses de sa vie, voulut arriver à

Rome le 6 avril. Il y fut reçu en roi plus qu'en poëte. Les lettres, qui renaissaient alors, étaient la véritable royauté des peuples. On ne vit, dans les temps modernes, de triomphe intellectuel comparable qu'au retour de Voltaire dans Paris, après une absence de quarante ans, pour être couronné et pour mourir. La pompe fut digne du peuple romain et du premier des poëtes vivants; le Capitole revit les jours antiques; le procès-verbal de la cérémonie, que nous avons sous les yeux, porte :

« Pétrarque a mérité le titre de grand poëte et de grand historien, et, en conséquence, tant par l'autorité du roi Robert de Naples que par celle du sénat et du peuple romain, on lui a décerné le droit de porter la couronne de laurier, de hêtre ou de myrte, à son choix; enfin on le déclare citoyen romain, en récompense de l'amour qu'il a constamment manifesté pour Rome, le peuple, la république, etc. »

Cette gloire officielle ne fit rien à son bonheur et déchaîna contre lui plus d'envie. « Cette couronne, écrit-il lui-même dans son âge refroidi, ne m'a rendu ni plus poëte, ni plus savant, ni plus éloquent; elle n'a servi qu'à irriter la jalousie contre moi et à me priver du

repos dont je jouissais; ma vie, depuis ce temps, n'a été qu'un combat; toutes les langues, toutes les plumes, se sont aiguisées contre moi, mes amis sont devenus mes ennemis! J'ai porté la peine de mon ambition et de ma vanité. »

## XVIII

Il ne faut pas rester longtemps dans une ville où l'on a joui des suprêmes honneurs. Pétrarque suivit cette maxime; pressé d'aller se parer de son laurier aux regards de Laure, il repartit pour Avignon. La maison des *Corrége*, amis des Colonne et par conséquent les siens, l'arrête quelques jours à Parme; les Corrége venaient de s'emparer de la souveraineté de cette ville sur la maison de la *Scala :* Pétrarque, paru à Parme au moment de cette révolution, entra dans la ville avec les vainqueurs, et se signala énergiquement parmi leurs partisans politiques. Ces princes, fiers de son amitié, lui donnèrent part à leur gouvernement; ils formèrent avec lui un véritable triumvirat du bien public, qui faisait contraste avec la tyrannie de leurs prédécesseurs. Pétrarque affectait à Parme et bientôt à Rome

l'esprit et les formes de l'antique liberté romaine. Son éloquence rappelait Cicéron comme sa poésie rappelait Virgile.

## XIX

La poésie l'emportait cependant; il cherchait à Parme un souvenir de Vaucluse. Un jour qu'il était sorti de Parme pour se dissiper à l'ordinaire, le goût de la promenade l'ayant entraîné, il passa la rivière de Lenza, qui est à trois lieues de la ville, et se trouva sur le territoire de Rheggio, dans une grande forêt qu'on nomme *Silva piana* quoiqu'elle soit sur une colline fort élevée, d'où l'on découvre les Alpes et toute la Gaule cisalpine. Il faut l'entendre lui-même faire la description des lieux, et de ce qu'il y sentit, dans une lettre en vers latins à Barbate de Sulmone.

« De vieux hêtres, dont la tête touche les nues, défendent l'approche de cette forêt aux rayons du soleil. De petits vents frais sortis des montagnes voisines, et plusieurs ruisseaux qui y serpentent, tempèrent les ardeurs de la canicule. Dans les plus grandes sécheresses, la terre y est toujours couverte d'un gazon vert émaillé de fleurs. On y entend gazouiller toutes sortes

d'oiseaux, et on y voit courir des bêtes fauves de toutes espèces. Au milieu s'élève un théâtre que la nature semble avoir fait exprès pour les poëtes. Une montagne le met à l'abri des vents du midi ; des arbres qui l'entourent y répandent un ombrage frais. On y entend le ramage des oiseaux et le murmure d'un ruisseau qui invite au sommeil. La terre y exhale une odeur délicieuse, c'est l'image des champs Élysées.

« Les bergers et les laboureurs respectent ce lieu sacré : sa beauté me frappa ; je sentis tout à coup comme une inspiration des Muses, qui m'invitaient à travailler à mon *Afrique*. Honteux d'avoir reçu un honneur que je n'avais pas mérité, je résolus de mettre la dernière main à ce poëme, pour faire voir que je n'étais pas tout à fait indigne de la couronne. L'ardeur poétique se réveilla avec tant de force, que je crus devoir m'y livrer. Je fis plusieurs vers sur-le-champ avec une facilité que je n'avais jamais éprouvée, et je continuai d'y travailler pendant quelques jours que je passai dans le voisinage de *Silva piana*. »

Il se construisit une maison entre la ville et cette forêt. « J'ai ainsi, écrit-il, une campagne au milieu de la ville et une ville au milieu des

champs; quand je suis las de la solitude, je n'ai qu'à sortir, je trouve le monde; quand je suis las du monde, je rentre dans ma demeure et j'y retrouve la solitude. Je jouis ici d'un repos que les philosophes d'Athènes, les poëtes de Rome, les anachorètes du désert, n'ont jamais goûté. O fortune! laisse en paix un homme qui se cache! Sors de sa petite maison, et vas agiter les palais des rois! »

« Ici, » ajoute-t-il dans une de ses lettres à son ami *Pastrengo*, « je travaille toujours, aspirant au repos et n'espérant pas y parvenir; je m'avance à grands pas vers la mort sans la redouter; je voudrais sortir de cette odieuse prison où mon âme est captive. J'habite Parme, j'y passe ma vie dans l'église ou dans mon jardin. Las de la ville, je vais souvent errer dans les bois; je bâtis une petite maison telle qu'il convient à la médiocrité de mon état; on y verra peu de monde. Les vers d'Horace ralentissent mon ardeur pour le bâtiment et me parlent de ma dernière demeure. Je réserve les pierres pour mon monument. Si j'aperçois une petite fente dans les murs nouveaux, je gronde les maçons; ils me répondent que tout l'art des hommes ne saurait rendre l'argile plus solide, qu'il n'est

pas surprenant que des fondements récents se tassent un peu, que les mains mortelles ne peuvent construire rien de durable; enfin, que ma maison durera encore plus que moi et mes neveux. Je rougis alors, et je dis en moi-même : Insensé! assure donc les fondements de ce corps qui menace ruine; ce corps s'écroulera avant ta maison, tu seras bientôt forcé de quitter l'une et l'autre de ces demeures! »

On croit entendre Horace devenu plus sérieux en devenant plus spiritualiste dans l'âge chrétien.

## XX

La mort prématurée de son ami Jacques Colonna, l'évêque de Lombez, le fit renoncer à son canonicat de Gascogne, pays qui lui était antipathique, à cause de la loquacité, dit-il, et de la turbulence de ses sauvages habitants. Les princes de la maison de Corrége lui firent donner la place lucrative d'archidiacre de Parme. Ils voulaient l'attacher à eux à tout prix.

Cependant Clément VI, pape lettré, mondain, magnifique, venait de succéder à des papes plus monastiques que romains. Rome lui

envoya une députation pour le supplier de rétablir le saint-siége dans ses murs. En passant à Parme, cette nombreuse ambassade de princes romains s'adjoignit Pétrarque comme orateur de Rome. Pétrarque rentra avec eux à Avignon, harangua éloquemment le pape, et reçut en récompense de sa harangue un riche bénéfice dans l'État de Pise.

Ce fut dans cette ambassade qu'il se lia d'amitié et de politique avec Nicolas de Rienzi, qui devint peu après l'agitateur, le tribun, le dictateur et la victime de Rome.

Rienzi, poëte et orateur comme Pétrarque, n'eut que le tort de se tromper de quelques siècles. Pétrarque et lui auraient dû naître au temps des Scipions. Au lieu de penser, ils rêvèrent; leur rêve était beau, mais il était posthume.

## XXI

C'est le malheur de l'Italie, depuis sa déchéance politique, d'avoir conservé ses grandes facultés individuelles en ayant perdu sa nationalité. Elle enfante des Romains, et elle ne nourrit que des Italiens. L'énergie des caractères et la puissance des intelli-

gences qu'elle produit sont en perpétuel contraste avec la petitesse des États et avec la servitude des institutions pour lesquels ces natures romaines devaient vivre; en sorte que cette noble et belle terre souffre doublement de rêver ce que fut l'Italie jadis, et de subir ce que l'Italie est aujourd'hui. Supplice cruel par lequel un peuple toujours vivant est encadré dans une nationalité, non pas morte, mais ensevelie. Dans un tel état de choses, les facultés de ses grands hommes ne servent qu'à les torturer davantage par le spectacle de l'impuissance de leurs destinées; de là des rêves, seule consolation des imaginations héroïques emprisonnées dans l'impossible.

Telle était l'Italie du temps de Rienzi et de Pétrarque, hélas! et telle elle est encore de nos jours. Une forte confédération de toutes ses petites puissances, reliées en faisceau par une grande puissance militaire extérieure, peut seule restaurer une ombre de l'antique Italie. Mais, à elle seule, elle ne peut rien: l'unité, source de toute force, lui manque; l'amitié pieuse des races qu'elle appelait jadis barbares lui est nécessaire. Il n'y a qu'une main armée qui puisse la relever sur son séant.

## XXII

Rienzi était né à Rome d'un cabaretier et d'une lavandière; mais on assurait que cette lavandière était d'un sang impérial, fille d'un bâtard de l'empereur Henri VII. On pourrait attribuer à cette origine cet instinct de grandeur et de souveraineté qui se révéla en lui dès son enfance. Il naquit poëte, orateur, tribun et remueur d'hommes; les noms de Tite-Live, de Cicéron, de César, des deux Sénèques, étaient toujours dans sa bouche; ses entretiens reconstruisaient sans cesse la Rome de la république ou de l'empire; il avait le fanatisme du Capitole. Il s'indignait contre l'insolence de ces deux ou trois familles romaines qui tyrannisaient sa patrie en l'absence des papes. C'est pour cela qu'il était venu solliciter avec passion Clément VII de rentrer au Vatican; son ambassade n'eut pas de succès. Clément VII, homme de plaisir et de mollesse, préférait les délices d'Avignon aux luttes qu'il aurait à soutenir à Rome contre les princes, presque tous armés et fortifiés, des États romains. Il aimait mieux régner au Capitole de nom que de fait; il amusa Pétrar-

que de quelques vaines promesses, et il donna à Rienzi la place lucrative de protonotaire du saint-siége apostolique à Rome. Tel fut l'unique résultat de cette ambassade.

## XXIII

Pendant que Pétrarque, revenu ainsi à Avignon, s'enivrait de poésie et d'amour mystique sous les yeux de Laure, et multipliait ses sonnets divins, qui sont comme le calendrier de ses rencontres et de ses soupirs, Rienzi commençait à agiter Rome.

Les revers de la maison de Corrége, un instant chassée de Parme, puis y rentrant les armes à la main, rappelèrent Pétrarque à Parme. Il composa pour Rienzi, son ami, cette ode patriotique : *Italia mia beneche il parlar sia indarno!* etc., pour conjurer les princes d'Italie à la concorde et à l'union. Cette adjuration poétique est le fond de toutes les odes et de toutes les harangues que nous avons entendues, depuis cette époque, dans la bouche de tous les poëtes politiques de la Péninsule : de Pétrarque à *Alfieri* ou à *Monti*, il n'y a qu'un écho éternel ; les mêmes circonstances produisent le même cri ; mais

Pétrarque fut le premier qui fit chanter à la lyre ce cri de la politique.

L'Italie frémit tout entière à cette voix; mais cette voix se perdit dans le tumulte des ambitions et des rivalités de ville à ville. Le poëte se réfugia une quatrième fois à Vaucluse.

Laure brillait encore à Avignon de tout l'attrait de sa beauté et de sa vertu; les sonnets de son poëte, trop étroits pour contenir son culte croissant pour elle, s'étaient transformés en formes plus larges et plus hautes de poésie qu'on appelait des *canzone* ou des *trionfi;* et la plus poétique de ces *canzone* fut écrite à cette époque au murmure de la fontaine de Vaucluse devant l'image de Laure :

*Chiare fresche et dolci aque!*

Voltaire lui-même, ravi d'admiration pour cette ode amoureuse, a tenté de la traduire et a échoué; il faut une âme tendre pour manier une langue pétrie de larmes et de soupirs. Un poëte plus mélancolique et plus fervent à ce culte de l'amour immatériel, M. Boulay-Paty, a consacré sa jeunesse à calquer vers sur vers ces sonnets et ces odes. Grâce à ce disciple, digne adorateur de ce maître, ce di-

thyrambe de l'amour et du souvenir sera bientôt rajeuni dans la langue d'André Chénier.

## XXIV

Pendant que Pétrarque soupirait ainsi pour la dernière fois un amour sans espérance à Vaucluse, un autre amour, celui de la patrie italienne, s'éveillait comme un remords dans son cœur. « Je commence à vieillir, disait-il au cardinal Étienne Colonna, son patron et son ami ; tout change avec le temps ; mes che veux mêmes changent de couleur, ils m'avertissent que je dois changer moi-même de vie et de pensées ; l'amour ne sied plus à mes années, ou je dois le refouler dans mon cœur. »

Il se prépara à partir pour Parme et pour Rome. Laure ne put déguiser complétement sa douleur en apprenant la nouvelle de cette longue et peut-être éternelle absence. Le cinquante-septième sonnet laisse entrevoir l'orgueilleuse tristesse de son amant, en voyant sur les traits de Laure ces signes involontaires d'affection.

*Quel vago impallidir,* etc.

« Cette touchante pâleur qui recouvrit tout à coup son sourire interrompu sur ses lèvres d'une amoureuse nuée... Cette pensée compatissante que l'œil d'un autre ne put discerner, mais qui ne put à moi m'échapper, etc. »

A peine parti, il se repentait déjà du départ, et il écrivait la plus langoureuse et la plus sublime de ses élégies, où son cœur se retourne sur lui-même sans pouvoir trouver le repos.

*Di pensier in pensier, di monte in monte*, etc.

« De pensée en pensée, de colline en colline, l'amour me conduit loin de tous les sentiers frayés sans que je puisse y trouver la paix de l'âme, etc. »

Aussi revint-il encore sur ses pas, cette fois comme rappelé par un attrait supérieur à sa volonté. On lit avec délices, dans ses lettres latines de cette date, la description de quelques rares et courtes journées passées solitairement dans sa maisonnette de Vaucluse comme pour faire ses derniers adieux à ce séjour d'amour et de paix.

Mais Rienzi, son ami, le rappelait par le grand bruit que ce tribun faisait à Rome.

On a vu que le pape avait donné une autorité imposante à ce jeune Romain dans

sa capitale. Rienzi en avait profité pour s'attacher ce peuple et pour combattre les grandes familles armées qui tyrannisaient la ville. Pour accroître sa popularité, il employait l'éloquence des yeux autant que celle des paroles. Semblable aux anciens esclaves fabulistes qui faisaient dire aux apologues ce qu'ils n'osaient dire eux-mêmes, Rienzi faisait attacher la nuit, autour du Capitole ou du Vatican, des tableaux emblématiques autour desquels la foule se pressait le matin. Le tribun paraissait alors, et, donnant du geste et de la voix l'éloquente explication de ces peintures énigmatiques, il incendiait le peuple d'indignation contre les oppresseurs de la patrie; il prophétisait à une multitude, incapable de distinguer la différence des siècles, le prochain rétablissement de la liberté, de la puissance et de la gloire du sénat et du peuple romain.

Comment conciliait-il tout cela avec l'autorité souveraine d'un pape étranger dont il affectait d'être le délégué et le ministre? L'ignorance de la populace transtévérine de Rome pourrait seule l'expliquer; mais en s'élevant contre le séjour des papes à Avignon et en retenant à l'usage de Rome les impôts que Rome envoyait précédemment au pape absent,

il se créait une popularité ambiguë contre laquelle ni le peuple ni le pape n'osaient protester trop haut. Sujet irréprochable aux yeux du pape, dont il affectait de rétablir l'autorité sur les princes romains; citoyen libérateur aux yeux du peuple, dont il prenait en main les droits et les intérêts, cette double politique l'éleva bientôt au rôle d'arbitre et de dictateur de Rome. Il s'associa habilement pour son double rôle un délégué du pape, l'évêque d'Orvieto, homme impuissant et docile qui tremblaït sous son collègue.

Rienzi régna avec un pouvoir absolu sous le nom du pape; les princes romains, conduits par le prince Colonna, voulurent en vain résister à sa dictature. Le tocsin du Capitole souleva le peuple contre les grands; ils furent chassés de Rome; les supplices achevèrent ce que la victoire du peuple avait commencé. Rienzi cita les nobles à son tribunal; un jeune homme de la maison des Ursins, qui venait d'épouser quelques jours avant une fille des Alberteschi, fut arraché de son palais et pendu aux fenêtres du Capitole, sous les yeux de sa nouvelle épouse. Les cachots se remplirent des seigneurs des plus puissantes maisons, même de la famille des Colonne.

Cette terreur rendit la paix à la campagne romaine et à la ville. Rienzi promulgua des décrets de réforme des lois et des mœurs qui firent l'admiration de l'Italie. Après avoir soulevé, intimidé, pacifié Rome, il rêva de rétablir l'empire, il provoqua par ses lettres et par ses envoyés tous les États d'Italie à adhérer à sa restauration du monde romain. Les titres qu'il prenait dans ses dépêches aux princes et aux peuples étaient ceux-ci :

NICOLAS LE SÉVÈRE ET LE CLÉMENT, LIBÉRATEUR DE ROME, ZÉLATEUR DE L'ITALIE, AMATEUR DU MONDE, TRIBUN, AUGUSTE. Une partie de l'Italie s'émut à sa voix et crut renaître à ses beaux siècles; les Visconti de Milan, l'empereur, le roi de Hongrie, lui envoyèrent des ambassadeurs pour le reconnaître et l'encourager dans ses entreprises. Le roi de France seul le traita avec mépris; le pape dissimulait à Avignon.

Quant à Pétrarque, il crut revoir dans son ami le restaurateur de cette Italie antique, dont l'image occupait depuis sa jeunesse la moitié de son âme. Il osa écrire d'Avignon, sous les yeux des papes, une lettre au peuple romain et au tribun; cette lettre éloquente et amère était la plus audacieuse satire du gou-

vernement temporel des papes sur la ville des consuls et des Césars. Qu'on en juge par ce fragment de sa lettre :

« S'il faut perdre, dit-il au peuple romain, la liberté ou la vie, qui est-ce parmi vous (s'il lui reste une goutte de sang romain dans les veines) qui n'aimât mieux mourir libre que de vivre esclave? Vous qui dominiez autrefois sur toutes les nations, qui voyiez les rois à vos pieds, vous avez gémi sous un joug honteux; et (ce qui met le comble à votre honte et à ma douleur) vos maîtres étaient des étrangers, des aventuriers. Recherchez bien leur origine, vous verrez que la vallée de Spolette, le Rhin, le Rhône et quelques coins de terre plus ignobles encore vous les ont donnés. Des captifs menés en triomphe, les mains liées derrière le dos, sont devenus tout à coup citoyens romains, et, qui pis est, vos tyrans. Faut-il s'étonner qu'ils aient en horreur la gloire et la liberté de Rome, qu'ils aiment à voir couler le sang romain, quand ils se rappellent leur patrie, leur servitude et leur sang, si souvent répandu par vos mains? Mais d'où leur peut venir cet orgueil insupportable dont ils sont bouffis? Est-ce de leurs vertus? Ils n'en ont point. De leurs richesses? Ce n'est

qu'en vous volant qu'ils peuvent apaiser leur faim. De leur puissance? Elle sera anéantie quand vous le voudrez. De leur naissance, de leur nom? Ils se vantent d'être Romains et croient l'être devenus, à force de le dire, comme si le mensonge pouvait prescrire contre la vérité. Je ne sais si je dois rire ou pleurer, quand je pense qu'ils trouvent indigne d'eux ce nom de citoyen romain que tant de héros ont fait gloire de porter!

« Quelle que soit l'origine de ces étrangers si fiers de leur noblesse, qu'ils vantent sans cesse, ils ont beau faire les maîtres dans vos places publiques, monter au Capitole entourés de satellites, fouler d'un pied superbe les cendres de vos ancêtres, ils ne seront jamais Romains. La voilà vérifiée la prédiction de ce poëte qui disait : *Rome a perdu la douce consolation, dans son malheur, de ne reconnaître point de rois, et de n'obéir qu'à ses enfants.* »

Pétrarque compare ensuite Rienzi aux deux Brutus, dont l'un chassa de Rome les Tarquins, l'autre plongea son poignard dans le sein de César.

« Le nouveau tribun, dit-il, que je regarde comme votre troisième libérateur, réunit en lui seul la gloire des deux autres, ayant fait

mourir une partie de vos tyrans et mis en fuite le reste....

« Homme courageux, continue Pétrarque, qui portez tout le fardeau de la république, que l'image de l'ancien Brutus vous soit toujours présente! Il était consul, vous êtes tribun! Quiconque est ennemi de la liberté de Rome doit être le vôtre. »

## XXV

L'enthousiasme pour la renaissance de l'Italie romaine l'emportait, comme on le voit ici, dans l'âme de Pétrarque sur son attachement à ses illustres patrons, les papes et les Colonne. Son patriotisme plus poétique que politique alors, car les empires morts ne ressuscitent pas à l'évocation d'une ode ou d'une harangue, le fit justement accuser de chimère et d'ingratitude. C'est peu; il songeait sérieusement à aller à Rome porter le secours de son génie au tribun.

Mais déjà le tribun, semblable à Mazaniello de Naples, commençait à délirer et à affecter l'empire du monde, sans autre force que le nom d'une capitale morte et la faveur mobile d'une municipalité romaine. Il se faisait pro-

clamer chevalier de l'univers ; il frappait l'air de son épée nue, des quatre côtés de l'horizon, pour prendre possession de la terre entière. Son collègue, le délégué du pape, profitant de sa démence, l'excommuniait; le pape lui-même, convaincu de sa folie et de sa faiblesse, le désavouait et insultait à Avignon ses ambassadeurs; Pétrarque seul persistait dans son fanatisme pour son ami. Clément VI caressait cependant encore le poëte; il s'entretenait amicalement avec Pétrarque, lui prodiguait les faveurs et les dons de l'Église, mais Pétrarque persistait à vouloir se rendre à Rome; la dernière fois qu'il vit Laure avant ce départ fut pour lui comme un pressentiment d'éternelle séparation.

« Elle était assise, dit-il, au milieu des dames, comme une belle rose dans un jardin entourée de fleurs plus petites et moins éclatantes qu'elle : rien de plus modeste que sa contenance; elle avait quitté toutes ses parures, ses perles, ses guirlandes, les couleurs gaies de ses vêtements; bien qu'elle ne fût pas triste, je ne reconnus pas son enjouement habituel; elle était sérieuse et semblait rêver; je ne l'entendis pas chanter, ni même causer avec ce charme qui enlevait les cœurs; elle avait l'air d'une

personne qui redoute un malheur qu'on ne discerne pas encore. En la quittant, je cherchai dans mon âme une force contre les catastrophes que j'aurais à éprouver; ses regards avaient une expression indéfinissable que je ne leur avais jamais vue avant, j'eus de la peine à ne pas pleurer; quand l'heure fut venue où il fallait absolument qu'elle se retirât du cercle, elle jeta sur moi un coup d'œil si doux, si honnête et si tendre, que je me sentis rempli d'émotion, d'espoir et de terreur. »

Qui peut dire, après avoir lu ces lignes, que Pétrarque n'était à l'égard de Laure qu'un poëte? Qui ne reconnaît dans ces symptômes les angoisses et les presciences du véritable attachement?

## XXVI

Cependant Rienzi, flottant entre le bon sens, la démence et la fureur, avait fait jeter les Colonne et les princes romains dans les cachots du Capitole; puis, après avoir préparé l'échafaud pour eux, il était monté à la tribune des harangues, et il avait demandé dans un discours d'apparat leur grâce au peuple romain; le peuple avait applaudi à la grâce comme au

supplice. Les princes délivrés avaient accompagné le tribun comme un triomphateur dans les rues de Rome. Bientôt les princes sortis de prison étaient rentrés dans leurs villes fortes, avaient levé leurs vassaux et marché contre le tribun. Rome était bloquée par ses propres enfants. Le peuple, éveillé de ses rêves, se tournait contre le prétendu libérateur; cependant les cinq princes de la maison des Colonne périrent le même jour dans le premier assaut donné témérairement aux portes de la ville.

Pétrarque écrivit lui-même à Rienzi : «Vous me forcez à rougir de vous; de protecteur des gens de bien vous devenez un chef de brigands! J'accourais vers vous, je change de route. »

Il versa un torrent de larmes sur la mort des jeunes gens de la maison des Colonne; son cœur se retrouva avec sa raison au réveil de ce rêve dissipé par la folie de Rienzi. Il se rendit à Parme, son Vaucluse italien, pleurant à la fois sur la perte de ses amis les Colonne et sur la perte de Rome.

Rienzi, en effet, jetait cette capitale dans sa propre démence; quelques jours après l'assaut où les Colonne avaient péri, il conduisit son fils vers le bourbier rempli d'eau et de sang où le corps du plus jeune de ces princes gi-

sait encore. Il prit cette eau sanglante et fétide dans le creux de sa main, et il en aspergea la tête de son fils en le proclamant chevalier de la Victoire. Une émeute du peuple, fomentée par les derniers des Colonne, souleva la ville et força Rienzi à se réfugier au château Saint-Ange. Il s'évada pendant la nuit et se réfugia auprès du roi de Hongrie. Son corps fut pendu en effigie aux créneaux de la forteresse d'Adrien. « Ainsi devait finir cet empire fantastique, » s'écria Pétrarque, revenu lui-même de son illusion d'un moment. De ce jour il ne songe plus qu'aux lettres, dont l'empire est éternel, et à l'amour qui ne meurt pas avec la beauté mortelle.

XXVII

Son ressouvenir d'Avignon le poursuivait dans sa solitude du faubourg de Parme. « Autrefois, écrit-il, quand j'avais quitté Laure, je la voyais souvent en rêve; cette angélique vision me consolait, maintenant elle m'abandonne et me consterne. Je crois l'entendre me dire, comme le jour de la séparation : *Vous ne me reverrez plus sur la terre!* Mes soupirs et mes poésies soulèvent ma peine sans la sou-

lager; serait-elle donc déjà au ciel? Cette incertitude m'agite nuit et jour, je ne suis plus ce que j'étais; je ressemble à un homme qui marche sur un sol miné... » Puis un songe lui offre l'image courroucée de Laure qui le défie de l'oublier. « J'entendis une voix triste qui me dit tout bas (c'était elle) : Ce misérable compte les jours loin de moi, il ne vit pas ; il n'est jamais d'accord avec lui-même; il court le monde, mais il a beau faire, il m'aimera toujours partout où il sera. Je serai l'unique objet de ses discours, de ses écrits, de ses pensées! . . . » Puis elle lui parle longuement de leur chaste amour sur la terre, et de leur éternelle réunion dans le monde des âmes.

Ce songe était prophétique, Laure était morte de la peste à Avignon, le 6 avril, anniversaire de sa première rencontre avec son poëte dans l'église de Sainte-Claire. Les dates sont les superstitions de l'amour; ce troisième 6 avril était l'augure de la rencontre au ciel qui n'aurait plus de séparation.

Voici comment Pétrarque lui-même, informé plus tard de toutes les circonstances de cette mort, se la retrace dans un de ses souvenirs écrits. On voit qu'il cherche à fixer pour l'éternité, par la parole immortelle, le dernier

soupir de celle qui emporte sa propre vie avec la sienne, afin que rien ne périsse de ce qui fut Laure, même quand Laure elle-même a disparu de ses yeux :

« La peste d'Avignon enlevait depuis plusieurs semaines tous les âges et tous les sexes. Laure en ressentit les premières atteintes le 3 avril. Elle eut la fièvre avec crachement de sang. Comme il était constant qu'on ne passait pas le troisième jour après que le mal s'était manifesté par les symptômes ordinaires, elle prit d'abord les précautions que sa piété et sa raison lui suggérèrent : elle reçut les sacrements et fit son testament le même jour ; ensuite elle se prépara à la mort sans inquiétude et sans regret. La vie qu'elle avait menée était si pure, que son âme ne pouvait pas être troublée par l'incertitude de l'avenir.

« Quand elle fut à l'agonie, ses parentes, ses amies, ses voisines, se rassemblèrent autour d'elle, quoiqu'elle fût attaquée d'un mal contagieux, qui faisait peur à tout le monde. C'est une chose bien singulière, qu'étant si belle elle fût si aimée des personnes mêmes de son sexe. Rien ne fait mieux l'éloge de son caractère, dont la bonté suspendait les effets ordinaires de la jalousie et de l'envie. » Il faut

convenir cependant que, de la façon dont Pétrarque s'exprime, il semble que ces dames étaient attirées par la *curiosité de voir comment on fait ce passage que tout le monde est obligé de faire, et qu'on ne fait qu'une fois.*

« Laure, assise sur son lit, paraissait tranquille. L'ennemi de nos âmes, qui n'avait point de prise sur elle, ne vint point l'effrayer par des fantômes hideux et menaçants, comme il a coutume de faire, selon saint Augustin.

« Ses compagnes, répandues autour de son lit, poussaient des sanglots et versaient des torrents de larmes. Hélas! disaient-elles, que deviendrons-nous! Nous allons voir disparaître la merveille de notre siècle, le modèle de toutes les perfections. La vertu, la beauté, la politesse, sortiront de ce monde avec Laure. Où trouvera-t-on une femme aussi accomplie; des propos si sages, si mesurés, un maintien et des manières si honnêtes, une voix si charmante? Nous allons perdre une compagne qui était l'âme de nos plaisirs innocents; une amie qui nous consolait dans nos chagrins, et dont l'exemple était pour nous une leçon vivante. Sa présence seule suffisait pour nous garantir des piéges de l'ennemi et des écueils de ce monde. Nous perdrons tout en la perdant. Le

ciel qui nous l'enlève semble nous envier la possession d'un trésor dont nous n'étions pas dignes.

« Quoique Laure eût l'air tranquille, on ne peut douter qu'elle ne fût sensible à la douleur de ses compagnes; mais, tout occupée de ce qu'elle allait devenir, elle recueillait déjà en silence les fruits d'une vie innocente et pure. Son âme, prête à quitter sa belle demeure, rassemblant en elle-même toutes ses vertus, semblait avoir rendu l'air plus serein. Elle est morte doucement et sans effort, comme un flambeau qui pâlit et s'éteint. Son visage était plus blanc que la neige, mais on n'y voyait pas cette morne lividité qui annonce l'absence de vie; ses beaux yeux n'étaient pas éteints, ils paraissaient seulement fermés par le sommeil : elle avait l'air d'une personne qui se recueille pour prier. Enfin telle était la mort elle-même sur ce beau visage! dit son amant. *Elle savait*, ajoute-t-il, *toutes les routes qui mènent au ciel!* »

## XXVIII

De ce jour tout ce qu'il y avait d'humain et de frivole encore dans la poésie amoureuse

des sonnets de Pétrarque revêtit, pour ainsi dire, le deuil éternel de son âme : ses chants devinrent des cantiques, et la mort de celle qu'il aimait lui donna l'accent de la tombe et de l'éternité. Dans ceux qui aiment de l'amour surnaturel, de l'amour du beau et non de l'amour des sens, comme nous l'avons dit en commençant, l'amour est plus parfait après la mort de ce qu'on aime que pendant la vie de l'objet aimé. L'immortalité transforme le sentiment et l'amour devient culte. On le sent partout dans les sonnets de Pétrarque qui suivirent la mort de Laure; on trouve le poëte et l'amant dans les premiers; on trouve l'adoration et la piété dans les derniers : ils sont, pour les cœurs tendres, le manuel de la douleur et de l'espérance.

« Que fais-tu, ô mon âme! que penses-tu? Vers qui regardes-tu en arrière dans ce temps qui ne peut plus revenir?

« Les douces paroles, les tendres regards que tu as si souvent décrits, ô pauvre âme sans repos! sont enlevés à la terre! » etc.

« Allons chercher au ciel ce que nous ne pouvons plus trouver sur la terre! » etc.

Et ailleurs :

« O mes yeux! elle s'est obscurcie, notre

aurore, et m'a rendu à moi-même plus insupportable le poids de mon existence!

« Oh! qu'il eût fait beau mourir il y a aujourd'hui trois ans! »

Écoutez encore :

« Si un doux gazouillement d'oiseaux, si un suave froissement de vertes feuilles à la brise d'automne, de l'été, si un sourd murmure d'ondes limpides je viens à entendre sur une rive fraîche et fleurie,

« Dans quelque lieu que je me repose pensif d'amour pour écrire d'elle, celle que le ciel nous fit voir et que la terre aujourd'hui nous dérobe, je la vois et je l'entends; car, encore vivante, de si loin elle répond intérieurement à mes soupirs.

« Pourquoi te consumer avant le temps, me dit-elle avec une tendre compassion, et pourquoi ce fleuve de douleurs coule-t-il sans cesse de tes yeux?

« Oh! ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer, moi dont les jours en mourant se changèrent en jours éternels, et dont les yeux, quand je parus les fermer à ce monde, s'ouvrirent à l'éternelle lumière! »

Plus loin, on le voit tenté, par la séduction des lieux, de la beauté, de la jeunesse, de la

nature, d'aimer encore ici-bas; mais l'amoureuse jalousie de Laure, s'armant de sévérité divine, le rappelle tendrement au mépris de ce qui n'est pas elle.

« Les ondes me parlent d'amour, et le zéphyr, et les ombres des feuilles, et les oiseaux mélodieux, et les habitants des eaux, et l'herbe et les fleurs de la rive, sont d'accord ensemble pour me convier à aimer encore.

« Mais toi, prédestinée! qui m'appelles des profondeurs du ciel, par la mémoire de ta mort si amère, oh! prie pour moi, afin que je dédaigne de ce monde toutes ses douces amorces et tout ce qui n'est pas toi! »

## XXIX

Lisons encore :

« Ame béatifiée qui daignes souvent descendre pour consoler mes nuits gémissantes d'un regard de ces yeux que la mort n'a pas éteints, mais auxquels l'éternité a donné une splendeur qui n'est pas de ce monde!

« Combien ne suis-je pas enivré de reconnaissance de ce que tu daignes rasséréner mes tristes jours par ta céleste apparition!

« Vois comme, dans ces mêmes sites où je passai tant d'années à te célébrer de mes chants, je passe maintenant mes jours à te pleurer, à pleurer sur toi ! non, mais à pleurer sur mon propre deuil !

« Un seul soulagement se trouve cependant à mes peines : c'est qu'au moment où tu te tournes d'en haut vers moi, je te reconnais et je t'entends à la démarche, à la voix, au visage, aux vêtements que tu portais sur la terre ! »

Il associe, dans un autre sonnet, la nature entière à ses sentiments.

« Elle est partie pour le séjour de la félicité, et mes yeux la cherchent en vain dans ces lieux où elle naquit, dans cet air que je remplis de mes soupirs ; mais il n'y a ni rocher, ni précipice dans ces montagnes, ni rameau, ni feuillage vert sur ces rives, ni fleuve dans ces vallées, ni brin d'herbe, ni goutte d'eau, ni veine distillant de ces sources, ni bête sauvage de ces forêts qui ne sachent combien je souffre pour elle ! »

Et celui-ci :

« Quand je revois l'aurore descendre du firmament avec son visage de roses et sa chevelure dorée, l'amour m'assaille au cœur et

ma joue se décolore, et je me dis dans mes soupirs : Là est Laure maintenant! »

## XXX

Encore un et je finis, mais je ne finis que pour finir; car je voudrais lire, et relire sans fin avec vous de telles tristesses; et si vous pouviez les lire dans ces vers trempés de larmes, et dans cette langue divine inventée au déclin des langues par des amoureux et par des saints pour prier, aimer, désirer, attendre, vous ne vous arrêteriez qu'après les avoir incorporés en vous par votre mémoire.

*Levommi il mio pensier*, etc.

Écoutez en vile et sourde prose ce *Sursum corda* d'un amant vers l'image et vers le séjour de l'éternelle beauté; car, nous le répétons, Laure ne fut pour Pétrarque que l'incarnation adorée du beau ici-bas, ou plutôt elle est remontée là-haut, et c'est là-haut qu'elle resplendit.

« Là nous la reverrons encore; là elle nous attend, et là elle se lamente peut-être de ce que nous tardons tant à la rejoindre. »

Et plus loin, trois ans après sa mort :

« Dans l'âge de sa beauté et de sa floraison, de ce printemps où l'amour a en nous plus de force, laissant sur la terre sa terrestre écorce, ma Laure, par qui je vivais, s'est *départie* de moi !

« Et vivante et belle, et sans voile elle a fait son ascension vers le ciel ; de là elle règne sur moi, et elle régit toutes mes pensées.

« Oh ! pourquoi ne me dépouille-t-il pas plus vite de ce corps mortel, ce dernier jour qui est le premier d'une autre vie ?

« Afin que, semblable à toutes mes pensées qui volent sur ses traces derrière elle, ainsi mon âme affranchie de son poids, libre et joyeuse, la suive, et que je sorte enfin de l'angoisse où je vis.

« C'est pour mon malheur que se lève chaque jour qui retarde ce moment. La pensée me souleva dans cette partie du ciel où vit celle que je cherche et que je ne retrouve plus sur la terre.

« Là, parmi les âmes qu'enserre le troisième cercle du firmament, je la revis plus belle encore et moins sévère.

« Elle me prit par la main et elle me dit :

« Dans cette sphère céleste tu seras encore avec moi, si mon espoir ne me trompe pas.

« Je suis celle qui te donna tant d'angoisses ici-bas, celle qui remplit sa journée avant le soir.

« L'intelligence humaine ne peut pas comprendre ma félicité actuelle; elle n'attend que toi pour être complète, et j'ai laissé là-bas sous mes pieds ce beau voile de mon corps que tu as tant aimé! »

« Oh Dieu! pourquoi cessa-t-elle de parler, et pourquoi sa main s'ouvrit-elle pour laisser retomber la mienne? puisqu'à l'accent de ces paroles si compatissantes et si chastes, peu s'en manqua que je ne demeurasse moi-même dans l'immortalité avec elle? »

## XXXI

N'est-ce pas là un nouvel amour? N'est-ce pas là une nouvelle poésie totalement inconnue à la poésie antique et à l'antique amour? Comment se fait-il que M. de Chateaubriand, qui a cru retrouver l'accent du christianisme dans les délires sensuels de la *Phèdre* de Racine, ne l'ait pas reconnu tout entier et

mille fois plus immatériel et plus mystique dans Pétrarque?

En voici un autre de ces chants que nous avons essayé de traduire autrefois nous-même, mais sans pouvoir lutter avec l'impalpabilité des vers éthérés de Pétrarque, et que M. Boulay-Paty veut bien nous permettre de dérober à sa traduction en vers encore inédite. Le vers enferme le vers, et le mot presse le mot; c'est le sens, c'est le sentiment, c'est presque la musique du sonnet, mais ce n'est pas la langue: le français est trop viril pour ainsi pleurer.

*Valle che di lamenti miei sei piena.*

Vallée, ô toi qu'emplit de ses sanglots ma peine!
Toi, fleuve dont les eaux se troublent de mes pleurs,
Bêtes des bois, oiseaux volant parmi ces fleurs,
Poissons qu'entre ces bords l'onde en son cours promène

Airs dont mes longs soupirs attiédissent l'haleine,
Sentier jadis de joie, aujourd'hui de douleurs,
Coteau cher à mes pas, plus cher à mes langueurs,
Où l'amour cependant par instinct me ramène :

Je reconnais en vous l'aspect accoutumé,
Non en moi, pour jamais à tout plaisir fermé,
Et qui nourris au cœur un chagrin solitaire.

D'ici je la voyais. Je reviens voir le lieu
D'où loin de ce bas monde elle est montée à Dieu
Sans voile, abandonnant son beau corps à la terre!

Ce sont les mêmes sentiments et presque les mêmes images que j'ai exprimés moi-même dans une forme plus large et infiniment moins parfaite que celle de Pétrarque, en écrivant l'ode élégiaque intitulée *le Lac*, dont quelques strophes sont restées dans la mémoire et dans le cœur de mon temps. Mais, hélas! ce n'est ni la langue ni le vers du poëte de Vaucluse! Le monde, depuis Virgile, n'avait pas eu un tel poëte; l'amour, depuis le christianisme, n'avait pas eu un tel amant! Entre Héloïse et Abeilard, Laure et Pétrarque, on a toute la poésie et toute la divinité de l'amour chrétien.

LAMARTINE.

(*La suite au mois prochain.*)

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères fils et Comp^e, rue Jacob, 56.

# COURS FAMILIER
# DE LITTÉRATURE

## XXXII° ENTRETIEN.

## VIE ET ŒUVRES DE PÉTRARQUE.

(2° PARTIE.)

### I

L'amour de Laure était si réellement la vie intellectuelle et morale de Pétrarque qu'après la disparition de cette étoile de son âme à l'horizon de la terre le grand poëte cessa, pour ainsi dire, de vivre ici-bas pour suivre cette étoile au ciel; son âme, jusque-là légère, mobile, inquiète, quelquefois errante, sembla

se revêtir du deuil éternel de Dante après la mort de Béatrice et s'ensevelir vivante dans le sépulcre et dans l'unique pensée de Laure. Ses sonnets deviennent graves et lapidaires comme des inscriptions sur des tombes.

« Maintenant, chante-t-il, que je suis devenu un animal qui ne hante que les forêts, maintenant que d'un pas indécis, solitaire et lassé, je promène un cœur lourd et des regards humides, inclinés vers le sol, dans un monde devenu pour moi aussi vide qu'une cime dépouillée des Alpes, etc. »

« Je vais explorant chaque contrée, chaque place où je la vis autrefois, et toi seule, ô passion qui me tortures! tu viens avec moi et tu me conduis à mon insu où je dois aller.

« Hélas! ce n'est pas elle que j'y trouve, mais ce sont ces saintes traces toutes dirigées vers cette région supérieure qu'elle habite, etc. »

« Et n'importe, s'écrie-t-il dans le sonnet suivant, avec cette intrépidité de l'amour qui préfère sa douleur même à l'oubli :

« Heureux les yeux qui la virent ici-bas! »

## II

Quelquefois, rarement, des saisons riantes, des images gracieuses, mais importunes, lui rendent au cœur et aux sens la séve de ses jours heureux; puis la pensée que Laure n'est plus là change tout cet éblouissement de la vie en ténèbres; comme dans le sonnet suivant :

« Voici le vent tiède et doux de la mer qui ramène les beaux jours, et l'herbe, et les fleurs qu'il fait renaître, et le gazouillement de l'hirondelle, et les mélodies tendres du rossignol, et le printemps tout blanchi et tout empourpré des boutons qu'il colore sous ses pieds.

« Les prés sourient et l'azur du ciel se rassérène, comme si le Créateur se réjouissait de regarder la terre sa fille; les airs, les eaux, le firmament frémissent, tout ivres et tout palpitants d'amour; tout ce qui vit éprouve l'instinct d'aimer et de doubler sa vie en aimant; mais moi, misérable! c'est la saison où

les soupirs les plus pesants s'arrachent péniblement du plus profond de ce cœur dont celle qui n'est plus emporta avec elle au ciel la vie et la félicité.

« Et ces concerts d'oiseaux, et ces floraisons des plages, et ces belles honnêtes femmes, les grâces, les douceurs et les enjouements, tout cela n'est à mes yeux qu'un désert peuplé de bêtes féroces et sauvages dont je détourne avec effroi les yeux! »

## III

La consonnance ou la dissonance déchirante des chants du rossignol avec les gémissements muets du cœur blessé pendant les nuits d'insomnie est admirablement éprouvée dans quelques vers d'un des sonnets sans doute écrits dans un des retours de Vaucluse.

« Ce rossignol qui sanglotte si mélodieusement, peut-être sur la perte de ses petits ou de la chère compagne de son nid, remplit l'air, le ciel et la vallée de notes si attendries et si tronquées par ses soupirs qu'il semble

accompagner toute la nuit mes propres lamentations et me remémorer ma dure destinée! »

Dans un des sonnets qui suivent, les plus splendides visions de la terre lui reviennent en mémoire, mais pour pâlir et se décolorer dans la nuit actuelle de son âme.

« Ni dans un firmament serein voir circuler les vagues étoiles, ni sur une mer tranquille voguer les navires pavoisés, ni à travers les campagnes étinceler les armures des cavaliers couverts de leurs cuirasse, ni dans les clairières des bocages jouer entre elles les biches des bois;

« Ni recevoir des nouvelles désirées de celui dont on attend depuis longtemps le retour, ni parler d'amour en langage élevé et harmonieux, ni au bord des claires fontaines et des prés verdoyants entendre les chansons des dames aussi belles qu'innocentes;

« Non, rien de tout cela désormais ne donnera le moindre tressaillement à mon cœur, tant celle qui fut ici-bas la seule lumière et le seul miroir de mes yeux a su en s'ensevelissant dans son linceul ensevelir ce cœur avec elle!

« Vivre m'est un ennui si lourd et si long

que je ne cesse d'en implorer la fin par le désir infini de revoir celle après laquelle rien ne me parut digne d'être jamais vu! »

## IV

Il se ressouvient plus loin du jour où il quitta pour la dernière fois celle dont il n'aurait jamais dû s'éloigner.

« A son attitude, à ses paroles, à son visage, à ses vêtements, à cette tendre compassion pour moi mêlée dans ses yeux à sa propre douleur, j'aurais bien dû me dire, si je m'étais aperçu de tous ces signes de la mort : Celui-ci est le dernier des jours heureux de tes douces années !

« J'appelle maintenant, et il n'y a personne qui réponde!

« Ils ont fui, mes jours, plus rapides que le cerf des forêts ; ils ont fui plus glissants que l'ombre, et ils n'ont goûté d'autre bien que pendant un battement de paupières quelques heures sereines dont je conserve l'impression dans mon âme, comme d'un breuvage amer et doux sur mes lèvres.

« Misérable monde, instable et trompeur! Bien aveugle est celui qui place en toi son espérance! C'est toi qui me dérobas un jour celle qui était tout mon cœur, et maintenant tu le retiens en poussière, semblable au cadavre qui est déjà en terre et où les os ne sont plus joints aux nerfs!

« Mais la meilleure partie d'elle, qui vit encore et qui vivra toujours là-haut dans la région la plus élevée du ciel, *m'enamoure* tous les jours davantage de ses immortelles perfections.

« Et je chemine solitaire pendant que mes cheveux changent de couleur, pensant en moi-même à ce qu'elle est aujourd'hui, et en quel séjour elle réside, et quelle félicité favorise ceux à qui il est donné de contempler sa ravissante vision. »

## V

Mais en voici un qui porte sa date et son origine dans les exclamations de l'amant veuf de son amour, en revoyant vide le site où il a aimé. Si vous pouviez le lire dans la langue

où il est psalmodié plutôt qu'écrit, vous reconnaîtriez, dans l'accent des vers, l'accent d'airain de la cloche funèbre qui tinte sur la tombe des morts!

« *Sento l' aura mia antica e i dolci colli!*

« Je respire d'ici mon air antique, et je vois surgir devant moi ces douces collines où naquit celle dont la splendide lumière éblouit si longtemps de ses clartés mes yeux avides et heureux, celle dont la disparition les attriste et les mouille aujourd'hui de larmes!

« Oh! espérance périssable! ô vaines pensées! Veuves sont maintenant les herbes et troubles les eaux, et vide et froid est le nid où elle reposait, ce nid dans lequel j'aurais voulu habiter pendant ma vie et dormir après ma mort!

« Espérant trouver à la fin, par la vertu de ces plantes secourables et par l'influence de ces beaux regards dont je fus consumé, quelque repos après les lassitudes de la vie,

« J'ai servi un maître cruel et avare (l'amour), et j'ai brûlé tant que le foyer de mon cœur a été visible sous mes yeux; et maintenant je vais pleurant sa cendre éparse au vent de la mort! »

## VI

Ainsi toute son âme se répandait en vers qui sont des larmes, et en prières qui sont à la fois de la religion et de l'amour : afin d'innocenter sa passion il éprouvait le besoin de la confondre avec sa piété. Ses méditations les plus saintes n'étaient que des entretiens sacrés avec l'âme de Laure. Cette forme de l'amour, la plus belle de toutes, parce que c'est la forme immortelle, n'avait pas été inventée avant Pétrarque. Sainte Thérèse l'inventait en sens inverse vers le même temps en Espagne, appliquant à l'amour divin les extases, les expressions, les images de l'amour terrestre.

## VII

Mais, si Pétrarque avait le cœur inguérissable, il avait l'imagination trop vive pour ne pas se débattre et se relever sous sa douleur; il promena ses tristesses sans cesse évaporées dans ses beaux vers de Parme à Florence, de

Florence à Rome; il donna à ses amis, et surtout à Boccace, le plus cher et le plus affectionné de tous, les loisirs qu'il donnait jusque-là à ses pensées d'amour. Sa vie est celle d'un homme de passion éteinte, mais de goût survivant, qui trompe les heures tantôt avec la philosophie, tantôt avec la poésie, toujours avec la piété et l'amitié. Tristesse au fond du cœur, sourire encore sur les lèvres. Son talent avait grandi sous ses larmes. Il habite tantôt Parme, tantôt Padoue, tantôt Venise, recherché, aimé, caressé par tous les hommes éminents de ces différentes villes. Nul homme ne jouit aussi complétement, mais aussi modestement, de sa gloire; il n'avait que l'ambition de la postérité et du ciel : il était amoureux d'une mémoire.

Il eut cependant quelques rechutes d'amour plus profane que l'amour éthéré qu'il nourissait pour Laure; il ne cherche pas à s'en excuser lui-même. Indépendamment de son fils Jean, né d'une mère inconnue à Avignon, il parle dans ses lettres et dans ses sonnets d'une belle et jeune dame d'Italie dont les charmes rendaient malgré lui à son cœur des sentiments qu'il rougissait de rallumer.

C'est pour la fuir sans doute qu'il résolut

une septième fois de revenir encore à Vaucluse. Il analyse ainsi lui-même dans une de ses lettres l'inquiétude d'esprit qui le portait à revoir les lieux témoins de ses beaux jours et de ses regrets.

« Vous savez que j'avais résolu de ne plus retourner à Vaucluse. Il m'a pris tout à coup un désir d'y aller dont je n'ai pas été le maître. Aucune espérance ne m'y attire : ce n'est pas le plaisir, dans un endroit aussi sauvage ; ce n'est pas l'amitié (le plus honnête de tous les motifs qui peuvent déterminer les hommes) ; quels amis pourrais-je avoir dans un désert où le nom même d'amitié n'est pas connu, où les habitants, uniquement occupés de leurs filets ou de la culture de leurs oliviers et de leurs vignes, ignorent les douceurs de la société et de la conversation ?

« Voici ce que je puis alléguer de plus raisonnable pour excuser cette variation de mon âme : c'est l'amour de la solitude et du repos qui m'a fait prendre le parti que j'ai pris. Trop connu, trop recherché dans ma patrie, loué, flatté même jusqu'au dégoût, je cherche un endroit où je puisse vivre seul, inconnu et sans gloire. Rien ne me paraît préférable à une vie solitaire et tranquille.

« L'idée de mon désert de Vaucluse est revenue à moi avec tous ses charmes ; en me représentant ces collines, ces fontaines, ces bois si favorables à mes études, j'ai senti dans le fond de l'âme une douceur que je ne saurais rendre. Je ne suis plus étonné de ce que Camille, ce grand homme que Rome exila, soupirait après sa patrie, quand je pense qu'un homme né sur les rives de l'Arno regrette un séjour au delà des Alpes. L'habitude est une seconde nature. Cette solitude, à force de l'habiter, est devenue comme ma patrie. Ce qui me touche le plus, c'est que je compte y mettre la dernière main à quelques ouvrages que j'ai commencés. J'ai été curieux de revoir mes livres, de les tirer des coffres où ils étaient renfermés, pour leur faire voir le jour et les remettre sous les yeux de leur maître.

« Enfin, si je manque à la parole que j'avais donnée à mes amis, ils doivent me le pardonner : c'est l'effet de cette variation attachée à l'esprit humain, dont personne n'est exempt, excepté ces hommes parfaits qui ne perdent pas de vue le souverain bien. L'identité est la mère de l'ennui, qu'on ne peut éviter qu'en changeant de lieu. »

## VIII

Il partit de Padoue le 3 mai, menant avec lui Jean, son fils, qu'il avait retiré depuis quelque temps de l'école de Gilbert de Parme. « Je le menai avec moi, dit-il, pour que sa présence me rappelât mes devoirs envers lui. Que serait devenu cet enfant s'il avait eu le malheur de me perdre? » — Pétrarque, quelques jours après son arrivée à Avignon, obtint du pape pour cet enfant *doux*, *docile*, mais illettré et rougissant de son ignorance, dit-il, un canonicat à Vérone. Délivré de cette sollicitude pour ce fruit de sa faiblesse, il s'enferma dans sa chère retraite de Vaucluse, et c'est là, en présence des lieux, des souvenirs, de l'image de Laure, qu'il écrivit, au murmure de la fontaine, les plus pieux et les plus sublimes sonnets que nous avons cités plus haut. Il fut distrait un moment de ce loisir dans sa solitude par l'arrivée de son ancien ami politique, *Rienzi*, à Avignon.

Rienzi, le tribun de la république imaginaire de Rome, n'avait pas accepté sa défaite.

Évadé de Rome, comme on l'a vu dans notre récit, il s'était fait ermite, sous le faux nom du Père Ange, au mont Maïella, dans le royaume de Naples. Revenu impunément à Rome avec une bande de pèlerins, il y renoua ses complots contre le légat du pape. Ce légat, dans une sédition excitée par Rienzi, fut atteint d'une flèche à la tête. On soupçonnait Rienzi de fomenter ces agitations pour rétablir le tribunat; il eut l'audace de se livrer lui-même à l'empereur, qui était à Pragues, et de lui demander son concours pour restaurer en Italie ce qu'il appelait le règne du Saint-Esprit. L'empereur le livra au pape et l'envoya sous escorte, mais non enchaîné, à Avignon; il y entra en chef de secte plus qu'en prisonnier. Son sort toucha Pétrarque; le poëte avait été, ainsi qu'on l'a vu, le partisan et le complice du tribun de Rome; il était embarrassé maintenant de son attitude envers l'homme qu'il avait exalté jusqu'au niveau des anciens héros de la liberté romaine. On voit transpercer ces sentiments dans une longue lettre qu'il publia à cette époque.

« Rienzi, dit-il dans cette lettre, est arrivé récemment à Avignon; ce tribun autrefois si puissant, si redouté, à présent le plus mal-

heureux de tous les hommes, a été conduit ici comme un captif... Je lui ai donné des louanges, des conseils : cela est plus connu que je ne voudrais peut-être ; j'aimais sa vertu, j'approuvais son projet, j'admirais son courage, je félicitais l'Italie de ce que Rome allait reprendre l'empire qu'elle avait autrefois. Je lui avais écrit quelques lettres dont je ne me repens pas tout à fait. Je ne suis pas prophète ; ah ! s'il avait continué comme il a commencé !... Il s'agit maintenant de déterminer quel genre de supplice mérite un homme qui a voulu que la république fût libre ! O temps ! ô mœurs !... Il faut dire la vérité : Rienzi, à son entrée en ville, n'était ni lié ni garrotté. Il demanda si j'étais à Avignon ; je ne sais s'il attendait de moi quelques secours, et je ne vois pas ce que je pourrais faire pour lui. Ce dont on l'accuse le couvre de gloire selon moi. Un citoyen romain s'afflige de voir sa patrie, qui est de droit reine du monde, devenir esclave des hommes les plus vils. Voilà le fondement de l'accusation contre lui ; il s'agit de savoir quel supplice mérite un tel crime. »

Cette lettre, récemment découverte, était adressée au prieur des Saints-Apôtres de Padoue ; elle atteste avec quelle aspiration puis-

sante l'imagination italienne du moyen âge, même dans le clergé papal, remontait à l'antique liberté, bien que cette liberté ne fût plus que le rêve de ses poëtes.

Pétrarque fit plus; il écrivit une lettre éloquente et insurrectionnelle à la ville de Rome pour l'exciter à défendre ou à venger son tribun. « Osez quelque chose, dit-il aux Romains, osez en faveur de votre citoyen! Que le peuple romain n'ait qu'une voix, qu'une âme! Demandez qu'on vous remette le prisonnier. La terreur est ici si profonde qu'on n'ose se parler qu'à l'oreille, la nuit, et dans quelques lieux retirés. Moi-même, qui ne refuserais pas de mourir pour la vérité, si ma mort pouvait être de quelque profit à la république, je n'ose signer cette lettre! L'empire est encore à Rome et ne saurait être ailleurs tant qu'il restera seulement le rocher du Capitole.

## IX

De tels sentiments n'enlevèrent cependant pas à Pétrarque la faveur du pape Clément VI, pontife aux mœurs relâchées, mais élégantes,

qui appréciait le génie comme un *Médicis* français. Il supplia Pétrarque d'accepter le titre et l'emploi de secrétaire de la cour pontificale. Pétrarque eut la sagesse de refuser une charge qui lui donnait la toute-puissance sous un pape faible et complaisant, mais qui lui enlevait sa chère liberté. Il revint poétiser et philosopher à Vaucluse pendant le reste de l'année 1352. C'est l'apogée de son génie; il le répandait, comme la fontaine de Vaucluse répand ses eaux, sur tous les sujets et avec une intarissable abondance; sa vie était tout entière dans sa pensée.

« Quoique j'aie encore de riches habits, écrit-il à cette date à son ami le prieur des Saints-Apôtres, vous me prendriez pour un paysan ou pour un pasteur, moi qui fus autrefois si recherché dans ma parure. Hélas! les mêmes raisons ne subsistent plus; les nœuds qui me liaient sont brisés, les yeux auxquels je voulais plaire sont fermés; rien ne me plaît davantage que d'être dégagé de tous liens et libre... Je me lève à minuit, je sors à la pointe du jour, j'étudie dans la campagne comme dans ma chambre, je lis, j'écris, je rêve; je parcours tout le jour des montagnes pelées, des vallées humides, des cavernes secrètes; je mar-

che souvent sur les deux bords de la Sorgues seul avec mes soucis. Je jouis par le souvenir de tout ce que j'ai aimé, de la société de tous les amis avec lesquels j'ai vécu et de ceux qui sont morts avant ma naissance et que je ne connais que par leurs ouvrages. »

Cette amitié avec les morts est le besoin comme elle est la consolation de toutes les grandes âmes. Virgile et Cicéron étaient les véritables amis du solitaire de Vaucluse, comme l'amant, le philosophe, le poëte de Vaucluse est l'ami des hommes sensibles et supérieurs de notre temps. L'homme de génie universel a pour contemporains tous ceux qu'il admire : c'est la société des fidèles à travers les temps.

## X

Clément VI, ce pape chevaleresque, mourut à Avignon pendant cette retraite de Pétrarque à Vaucluse. Pétrarque ne le regretta pas autant peut-être qu'il méritait d'être regretté. Il fut remplacé par Innocent VI, né aussi à Limoges, mais qui portait sur le trône la rigidité

d'un théologien au lieu de l'élégance d'esprit d'un gentilhomme français tel qu'était son prédécesseur, Clément VI. Innocent VI, au lieu d'honorer dans Pétrarque le génie littéraire, ne voyait pas, dit-on, ses talents sans un soupçon de sorcellerie. Pétrarque rendait à ce pape dédain pour dédain.

« Il viendra bientôt, dit-il dans une des poésies qu'il écrivit alors, il viendra bientôt après Clément VI un homme triste et pesant; il engraissera les pâturages romains avec le fumier d'Auvergne. »

Ce pape cependant fit quelques avances au poëte pour l'attacher à sa cause. Pétrarque répondit stoïquement à ces avances.

« Je suis content, disait Pétrarque; je ne veux rien, j'ai mis un frein à mes désirs, j'ai tout ce qu'il faut pour vivre. Cincinnatus, Curius, Fabrice, Régulus, après avoir subjugué des nations entières et mené des rois en triomphe, n'étaient pas si riches que moi. Si j'ouvre la porte aux passions, je serai toujours pauvre: l'avarice, la luxure, l'ambition ne connaissent point de bornes; l'avarice surtout est un abîme sans fond. J'ai des habits pour me couvrir, des aliments pour me nourrir, des chevaux pour me porter, un fonds de terre

pour me coucher, me promener et déposer ma dépouille après ma mort. Qu'avait de plus un empereur romain? Mon corps est sain; dompté par le travail, il est moins rebelle à l'âme. J'ai des livres de toute espèce: c'est un trésor pour moi; ils nourrissent mon âme avec une volupté qui n'est jamais suivie de dégoût. J'ai des amis que je regarde comme mon bien le plus précieux, pourvu que leurs conseils ne tendent pas à me priver de ma liberté. Ajoutez à cela la plus grande sécurité: je ne me connais point d'ennemis, si ce n'est ceux que m'a faits l'envie. Dans le fond je les méprise, et peut-être serais-je fâché de ne pas les avoir. Je compte encore au nombre de mes richesses la bienveillance de tous les gens de bien répandus dans le monde, même de ceux que je n'ai jamais vus et que je ne verrai peut-être jamais. Vous faites peu de cas de ces richesses, je le sais bien; que voulez-vous donc que je fasse pour m'enrichir? Que je prête à usure, que je commerce sur mer, que j'aille brailler dans le barreau, que je vende ma langue et ma plume, que je me fatigue beaucoup pour amasser des trésors que je conserverais avec inquiétude, que j'abandonnerais avec regret, et qu'un autre dissiperait avec plaisir?

En un mot, qu'exigez-vous de moi? Je me trouve assez riche ; faut-il encore que je paraisse tel aux yeux des autres? Dans le fond c'est mon affaire. Va-t-on consulter le goût des autres pour se nourrir? Gardez pour vous votre façon de penser et laissez-moi la mienne; elle est établie sur des fondements solides que rien ne pourrait ébranler. »

## XI

Cependant la mélancolie, cette maladie et cette muse des grandes imaginations, l'atteignit jusque dans cette retraite de Vaucluse. Il alla dire un adieu éternel à son frère, supérieur de la Chartreuse de Mont-Rieu, puis il s'achemina de nouveau vers sa véritable patrie, l'Italie. On s'y disputait l'honneur de lui offrir un asile. Malgré les instances de son ami, le cardinal de Talleyrand, il ne voulut pas même prendre congé de ce pape illettré qu'il redoutait. « Non, dit-il, je craindrais de lui nuire par mes sortiléges comme il me nuirait par sa crédulité! »

On se souvient qu'Innocent VI le croyait

un peu en commerce avec les esprits suspects.

Il salua de vers magnifiques l'horizon d'Italie du haut des Alpes et descendit à Milan.

Jean Visconti, archevêque et tyran de Milan, maître de toute la Lombardie, l'accueillit en prince de l'intelligence humaine.

Pétrarque fit ses conditions avant de s'attacher à ce souverain : il se réserva sa liberté et sa solitude. Jean Visconti lui donna dans la ville une maison élégante et retirée, décorée de deux tours, dans le voisinage de l'église et de la bibliothèque de Saint-Ambroise. On voyait du haut des tours le magnifique amphithéâtre des Alpes crénelées de neige, même en été. Le jardin du couvent était consacré par la vision de saint Augustin, Pétrarque africain d'une autre date, qui s'y était converti des désordres amoureux de sa jeunesse.

La sainteté de cet asile ne le préserva pas d'une dernière faiblesse de cœur pour une belle Milanaise qu'on dit être de l'illustre famille *Beccaria*. Une fille nommée *Francesca* naquit de cet amour. Le grand poëte Manzoni, de notre temps, a épousé une fille de cette même maison de Beccaria, célèbre à tant de titres parmi les philosophes, les politiques et les poëtes. Les familles ont leur destinée

comme les nations; heureuses celles qui commencent ou finissent par des consanguinités même traditionnelles avec les poëtes! témoin Laure à Avignon et Francesca à Milan. Cette tradition pourtant n'a rien d'authentique, si ce n'est la naissance de la fille de Pétrarque à peu près vers ce temps.

## XII

Chargé par Jean Visconti de négocier avec les Génois, qui voulaient se donner à lui pour avoir un guerrier dans leur maître, Pétrarque contribua à cette fusion de Gênes et de Milan.

Après ce service rendu à Visconti, il alla se délasser dans le vieux château abandonné de *San-Colomban*, sur les collines que baigne le Pô. La politique l'avait rendu à la poésie, la poésie reportait son cœur à Laure, son imagination à Vaucluse; il composa à San-Colomban des vers et des lettres pleines de sa mélancolie. C'est là qu'il écrivit aussi quelques-unes de ses odes de longue haleine appelées *Trionfi*, sortes de dithyrambes philosophiques où les chants mystiques du Dante furent évi-

demment ses modèles. Nous préférons ses sonnets, parce qu'ils sont plutôt une explosion de son cœur qu'une méditation de son esprit. Le rhétoricien brille dans les *Triomphes*, l'homme se révèle dans les sonnets.

## XIII

C'est de là aussi qu'il entretint une correspondance avec l'empereur d'Allemagne Charles VI, pour lui persuader de venir rétablir l'empire d'Auguste en Italie. — « Rien n'est possible depuis que l'Italie a épousé la servitude, » lui répond l'empereur. Ainsi on voit qu'à l'exemple de Dante le républicain Pétrarque est contraint, par les dissensions de sa patrie, à embrasser le parti de l'empereur et à offrir l'Italie à Charles VI. Il y a loin de ce découragement à l'époque où Pétrarque était le complice patriotique de Rienzi, mais il n'est pas donné aux regrets de réveiller les nations assoupies dans la servitude. Pétrarque avait passé alors de la poésie à la politique. L'unité de l'Italie était à ses yeux dans l'empereur; il cite pour exemple Rienzi lui-même à Char-

les VI. « Si un tribun, dit-il, a pu tant faire, que ne ferait pas un césar ? »

Envoyé bientôt après en ambassade à Venise pour réconcilier les Vénitiens et les Génois, il échoua dans cette tentative. Les Vénitiens lui reprochèrent son penchant pour la cause de l'empereur. — « Vous, l'ami et le grand orateur de la liberté, lui écrivit le doge Dandolo, ne deviez-vous pas, au lieu de nous blâmer, nous louer de nos efforts pour écarter de l'Italie cette servitude impériale ? »

Jean Visconti étant mort encore jeune pendant cette ambassade, Pétrarque fit l'oraison funèbre à ses funérailles. Visconti laissait trois fils, entre lesquels fut partagé son vaste héritage, qui comprenait toute la Lombardie.

## XIV

Pendant ces événements de la Lombardie, des événements plus imprévus agitaient Rome.

On a vu que Rienzi, livré par le roi de Bohême au pape Clément VI, à Avignon, y languissait dans une honorable captivité. Clément VI était trop doux pour se venger sur

un tribun qui avait dépassé ses pouvoirs, mais qui avait agi cependant comme mandataire du pape. Innocent VI était plus implacable; il fit juger Rienzi par une commission de cardinaux qui le déclarèrent hérétique et rebelle. Il allait subir le supplice quand un autre tribun s'éleva dans Rome, appelant le peuple romain à la liberté.

La cour d'Avignon, voulant opposer tribun à tribun, rendit la liberté à Rienzi et l'envoya à Rome comme délégué du pape. Rienzi triompha quelques jours alors à la tête de ses anciens partisans; mais, ayant renouvelé ses démences et ses cruautés, il fut assailli dans le Capitole par une émeute combinée des grands et de la populace. Reconnu sous le déguisement qu'il avait revêtu pour s'évader du Capitole, il fut percé de mille coups de poignard et traîné aux fourches patibulaires, où la ville entière outragea son cadavre. Insensé qui avait cru qu'on rallumait deux fois le feu éteint d'une popularité morte!

## XV

Mais Pétrarque, déjà passé au parti de l'empereur, vit périr Rienzi avec indifférence. Charles VI descendait alors en Italie. « La joie me coupe la parole, lui écrit Pétrarque; peu importe que vous soyez né en Allemagne, pourvu que vous soyez né pour l'Italie. » Invité par l'empereur à venir conférer avec lui, Pétrarque accourut à Mantoue. Le récit du long entretien de l'empereur et de Pétrarque prouve que l'empereur était aussi lettré que Pétrarque était politique. « Il me raconta toutes les circonstances de ma propre vie, dit Pétrarque dans la lettre où il écrit cet entretien, comme s'il eût été moi-même; il me conjura de venir à Rome avec lui. Denys ne reçut pas mieux Platon, ajoute le poëte, mais le poëte préféra son loisir et sa solitude à la gloire d'installer *César à Rome!* »

Charles VI, prince plus pacifique qu'ambitieux, négocia à Mantoue une paix facile, par la médiation de Pétrarque, entre lui et les Visconti. L'empereur se contenta de recevoir la

couronne de fer à Milan, la couronne de césar à Rome. Vaines cérémonies qui signifiaient l'empire, mais qui ne le donnaient pas. Pétrarque, indigné de cette faiblesse, écrit de Milan à l'empereur une lettre pleine d'objurgations et presque d'outrages sur sa lâcheté et sur son retour ignominieux en Allemagne.

« Allez, lui dit-il, emportez des couronnes vides et des titres risibles en Allemagne! L'Italie était à vous, et vous ne pensez qu'à rentrer dans votre Bohême! On m'a apporté de votre part une médaille antique qui représente l'image de César; si cette médaille avait pu parler, que ne vous aurait-elle pas dit pour vous empêcher de faire une retraite si honteuse! Adieu, César! Comparez ce que vous perdez avec ce que vous allez retrouver en Bohême! »

## XVI

Galéas Visconti, dont Pétrarque était devenu l'ami et le conseiller après la mort de Jean Visconti, envoya cependant Pétrarque à Pragues auprès de ce même empereur qu'il

avait si rudement gourmandé. Le bon Charles VI ne se souvint pas de l'injure et fit ses efforts pour retenir le poëte à sa cour; mais Pétrarque n'aspirait qu'à l'Italie.

Il y revint après cette courte ambassade; il y fut témoin des dissensions de la famille Visconti à Milan sans que ces orages troublassent sa tranquillité. Il vivait tantôt à Milan, tantôt dans la Chartreuse de Garignano, près de l'Adda, sur la route de Milan au lac de Côme. Le compte qu'il rend de sa vie à son ami Lélio de Vaucluse ressemble à une page des *Confessions* de saint Augustin.

« La situation est agréable, dit-il, l'air pur; la Chartreuse s'élève sur un monticule au milieu de la plaine, entourée de toute part de fontaines non rapides et bruyantes comme celles de Vaucluse, mais limpides et courantes, à pente douce avec un petit volume d'eau. Le cours de ces eaux est si entrelacé qu'on ne sait au juste si elles vont ou si elles viennent. Le cours de ma vie a été uniforme depuis que les années ont amorti ce feu de l'âme qui m'a tant consumé et tourmenté autrefois... Vous connaissez mes habitudes, vous savez que j'y ai résidé deux ans : semblable à un voyageur pressé par la fatigue d'arriver, je double le pas

à mesure que je vois s'approcher le terme de ma course. Je lis ou j'écris jour et nuit; l'un me délasse de l'autre... Mes yeux sont affaiblis par les veilles, ma main est lasse de tenir la plume, mon cœur est rongé par les soucis... J'ai à combattre mes passions; pour tout ce qui tient à la fortune, je suis dans un juste milieu, également éloigné des deux extrêmes. J'ai plus de gloire que je n'en voudrais pour mon repos : le plus grand prince d'Italie avec toute sa cour me chérit et m'honore; le peuple même me fait plus de caresses que je ne mérite; il m'aime sans me connaître, car je me montre peu, et c'est peut-être à cause de cela même que je suis aimé et considéré.

« J'habite un coin écarté de la ville, vers le couchant; je donne peu d'heures au sommeil, car c'est une mort anticipée; dès que je m'éveille je passe dans ma bibliothèque; j'aime de plus en plus la solitude et le silence, mais je suis causeur avec mes amis; mes amis partis, je redeviens muet.... Dès que j'ai senti les approches de l'été, j'ai pris une maison de campagne fort agréable à une heure de Milan, où l'air est extrêmement pur; j'y suis en ce moment. J'ai de tout en abondance : les paysans m'apportent à l'envi des fruits, des pois-

sons, des canards et toute espèce de gibier. Il y a à côté une belle chartreuse où je trouve à toutes les heures du jour les plaisirs innocents que la religion nous procure.... Je n'ai à déplorer que la perte de plusieurs de mes amis. »

Puis, venant à parler de son fils Jean, qu'il avait amené avec lui d'Avignon: « Vous voulez, dit-il, savoir des nouvelles de notre enfant. Je ne sais trop que vous en dire : son caractère est doux, et les fleurs de son adolescence promettent beaucoup; j'ignore quel en sera le fruit, mais je crois qu'il sera un honnête homme. Je sais déjà qu'il a de l'esprit; mais à quoi sert l'esprit sans le travail? Il fuit un livre comme un serpent; je me console en pensant qu'il sera un homme de bien. « J'aime mieux, di-« sait Thémistocle, un homme sans lettres que « des lettres sans homme. »

## XVII

Ainsi vivait ce sage, sevré avant le temps de toutes les illusions de la vie, excepté la poésie et l'amour. Le roi de Naples l'appelait à sa cour pour lui donner la direction des affaires

diplomatiques, ainsi qu'avait voulu le faire Clément VI; il refusait avec persistance tout poste d'éclat qui aurait pu lui enlever la paix, trésor unique de son âme. Il allait souvent habiter Venise, dont le luxe et les fêtes tempéraient pendant l'hiver la sévérité de sa solitude pendant l'été. Son ami Boccace venait de Florence le visiter; Boccace n'osait pas lui lire son *Décaméron*, recueil de contes charmants, mais légers, dont il avait amusé et scandalisé l'Italie pendant sa jeunesse.

« Pétrarque, écrivait Boccace, m'enlève aux vanités de ce monde en tournant mon âme vers les choses éternelles, et il donne à mes amours un plus saint aliment. »

Les deux amis se communiquaient leurs pensées : jamais deux grands hommes ne furent mieux disposés à s'aimer. Boccace avait tout l'esprit et tout l'enjouement qui manquait à Pétrarque; Pétrarque avait tout le sérieux et toute la majesté de génie qui aurait, sans lui, manqué à Boccace.

« Nous avons passé ensemble des jours délicieux, écrit Pétrarque à Simonide, mais ils ont coulé trop vite! Je ne puis pas me consoler d'avoir vu partir de chez moi un ami de ce prix! »

Boccace, de retour à Florence, envoya à Pétrarque le poëme de Dante, copié tout entier de sa main. Le poëte virgilien de Vaucluse ne possédait pas le poëme de Dante dans sa bibliothèque!

Ce poëme, objet d'une sorte de superstition peu raisonnée en Italie et en France, choquait le goût délicat et le type antique de la poésie homérique ou virgilienne de Pétrarque. Il rendait pleine justice à la vigueur du pinceau du chantre de l'Enfer et du Paradis; mais il trouvait obscurité, scolastique, cynisme et quelquefois obscénité dans les images et dans le style. On m'a beaucoup insulté en Italie et en France, l'année dernière, pour avoir osé dire que *la Divine Comédie* du Dante ressemblait plus à une apocalyse qu'à un poëme épique. J'ai passé pour un blasphémateur; Voltaire, qui n'était pas sans goût, avait blasphémé avant moi et comme moi. J'ai été bien étonné, en lisant les lettres latines de Pétrarque à Boccace, de voir que le poëte le plus exquis et le plus patriote de l'Italie avait blasphémé lui-même avant Voltaire et avant moi. Je ne résiste pas à citer textuellement les paroles de la lettre de Pétrarque à Boccace sur *la Divine Comédie* du Dante.

« J'applaudis à vos vers, et je m'unis à vous pour louer ce grand poëte, trivial pour le style, mais très-élevé pour la pensée... Je lui décerne la palme de l'élocution vulgaire. Qu'on ne m'accuse pas de vouloir porter atteinte à sa réputation; je connais peut-être mieux les beautés de ses ouvrages que tant de gens qui se déclarent ses fanatiques sans les avoir lus. » (N'est-ce pas l'enthousiasme d'aujourd'hui en France, où tout le monde exalte et où si peu de personnes ont lu et compris ce livre?)

« Ces gens-là, continue Pétrarque, ressemblent à ces prétentieux arbitres du goût dont parle Cicéron, qui blâment ou approuvent sans pouvoir donner raison de leur admiration ou de leur dégoût. Si cela est arrivé d'Homère et de Virgile, jugés par des hommes lettrés et supérieurs, comment cela n'arriverait-il pas à votre poëte florentin dans les tavernes et dans les places publiques? Ces langues sales gâtent la beauté de son langage. Vous dites qu'il aurait excellé s'il se fût adonné à un autre genre de poëme; j'en conviens avec vous; il avait assez de génie pour réussir dans tout ce qu'il aurait entrepris; mais il n'est pas question ici de ce qu'il aurait pu faire : nous parlons de ce qu'il a fait. Que pourrais-je lui en-

vier? Les applaudissements enroués des foulons *du carrefour*, des cabaretiers, des bouchers et autres gens de cette espèce, dont les louanges font plus de tort que d'honneur? »

On voit que les images et les expressions si contraires à la chaste pureté et à l'éternelle beauté des poésies antiques répugnaient à Pétrarque comme à Voltaire, comme à nous-même.

Mais les livres ont leur destinée et leurs retours de fortune comme les hommes; la postérité a ses engouements comme le temps : elle fait mourir et revivre pour un moment les philosophes, les historiens, les poëtes; elle ensevelit les uns dans ses dédains, elle exhume les autres par ses engouements. Rien n'est stable dans ce bas monde, pas même la tombe des grands hommes : les sépulcres ont leurs vicissitudes comme les empires. L'engouement de ce siècle a élevé Dante au-dessus de ses œuvres, sublimes par moment, mais souvent barbares ; l'oubli de ce même siècle a négligé Pétrarque, le type de toute beauté de langage et de sentiment depuis Virgile. Cet engouement et ce dédain dureront ce que durent les caprices de la postérité (car elle en a) ; puis viendra une troisième et dernière postérité qui remettra cha-

cun à sa place, Dante au sommet des génies sublimes, mais disproportionnés, Pétrarque au sommet des génies parfaits de sensibilité, de style, d'harmonie et d'équilibre, caractère de la souveraine beauté de l'esprit.

## XVIII

Pendant ce séjour désormais fixé à Milan ou dans les environs, quelques chagrins domestiques altérèrent la paix du grand solitaire. Son fils Jean, que l'oisiveté entraînait à la licence, déroba à son père l'argent qu'il avait épargné pour ses deux enfants. Le jeune homme dépensa cette somme en folles débauches. Pétrarque attribua tout à la faiblesse de son fils, l'éloigna quelque temps de lui; puis il pardonna. Cependant ce souvenir lui rendit pénible le séjour de sa petite maison de Milan, près de l'abbaye de Saint-Ambroise; il alla chercher plus de sécurité et de solitude dans un couvent de bénédictins éloigné de la ville. « La maison est située de manière, écrit-il à son ami Socrate, à Vaucluse, qu'il est facile d'y

échapper aux visites des importuns. J'ai une étendue de mille pas pour me promener, dans un lieu abrité et couvert, séparé des champs d'un côté par un épais buisson, de l'autre par un sentier désert, écarté et tapissé d'herbes. J'avoue qu'un tel séjour m'a tenté. »

Galéas Visconti l'arracha momentanément à cette paix en le chargeant d'aller à Paris complimenter le roi Jean et négocier avec ce prince un traité d'alliance dont un mariage entre les deux maisons était le gage. Pétrarque harangua le roi à Paris en style cicéronien.

La peste, à son retour de Paris, le chassa de Milan ; il se retira à Padoue dans un de ses canonicats ; il y perdit son fils Jean par la peste ; il y maria sa fille Françoise à un gentilhomme de Padoue nommé Brossano. La beauté, la vertu, la docilité de sa fille et le caractère accompli de son gendre adoucirent les regrets de la mort d'un fils peu digne d'un tel père. Il ouvrit sa maison aux deux époux, et la mort seule le sépara de sa fille.

Les dix années qu'il passa à Padoue, à Venise ou dans les collines du bord de l'Adriatique, n'ont laissé traces que par de nombreuses et admirables lettres et quelques sonnets pleins de la mémoire de Laure.

Ces sonnets sont empreints de cette triste et poignante sérénité des heures du soir de la vie des grands hommes, où, à mesure que leur soleil baisse, leur âme semble grandir avec leur génie.

Son ami Boccace, converti par une vision à une vie chrétienne et sévère, lui rendit à cette époque une seconde visite à Venite. Ces deux hommes d'œuvres si différentes semblaient être du même cœur; leur correspondance et leurs entretiens ont le charme de la confidence, de l'amitié, de la poésie douce et des lettres intimes. Horace et Virgile, Racine et Molière ne devaient pas causer plus délicieusement. On aimait Boccace, on vénérait Pétrarque.

## XIX

A peine Boccace était-il reparti pour Florence que Pétrarque se sentait impatient de son absence et le conjurait de venir fixer sa résidence dans sa maison.

« Vous m'êtes devenu beaucoup plus cher,

lui dit-il; voulez-vous en savoir la raison? C'est que de mes vieux amis vous êtes presque le seul qui me reste. Rendez-vous à mes désirs, venez. Vous connaissez ma maison: elle est en très-bon air; ma société : il n'y en a pas de meilleure. Benintendi viendra à son ordinaire passer les soirées avec nous ; est-il rien de plus doux et de plus aimable que son commerce? Ses propos sont pleins de sel, d'enjouement et de candeur. Et notre Donat, qui est revenu à nous, a quitté les collines de Toscane pour habiter les bords de la mer Adriatique. Connaissez-vous une plus belle âme, un cœur plus tendre et qui vous aime davantage? Je pourrais vous en citer d'autres, mais en voilà assez. Je n'approuve pas une solitude absolue : elle me paraît contraire à l'humanité; mais à un homme de lettres, à un philosophe, peu de gens suffisent, parce que, à la rigueur, il pourrait se suffire à lui-même. Si le séjour de Venise ne vous convient pas, si vous craignez l'intempérie de l'automne, qu'on ne peut mieux corriger, ce me semble, que par la gaieté des propos avec ses amis, nous irons à Capo d'Istria, à Trieste, où l'on m'écrit que l'air est très-bon. Si vous acceptez ce parti,

nous chercherons où elle est, cette source du Timave, si célèbre parmi les poëtes et si ignorée de la plupart des docteurs, et non pas dans le Padouan où on la place communément. Un vers de Lucain a donné lieu à cette erreur, en joignant le Timave à l'Apono dans les monts Euganées. »

## XX

C'est à peu près à cette époque qu'il adressa au nouveau pape Urbain V, pontife enfin selon son cœur, une lettre véritablement cicéronienne pour le décider à rétablir le siége du pontificat à Rome. Urbain V fit commenter et publier cette lettre de Pétrarque comme un manifeste diplomatique, et partit enfin pour Rome avec toute sa cour.

La mort du fils de Francesca de Brossano, sa fille, corrompit un moment pour lui toute cette joie du rétablissement du saint-siége à Rome.

« Hélas! écrit-il auprès de ce berceau vide, cet enfant me ressemblait si parfaitement que

quelqu'un qui n'aurait pas su qui était la mère l'aurait pris pour mon fils. Il n'avait pas encore un an qu'on retrouvait déjà mon visage dans le sien. Cette ressemblance le rendait plus cher à son père et à sa mère, et même à Galéas Visconti, tellement que lui (le seigneur de Milan), qui avait appris d'un œil sec la mort de son petit enfant, ne put apprendre la mort du mien sans verser des larmes. Pour moi, j'en aurais beaucoup versé si je n'avais eu honte et si cela ne m'avait pas paru indécent à mon âge. Je lui ai élevé, à Pavie, un petit mausolée de marbre où j'ai fait graver en lettres d'or douze vers élégiaques, chose que je n'aurais faite pour aucun autre et que je ne voudrais pas qu'on fît pour moi. »

## XXI

Boccace était en route pour venir voir Pétrarque quand ce malheur frappa le poëte. On ne lit pas sans un vif intérêt domestique la charmante lettre que Boccace écrit de Pavie à

Pétrarque. L'auteur du *Décameron* n'avait pas trouvé son ami chez lui en arrivant à Pavie, mais il avait rencontré son gendre Brossano en chemin et il avait rendu visite à Francesca, fille de Pétrarque. Il l'appelle sa Tullie, par allusion badine au nom de la fille du Cicéron ancien en écrivant au Cicéron moderne.

« Mon cher Maître, je suis parti de Certaldo le 24 mars pour aller vous chercher à Venise, où vous étiez alors. Des pluies continuelles, les discours de mes amis qui ne voulaient pas me laisser partir, ce que j'apprenais des mauvais chemins par des gens qui revenaient de Bologne, tout cela m'a retenu si longtemps à Florence que j'ai enfin appris que, pour mon malheur, vous aviez été rappelé à Pavie. Peu s'en fallut que je ne renonçasse à mon projet; mais des affaires dont quelques amis m'avaient chargé, et surtout le désir de voir deux personnes qui vous sont extrêmement chères, votre Tullie et son époux, que je ne connais pas encore, moi qui connais tout ce que vous aimez, me firent reprendre ma route dès que le temps fut un peu adouci. Je rencontrai, par hasard, en chemin François de Brossano; il a dû vous dire quelle fut ma

joie. Après les compliments ordinaires et quelques questions que je lui fis sur votre compte, je me mis à considérer sa grande taille, sa physionomie tranquille, la douceur de ses manières et de ses propos. J'admirai d'abord votre choix; et comment ne pas admirer tout ce que vous faites! Enfin, l'ayant quitté parce qu'il le fallait, je montai sur ma barque pour me rendre à Venise. A peine arrivé, je trouvai plusieurs de nos compatriotes qui se disputaient à qui serait mon hôte en votre absence, et surtout notre Donat, qui fut fâché parce que je donnais la préférence à François Allegri, avec qui j'étais venu de Florence. J'entre dans tout ce détail avec vous pour me justifier de n'avoir pas profité dans cette occasion de l'offre obligeante que vous m'aviez faite dans votre lettre. Sachez que, quand même je n'aurais point trouvé d'amis qui m'eussent reçu chez eux, j'aurais été descendre au cabaret plutôt que de loger chez votre Tullie en l'absence de son mari. Je ne doute pas que vous ne rendiez justice à ma façon de penser à votre égard sur cela comme sur toute autre chose; mais les autres ne me connaissent pas comme vous. Mon âge, mes cheveux blancs, mon embonpoint, qui font de

moi un homme sans conséquence, devraient écarter tous les soupçons; mais je connais le monde: il voit le mal souvent où il n'est pas, et il trouve des traces dans des endroits même où le pied n'a pas porté. Matière délicate, vous le savez, sur laquelle souvent un faux bruit fait autant d'effet que la vérité même.

« Après avoir pris un peu de repos, j'allai voir votre Tullie. Dès qu'elle m'entendit nommer, elle vint à moi avec empressement, comme elle aurait pu faire pour vous-même; elle rougit un peu en me voyaut, et, baissant les yeux à terre, me fit une révérence honnête; ensuite, avec une tendresse modeste et filiale, elle me prit dans ses bras. Dieux! quel plaisir! J'ai senti d'abord qu'on ne faisait qu'exécuter vos ordres, et je me suis félicité de vous être si cher. Après avoir tenu tous les propos qu'une nouvelle connaissance amène, nous nous sommes assis dans votre jardin avec quelques amis qui étaient avec nous; alors elle m'a offert votre maison, vos livres et tout ce qui est à vous, qu'elle m'a pressé d'accepter aussi vivement que la décence de son sexe pouvait le permettre. Pendant qu'elle me faisait ces offres, je vois arriver votre petite bien-aimée d'un pas

bien plus modeste qu'il ne convenait à son âge; elle me regarde en riant avant de me connaître, et moi je la prends dans mes bras, comblé de joie. Je crus voir d'abord ma petite fille que j'ai perdue; elle lui ressemble beaucoup: si vous ne me croyez pas, demandez à Guillaume, le médecin de Ravenne, et à notre Donat, qui l'ont vue; ils vous diront que c'est le même visage, le même rire, la même gaieté dans les yeux; que, pour le geste, la démarche, et même la forme du corps, on ne peut rien voir qui se ressemble davantage, si ce n'est que ma fille était un peu plus grande que la vôtre et un peu plus âgée. Elle avait cinq ans et demi quand je l'ai vue pour la dernière fois. A cela près, je n'ai trouvé d'autre différence entre elles si ce n'est que la vôtre est blonde et que la mienne avait les cheveux châtains. Pour les propos ils étaient les mêmes et ne différaient que par le langage. Hélas! combien de fois, en embrassant votre bien-aimée, en jasant avec elle, en écoutant ses petits propos, le souvenir de ce que j'ai perdu m'a fait verser des larmes, que je cachais tant que je pouvais! Vous comprenez le sujet de ma douleur.

« Je ne finirais pas si je vous disais tout ce que j'aurais à vous dire de votre gendre, tou-

tes les marques d'amitié que j'ai reçues de lui, toutes les visites qu'il m'a faites quand il a vu que je refusais constamment d'aller loger chez lui, tous les repas qu'il m'a donnés, et de quelle façon. Je ne vous en dirai qu'un seul trait qui doit suffire. Il savait que je suis pauvre : je ne l'ai jamais caché; quand il m'a vu prêt à partir de Venise (il était fort tard), il m'a tiré à l'écart dans un coin de sa maison, et, voyant qu'il ne pouvait pas par ses discours me faire accepter les marques de sa libéralité, il a allongé ses mains de géant pour porter dans mes bras ce qu'il voulait me donner. Après cela il a pris la fuite en me disant adieu, et m'a laissé confus de sa générosité et blâmant cette espèce de violence qu'il me faisait. Fasse le Ciel que je puisse lui rendre la pareille! »

Quelle pénétrante familiarité de détails, de sentiments, d'images domestiques dans cette lettre de Bocace! Comme on reconnaît au naturel et à la simplicité cet homme qui n'a jamais tendu son style une seule fois dans sa vie, et qui n'a cherché, en écrivant, que le charme d'écrire! Comme l'enjouement de l'un complétait le sérieux de l'autre! Mais que la tendresse domine dans tous les deux!

## XXII

La cour pontificale, qui regrettait le séjour, les palais, les licences d'Avignon, se répandait en invectives contre Pétrarque, à cause de sa partialité pour Rome; mais le pape Urbain V, ferme dans son grand dessein de donner à l'Église la même capitale qu'au monde chrétien, protégeait Pétrarque contre ces ressentiments; il le conjurait, par des lettres de sa main, de venir le visiter au Vatican. « Il y a longtemps, lui disait ce pape passionné pour les lettres, que je désire voir en vous un homme doué de toutes les vertus et orné de toutes les sciences; vous ne pouvez l'ignorer, et cependant vous ne venez pas. Venez; je vous procurerai le repos de l'âme après lequel je sais que vous soupirez. »

« Pourrais-je, répond le poëte dans sa lettre, pourrais-je ne pas désirer ardemment de voir un grand homme que Dieu a suscité pour tirer son Église de ce cachot fétide d'Avignon où elle croupissait? Je ne me croirais pas chrétien

si je n'aimais pas, que dis-je? si je n'adorais pas le pontife qui a rendu un si grand service à la république et à moi? Mais quand vous verriez à vos pieds un vieillard faible, devenu infirme, qui ne peut aspirer qu'au loisir et au repos, je suis sûr que vous me renverriez bien vite dans ma maison. »

## XXIII

Bien qu'il ne touchât pas encore aux années de la caducité humaine, sa santé était gravement altérée par des accès de fièvre intermittente qui l'assaillaient presque tous les ans pendant les mois de septembre et d'octobre. Il voyait sans effroi ces signes de sa fin prochaine. Il écrivit son testament plein de souvenirs posthumes légués à ses amis : à celui-ci ses chevaux, à celui-là ses tableaux ; à l'un ses livres, à l'autre son bréviaire, pour que ce manuel de prières rappelle à cet ami de prier pour lui ; cinq cents écus d'or à Boccace, afin qu'il puisse acheter, dit-il, un manteau d'hiver pour ses études de nuit. *Honteux que je suis,*

ajoute-t-il, *de laisser si peu de chose à un si grand homme!* sa fortune à François de Brossano, son gendre chéri, et sa maisonnette de Vaucluse à un vieux domestique qui en était en son absence le gardien.

## XXIV

Pétrarque alla chercher, dans un air plus salubre que les rives marécageuses du Pô, un prolongement à ses jours et un préservatif contre ses fièvres automnales dans les collines euganéennes voisines de Padoue. Ces collines sont devenues célèbres plus récemment par les admirables lettres d'Ugo Foscolo, qui les décrit avec amour dans son Werther italien de *Jacopo Ortiz.* Je les ai visitées moi-même il y a peu de temps, dans une saison qui en relevait la sérénité; j'y allais; ivre des vers amoureux et religieux de Pétrarque, que tous les échos de ces belles collines semblaient se renvoyer pour fêter son tombeau.

C'est au petit village d'*Arquà*, au flanc d'une de ces collines, que Pétrarque vieillissant se

construisit sa dernière demeure sur la terre. Le regard s'étend de là sur la rive éloignée de l'Adriatique; l'horizon y est vaste et lumineux comme les horizons que reflète la mer; l'œil y nage dans un ciel bleu tendre. La ville fortifiée de *Montefelice* pyramide à peu de distance autour d'une montagne volcanique dont le cône fend le firmament et dont les pentes sont noircies de la verdure des sapins; des clochers carrés d'abbayes ou de gros villages s'élèvent çà et là du milieu des vignes hautes et des forêts de mûriers; de gras troupeaux passent sur les routes voilées de poussière. C'est une scène de l'Arcadie dans la terre ferme de Venise; l'air y est embaumé de l'odeur des foins et des gommes.

La distance d'Arquà aux grandes villes y défendait Pétrarque de l'importunité des visiteurs trop attirés par sa renommée; cette retraite était propre à contempler la vie de loin, sous ses pieds, et à attendre en paix la mort. Sa maison, que l'on voit encore, était entourée de vergers, de potagers, de figuiers, de vignes suspendues à des arbres fruitiers de toute espèce.

# XXV

L'envie cependant ne l'y laissa pas en repos. Une société de philosophes vénitiens, jusque-là ses amis et ses disciples, avaient puisé dans le contact de Venise avec l'Orient et la Grèce un grand mépris pour le christianisme et un grand culte pour Aristote. Ils voulaient entraîner Pétrarque dans leur dédain des doctrines révélées, dans leur enthousiasme pour les doctrines scientifiques et rationnelles; ils demandaient comme Aristote à la science et au raisonnement l'explication des mystères de l'une et l'autre vie. Pétrarque était trop avancé en âge et trop pieux pour discuter son culte; il refusa de passer avec eux dans cette controverse. Ils appelèrent sa piété superstition; il appela impiété leur audace. L'aigreur envahit la discussion; le parti très-nombreux de la philosophie vénitienne sacrifia Pétrarque à Aristote; il resta presque isolé dans sa retraite d'Arquà, entre son gendre, son petit-fils, quelques vieux serviteurs et ses livres.

L'affaiblissement de son corps n'avait nullement atteint son âme; il vivait du souvenir de Laure; ce souvenir semblait se rajeunir dans son âme à mesure que sa vieillesse l'éloignait du temps de son grand amour. Ces mémoires plus vives et plus pénétrantes de ceux ou de celles qu'on a aimés dans ces belles années sont comme des apparitions surnaturelles que la vie fait surgir au déclin des ans aux regards des hommes ou des femmes, pour leur faire ou regretter davantage la vie, ou aspirer plus résolûment au séjour où tout se retrouve.

C'est certainement à son séjour sur la colline d'Arquà qu'il faut rapporter les poésies rétrospectives qu'il laissait tomber de temps en temps au vent de ses souvenirs, comme un arbre qui s'effeuille laisse tomber au vent d'automne ses derniers fruits : ce sont souvent les plus savoureux. Tels sont les derniers sonnets de Pétrarque. La mort prochaine jette son ombre avancée sur l'amour et donne à ce sentiment souvent fugitif quelque chose de l'éternité.

*Ite rime dolenti al duro sasso*
*Che il mio caro tesoro in terra asconde....*

« Allez! ô mes derniers vers, à la pierre cruelle qui me cache sous terre mon cher trésor; là, invoquez celle qui me répond du haut du ciel, bien que la partie mortelle de son être soit dans un lieu bas et ténébreux!

« Dites-lui que je suis déjà trop fatigué de vivre, de naviguer sur ces vagues agitées de la vie, mais qu'occupé à recueillir ses vestiges sacrés je marche derrière elle, mes pas sur ses pas;

« Ne m'entretenant que d'elle vivante ou morte, que dis-je! autrefois vivante, maintenant transfigurée et élevée au-dessus de l'immortalité, afin que le monde eût l'occasion de la connaître et de l'aimer!

« Qu'elle daigne être accorte et souriante à mon passage de ce monde à l'autre, jour qui s'approche enfin de moi; qu'elle vienne au-devant de mes pas, et que telle que, la résurrection l'a faite, elle m'appelle et m'attire à elle là haut. »

## XXVI

Quelques jours plus tard il considère sa ca-

ducité croissante et redouble d'impatience de voir briser les derniers liens qui le retiennent à la vie.

« O doux et précieux gage que la mort m'enleva et que le ciel me garde... Toi qui vois ce qui se passe en moi et qui souffres de mon mal, toi qui peux seule changer en béatitude tant de douleur, que ton ombre au moins visite mes courts sommeils et que ta vision calme mes gémissements !

« De cette même main que je désirai tant tenir dans les miennes elle m'essuie les yeux, et le son de sa voix, et ses douces exhortations m'apportent des douceurs à l'âme qu'aucun homme mortel n'a jamais senties !

« Cesse de pleurer, me dit-elle ; n'as-tu pas assez pleuré ? Que n'es-tu aussi réellement vivant que je ne suis pas morte ?... »

« Et je m'apaise, continue-t-il dans un autre sonnet, et je me console en me parlant à moi-même, et je ne voudrais à aucun prix la revoir dans cet enfer qu'on prend pour la vie. Non, j'aime mieux mourir ou vivre seul ! »

Bientôt après, les sonnets lui paraissent une urne funéraire trop étroite pour contenir ses larmes, ses espérances, ses prières ; il les laisse s'épancher dans les dithyrambes d'amour,

de piété, de douleur, qu'on appelle ses *Canzone* sur la mort de Laure.

Puis il les recueille dans de nouveaux sonnets, tels que celui-ci, où son âme se rétrécit à la proportion de quelques vers comme la lumière dans le diamant!

*Volo coll ali de miei pensieri*, etc.

« Je m'envole sur l'aile de mes pensées si souvent dans le ciel qu'il me semble être en réalité un d'entre ceux qui y font leur séjour, ayant laissé ici-bas leur enveloppe déchirée, et par moment je sens mon cœur trembler en moi d'un doux frisson glacé en entendant celle pour laquelle j'ai tant de fois pâli me dire : Ami! maintenant je t'aime, maintenant je t'honore, parce qu'avec la couleur de ta chevelure tu as enfin changé ta vie! »

« Elle me conduit par la main vers Dieu, son Seigneur. Alors je courbe la tête, et je lui demande humblement de permettre que je reste là à contempler l'un et l'autre visage.

« Et elle me répond : « Elle est bientôt accomplie ta destinée, et les vingt ou trente années qu'elle peut tarder encore te paraissent

beaucoup et ne sont rien comparées à l'éternité qui nous attend ! »

## XXVII

Après ces sanctifications de l'amour par la séparation et par la piété il se complaît quelquefois, comme pour se reposer les yeux de ses larmes, à se représenter Laure dans les printemps et dans les fraîcheurs de sa jeunesse.

« Ame heureuse, s'écrie-t-il, qui abaisses si amoureusement ces yeux plus resplendissants que la lumière, et qui me laisses entendre des soupirs et des paroles si vivants qu'il me semble que ces paroles me résonnent encore dans l'âme !

« C'est toi que je vis autrefois, animée d'une honnête et pure flamme, errer parmi les pelouses et les violettes, marchant non comme une simple femme, mais comme se meuvent les anges, fantôme de celle qui ne me fut jamais si présente qu'aujourd'hui !.... Du jour où tu disparus la mort commença à devenir une douce chose ! »

## XXVIII

Ainsi s'écoulaient en chers souvenirs et en soupirs devenus vers au sortir du cœur les dernières et sereines années de ce grand homme. « J'ai bâti, écrit-il à cette époque à un de ses amis, une maison petite et décente sur les collines euganéennes, où je passe la fin de mes jours, préférant à tout la liberté. »

Il n'écrivait plus que des sonnets à Laure, des hymnes adressés au Ciel et quelques lettres à Boccace, son ami, à Florence.

Sa fièvre d'automne était devenue presque continue, mais il jouissait de se sentir consumer et devenir flamme.

Sa seule occupation jusqu'à son dernier jour était l'étude de Cicéron et de Virgile ; ces deux hommes étaient, avec Homère, selon lui et selon moi, les trois plus parfaits exemplaires de l'espèce humaine, société immortelle avec laquelle il faut converser jusqu'au jour du silence, après lequel on reprendra sans doute l'entretien, l'amitié et l'amour ailleurs. —

« *Adieu les amis! adieu les correspondances ici-bas!* » écrivit-il peu de jours avant sa mort. Cette mort fut douce, poétique, amoureuse et sainte comme sa vie.

La nuit du 18 juillet 1374, il se leva comme c'était son habitude avant le jour et s'agenouilla sans doute pour prier, devant sa table de travail. Un volume de Virgile copié tout entier de sa propre main était ouvert devant lui; il y écrivit en marge quelques lignes inaperçues alors, découvertes depuis à Milan: c'était un souvenir anniversaire de son amour, devenu piété, pour Laure, une note pour son cœur; puis il pencha son front sur la note et sur le livre, et il s'y endormit du dernier sommeil. Quelle mort et quel oreiller! entre le poëte qu'il aimait par-dessus tous les hommes et le nom de la femme qu'il aimait par-dessus tous les esprits célestes et qu'il allait retrouver dans la maison éternelle de son Dieu!

Ses domestiques, étonnés de ne pas le voir descendre comme à l'ordinaire au verger pour y lire ses *Matines* dans son bréviaire, entrèrent dans sa chambre et le crurent endormi; il dormait déjà sa nuit éternelle.

---

## XXIX

Venise, Padoue, Milan, toute l'Italie occidentale s'émurent à la nouvelle de cette mort comme de la chute d'un monument sacré de l'esprit humain. Ses funérailles furent royales ; tous les princes et toutes les républiques d'Italie, les lettres surtout, y assistèrent par leurs plus illustres représentants. Son gendre, véritable fils adoptif pour lui, François de Brossano, lui éleva en face de la petite église d'Arquà un tombeau de marbre blanc dont le sépulcre est porté sur quatre petites colonnes. Il y fit graver une tendre et modeste épitaphe latine dans laquelle il ne demande point la gloire, mais la miséricorde et la paix.

Boccace, informé de sa perte par François de Brossano et par Francesca, fille de Pétrarque, leur écrivit une lettre touchante qu'on retrouve dans ses œuvres.

« En voyant votre nom j'ai connu d'abord le sujet de votre lettre. J'avais déjà appris par la voix publique le passage heureux de notre maître de la Babylone terrestre à la céleste Jérusalem. Mon premier mouvement a été d'aller sur le tombeau de mon père lui dire les derniers adieux et mêler mes larmes aux vôtres; mais, depuis que j'explique ici en public *la Divine Comédie* du Dante, il y a dix mois, je suis attaqué d'une maladie de langueur qui m'a tellement affaibli et changé que vous ne me reconnaîtriez plus. Je n'ai plus cet embonpoint et ces belles couleurs que vous m'avez vues à Venise. Ma maigreur est extrême, ma vue affaiblie; mes mains tremblent, mes genoux chancellent; à peine ai-je pu me traîner dans ma campagne de Certaldo où je ne fais que languir. Après avoir lu votre lettre j'ai encore pleuré toute une nuit mon cher maître: ce n'est pas par pitié pour lui (ses mœurs, ses jeûnes, ses prières, sa piété ne me permettent pas de douter de son bonheur), mais pour moi et pour ses amis, qu'il a laissés dans ce monde comme un vaisseau sans pilote sur une mer agitée. Je juge par ma douleur de la vôtre et de celle de Tullie, ma chère sœur, votre digne épouse, à qui je vous con-

jure de faire entendre raison sur la perte qu'elle a faite et qu'elle devait prévoir. Les femmes, plus faibles que nous dans ces occasions, ont besoin de notre secours.

« J'envie à Arquà le bonheur dont il jouit de servir de dépôt à la dépouille d'un homme dont le cœur était le séjour des muses, le sanctuaire de la philosophie, de l'éloquence et de tous les beaux-arts. Ce village, à peine connu à Padoue, va devenir fameux dans le monde entier; on le respectera comme nous respectons le mont Pausilipe, parce qu'il renfermes les cendres de Virgile, et les rives du pont Euxin, parce qu'on y voit le tombeau d'Ovide; Smyrne, parce qu'on croit qu'Homère y est mort et enseveli. Le navigateur qui viendra de l'Océan chargé de richesses, naviguant sur la mer Adriatique, se prosternera aussitôt qu'il découvrira les monts Euganées. Ces montagnes, dira-t-il, renferment dans leurs entrailles ce grand poëte qui fait la gloire du monde. Ah! Florence! malheureuse patrie! tu ne méritais pas un tel honneur. Tu as négligé d'attirer dans ton sein celui de tes enfants qui t'a le plus illustrée. Tu l'aurais recueilli et honoré s'il avait été capable de trahison, d'avarice, d'envie, d'in-

gratitude et de toute sorte de crimes. Voilà le vieux proverbe vérifié: *Nul n'est prophète dans son pays.*

« Vous voulez, dites-vous, lui ériger un mausolée; j'approuve ce projet, mais permettez-moi de vous faire faire une réflexion: c'est que le tombeau des grands hommes doit être ignoré, ou répondre par sa magnificence à leur renommée. Que l'Italie entière soit son monument. »

## XXX

Boccace, après cette lettre, ne fit que languir et mourir. L'amitié en ce temps était une passion entre les esprits capables de se comprendre : on mourait de regret comme on meurt aujourd'hui d'envie. On recueillit, on répandit à profusion toutes les œuvres et toutes les correspondances de cet homme divin. Le nom de Laure se répandit pendant cinq siècles avec les vers; elle est aussi vivante et aussi immortelle aujourd'hui qu'alors. Jamais nom

de femme n'eut pour monument un tel cœur, un tel génie et de tels vers!

Mais si Laure de Noves doit son immortalité à son poëte, le poëte doit la sienne presque uniquement à son amour. Bien que toutes les œuvres de ce beau génie soient presque parfaites et dignes de l'antiquité, comme de la postérité, sans les sonnets, qui est-ce qui se souviendrait des poëmes, des négociations, des discours, des poëmes épiques latins du poëte de Vaucluse? En un mot, si Pétrarque n'avait eu que du génie, que serait-il? Mais il avait de l'âme, il est immortel. L'âme est le principe de toute gloire durable dans les lettres comme dans les actes des vrais grands hommes. Jamais cette vérité ne fut plus évidente que dans la renommée de Pétrarque, renommée qui ne cessera de rayonner dans le cœur que quand la source de la *Sorgues* cessera de couler ou quand les pèlerins d'Arquà cesseront d'aller visiter le tombeau et la maison du poëte.

Or la source tombe éternellement de sa grotte et les pèlerins se renouvellent, comme les feuilles, chaque automne, à la colline euganéenne d'Arquà. Quel aimant y a-t-il donc dans cette pierre sur une colline ou dans

cette maisonnette de village, qui attire de mille lieues et pendant mille ans les cœurs et les pas des générations ?

## XXXI

Il me tombe sous la main, pendant que j'écris ces lignes, un petit livre italien d'*Ugo Foscolo*, les *Lettres d'Ortiz*. Ugo Foscolo, qui écrivit ce capricieux et pathétique petit volume en 1809, est un génie avorté dans la misère et dans la proscription, qui tenait à la fois du *Dante*, de *Gœthe*, de *Byron* et de *Pétrarque :* sauvage comme Dante, rêveur comme Gœthe, amer comme Byron, amoureux comme Pétrarque.

Lui aussi il alla, quelque temps avant moi, visiter à loisir la tombe d'*Arquà*, et il plaça dans les collines euganéennes, voisines de sa patrie, les scènes de son poëme en prose de *Jacobo Ortiz*. Voici comment il décrit, dans une de ses lettres à son amie Thérésa ***, ses impressions à Arquà ; nous y avons retrouvé les nôtres :

« Thérésa, s'apercevant de ma taciturnité, changea d'accent et essaya de sourire. « Quel-« que chère mémoire, sans doute? » dit-elle en interprétant par cette interrogation mon silence. Elle baissa les yeux à terre et je ne me hasardai pas à répondre...

« Nous approchions déjà d'Arquà et nous descendions la colline verdoyante en pente vers le village. Les hameaux que nous comptions tout à l'heure, disséminés dans les vallées inférieures, s'évanouissaient à l'œil dans les vapeurs et dans les fumées du soir et de la distance. Nous nous retrouvâmes à la fin dans un chemin creux bordé d'un côté de peupliers qui, en frissonnant aux brises d'automne, laissaient pleuvoir déjà sur nos têtes leurs premières feuilles jaunies; nous étions ombragés de l'autre côté par une rangée de chênes très-élevés qui, par l'opacité ténébreuse de leurs branches, faisaient contraste avec le pâle et doux feuillage des peupliers. D'espace en espace les deux files d'arbres opposées étaient reliées entre elles par les pampres grêles de la vigne sauvage qui formaient autant de guirlandes mollement agitées par le vent du matin. Thérésa alors, relevant sa tête pensive et promenant un regard sur les alen-

tours : — « Oh! que de fois, dit-elle, ne me suis-je pas étendue sur ces pelouses à l'ombre rafraîchissante de ces chênes! J'y venais souvent passer l'été avec ma mère. » — Elle se tut, s'arrêta et détourna sa tête en arrière comme pour attendre l'Isabellina, qui s'était un peu distancée de nous. Je crus entrevoir que c'était en réalité pour dérober quelques pleurs que ses paupières ne pouvaient plus retenir... Nous poursuivîmes notre court pèlerinage jusqu'à ce que nous vissions blanchir de loin la petite maison qui abrita jadis *ce grand homme, pour la renommée duquel le monde est étroit, et par qui le nom de Laure obtint des honneurs presque divins!*

« Je m'en approchai comme si j'étais venu m'agenouiller au sépulcre de mes pères. La maison devenue sacrée de ce grand parmi les fils de l'Italie est là, à demi écroulée par la négligence impie de ceux qui possèdent dans leur village un pareil trésor. Le voyageur viendra en vain des terres lointaines chercher avec une pieuse dévotion la chambre toute retentissante encore des chants vraiment célestes de Pétrarque; il pleurera, au lieu de cela, sur un monceau de décombres recouvert d'orties et de ronces sauvages parmi les-

quelles le renard solitaire a caché son nid. O Italie! apaise les mânes des hommes qui ont fait ta gloire! Hélas! les paroles suprêmes de *Torquato Tasso*, après avoir vécu quarante-sept ans au milieu du mépris des courtisans, de l'orgueil des princes, tantôt incarcéré, tantôt errant et vagabond, et toujours mélancolique, infirme, indigent, il se coucha enfin dans son lit de mort, et il écrivit, en exhalant son dernier soupir : — *Non, je ne veux pas me plaindre de la malignité du sort, pour ne pas dire plutôt de l'ingratitude des hommes. Ils ont tenu à avoir l'infâme gloire de me conduire toujours mendiant, comme Homère, à ma sépulture!* — O mon cher Lorenzo! ces paroles me résonnent toujours dans le cœur, et il me semble connaître quelqu'un qui peut-être un jour mourra de même en les répétant. » (Ugo Foscolo parlait là de lui-même, et son triste sort a vérifié son pressentiment: il est mort encore jeune à Londres, dans l'exil, dans le travail mercenaire et dans le dénûment. Honte à l'Italie qui l'a laissé mourir!)

« En attendant, continue-t-il dans cette belle lettre d'Ortiz, je m'en allais récitant, l'âme toute pleine d'harmonie et d'amour, la

*canzone* de Pétrarque: *Chiare fresche dolci acque!* et le sonnet : *Di pensier in pensier, di monte in monte*, et tant d'autres que ma mémoire suggérait à mon pauvre cœur dans les murailles mêmes et sous les arbres du verger où ils furent composés! »

J'ai cité avec bonheur cette lettre d'Ugo Foscolo, parce que j'y ai retrouvé mes propres impressions écrites par un grand écrivain qui avait, comme moi, l'idolâtrie des grandes âmes tendres, les plus grandes, car elles sont les plus sensibles.

## XXXII

Et maintenant, en finissant, rendons-nous compte de la puissance de retentissement et de durée d'une émotion éprouvée par une âme et communiquée par elle à des millions d'autres âmes, pendant des siècles, sur cette terre (et, qui sait? peut-être encore ailleurs; car qui peut dire où finit l'écho des âmes avant ou après le tombeau?). C'est la plus grande leçon de spiritualisme qui puisse être

donnée à ceux qui pensent un peu profondément aux phénomènes humains.

Voilà, dans une petite ville sacerdotale, au bord du Rhône, un jeune lévite de Florence qui entre un matin, au lever du jour, dans une chapelle de monastère pour y assister dévotement à l'office divin en commémoration de la Passion du Christ à Jérusalem. Il lève les yeux dans un moment de distraction; son regard tombe, par hasard ou par prédestination, sur une jeune femme en robe de velours vert brodée d'or. Le visage à la fois modeste et céleste de cette jeune mariée l'éblouit jusqu'au vertige. Son âme s'échappe tout entière par ses yeux et se répand comme une atmosphère de flamme autour des traits de cette charmante apparition. Il s'en éprend, non d'un désir charnel et coupable, mais d'une admiration et d'une adoration qui n'est en lui que l'adoration du beau incréé. Il rentre chez lui; il cherche à effacer de ses yeux cette image; il n'y peut parvenir : c'est le sortilége de la beauté; il n'y a pas d'exorcisme qui puisse le vaincre : c'est la vision du ciel sur un visage de femme : c'est le charbon qui ne s'éteindra plus. Il respecte cette jeune épouse, il se respecte lui-même, il respecte sa profession demi-

sacerdotale ; il respecte surtout cette chasteté d'honnête épouse qui, en disparaissant de ces yeux et de ce front candide, leur enlèverait l'accomplissement de toute beauté, la vertu. Il se consacre seulement à la voir, à la suivre, à la célébrer comme une divinité visible pendant toute sa vie. Son amour devient génie par la constance de ce jeune poëte à chercher dans deux langues qui luttaient alors, le latin et l'italien, les expressions, les rhythmes, les images les plus capables d'honorer éternellement celle qu'il aime. Il choisit l'italien, pour que le nom de son idole retentisse plus loin dans la foule et donne à ce nom l'immortalité des multitudes, la popularité ; il crée une langue pour la chanter !

## XXXIII

Ses sonnets deviennent, en naissant, les proverbes de l'amour des âmes. Le nom de Laure de Noves se répand d'Avignon et de Vaucluse en France et en Italie, comme si un écho invisible l'avait laissé tomber du firma-

ment et enseigné aux hommes. Laure elle-même devient quelque chose de sacré, un mythe de l'amour.

Son amant ou son Platon se retire dans la solitude de Vaucluse, à distance de cette incomparable femme, pour n'en pas être consumé de trop près; il la suit seulement, pendant toutes les périodes de sa vie d'épouse et de mère, des yeux de l'âme, pendant vingt ans. Elle meurt; son poëte ne meurt pas, mais l'âme de son adorateur la suit d'en bas dans le ciel et trouve dans son veuvage des accents d'une mélancolie pieuse qui sanctifient son deuil. Les sonnets dans lesquels il épanche ses larmes et ses parfums sont comme des *psaumes* de l'amour humain et divin. Ce poëte quitte la France, où sa Laure n'est plus, et il erre jusqu'à sa vieillesse en Italie, de solitude en solitude, à peine mêlé aux événements politiques ou religieux de son temps, désintéressé de tout, indifférent à tout, excepté au souvenir de la beauté qu'il a trouvée ici-bas et qu'il revoit dans les perspectives de l'immortalité comme le plus beau et le plus doux des rayonnements de la Divinité. Il atteint de longues années, et il meurt le front et les lèvres sur son nom qu'il vient encore d'écrire avant

que sa main se glace et se sèche dans le sépulcre!

## XXXIV

Qu'y a-t-il dans tout cela, dans ce jeune lévite, dans cette belle fiancée, dans ces quelques sonnets écrits sous une grotte, jetés au vent de la Sorgues et recueillis par les couples amoureux d'Avignon, qui soit de nature à perpétuer son contre-coup et son bruit à travers les siècles? Rien! il n'y a rien, excepté une âme, une âme puissante, sonore, mélodieuse et profondément touchée; une âme qui vit dans chacun de ces souvenirs, qui chante dans chacun de ces vers, qui pleure, espère ou prie dans chacune des notes du clavier des âmes; et ce rien c'est assez pour que le monde, à perpétuité, soit aussi plein des noms de Pétrarque et de Laure que des noms de ceux qui ont conquis ou révolutionné le monde sous le pas de leurs armées. Il y a des célébrités pour l'oreille du vulgaire et des célébrités pour les cœurs d'élite ici-bas; ces dernières sont moins retentis-

santes, mais elles sont plus chères, plus sacrées, plus consanguines, si l'on peut parler ainsi, à nos propres cœurs. Leur génie, c'est leur sensibilité; il leur a suffi de sentir profondément, d'aimer divinement pour devenir des puissances de sentiment; un clin d'œil a fait leur destinée. Et si ces sensibilités profondes et délicates, comme celle de Pétrarque, ont été douées par la nature et par l'art du don d'exprimer avec force, grâce, naturel et harmonie leurs enthousiasmes, de chanter leurs soupirs, de moduler leurs larmes, de confondre leur passion profane pour une créature divinisée avec cette passion sainte pour l'éternelle beauté qui devient la sainteté de la passion, alors ces âmes s'emparent du monde par droit de consonnance avec tout ce qui sent, souffre ou aime comme elles ont aimé; car le cœur de l'homme a été fait, comme le bronze ou comme le cristal, sonore; il vibre à l'unisson de tous les autres cœurs créés de la même argile et susceptibles des mêmes accords, dans le concert universel des sensations. De toutes ces âmes consonnantes aux autres belles âmes formées pour la plus divine fonction de l'âme, AIMER, Pétrarque est, selon moi, la plus justement immortelle ici-bas par ses chants. Son sentiment est sin-

cère, sa fiction est une histoire; ses enthousiasmes ou ses gémissements ne sont point des déclamations, mais des soupirs; ses larmes ne sont point puisées dans les sources antiques de Castalie ou de Blanduse, mais dans ses yeux; elles ont le sel et l'amertume des véritables larmes humaines. Ses vers, sobres d'images, mais neufs d'expressions, sortent en petit nombre, non de sa plume, mais de son cœur, comme des palpitations cadencées de ce cœur qui se répercutent sur sa page; la musique de ces sonnets ressemble aux majestueux et graves murmures de la grotte de Vaucluse, qui viennent de l'abîme, qui sonnent creux, qui remplissent l'âme, qui la troublent et qui l'apaisent comme des échos souterrains des mystères de Dieu. La langue dans laquelle ces vers s'épanchent ne semble avoir été composée ni pour les hommes, ni pour les esprits délivrés de leurs corps; mais c'est une langue entre ciel et terre, entendue également en haut et en bas, qui a de la terre la passion et la douleur, qui a du ciel l'espérance et la sérénité. Ni Homère, ni Virgile, ni Horace, ni Tibulle, ni Milton, ni Racine n'ont de tels vers, parce qu'aucun d'eux n'a tant aimé ni tant prié. David seul a des versets de cette nature dans ses Psaumes. Pour

tout homme sensible qui comprend les sonnets de Pétrarque dans la langue où ils ont été pleurés ou gémis, les sonnets du poëte de Vaucluse sont un manuel qu'il faut porter sur son cœur ou dans sa mémoire comme un confident ou un consolateur dans toutes les vicissitudes des attachements humains ; ils calment comme des versets de l'*Imitation*, et de plus ils enchantent par des mélodies intérieures toujours en concordance du son et des sens. C'est une musique qui aime et qui prie dans toutes ses notes ; c'est le psautier de l'amour et de la mort ici-bas ; c'est le psautier de la réunion et de l'immortalité là-haut ; c'est Pétrarque ! Heureuse l'Italie d'avoir produit un tel psalmiste ! Malheureuse l'Italie de le négliger aujourd'hui pour déifier des hommes dont les épopées barbares et les tragédies déclamatoires ne valent pas un sonnet de ce David de Vaucluse.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères et C^ie, rue Jacob, 56.

COURS FAMILIER

# DE LITTÉRATURE

---

## XXXIII[e] ENTRETIEN.

---

### POESIE LYRIQUE.

### DAVID.

(2[e] PARTIE.)

A la fin du dernier Entretien sur la poésie sacrée nous comparions David à Pindare.

Quelle différence d'accent, disions-nous, avec le poëte lyrique de Bethléem! Dans Pindare, c'est l'imagination cultivée; dans David, c'est le cœur humain inculte qui éclate.

Parcourons ses principales odes sacrées en les rattachant à sa vie.

## I

Le jeune barde est dans la tente de Saül. Saül est inquiet de sa destinée en présence de l'armée ennemie qui envahit les vallées intérieures de son royaume ; il tremble pour son peuple et pour sa couronne ; il se demande si son Dieu ne l'a pas abandonné. David, qui voit toutes ces pensées sur le visage du roi, prend sa harpe, et, s'associant en esprit aux angoisses d'esprit de son maître, il chante, en interrogeant Jéhovah et en se répondant comme par la bouche de Jéhovah à lui-même. Lisez ce chant, bref comme un cri, désordonné comme une ode, affirmatif comme un oracle.

Nous traduisons nous-même, en nous aidant pour le sens et pour les mœurs de la traduction de M. Cahen, véritable miroir du mot par le mot, nouveau jour jeté sur la Bible.

## II

« Pourquoi ces nations ont-elles bouillonné dans leurs cœurs? Pourquoi ces peuples ont-ils rêvé dans leur esprit des néants?

« Ils se sont dressés contre nous, les chefs de la terre ennemie; ils ont fait des pactes contre Jéhovah et contre son *consacré!*

« Brisons, brisons leurs courroies, et rejetons loin de nous le joug de leurs bœufs qu'ils veulent nous imposer sur le cou!

« Celui qui habite dans le firmament rira; il portera le défi à leurs complots, Jéhovah le Seigneur!

« Moi, dit-il, j'ai versé l'huile sur mon roi; je lui ai versé l'huile sur Sion, ma montagne de prédilection!

« Voici ce que m'a dit Jéhovah, ajoute à l'instant le poëte en se transportant tout à coup dans la personne et dans la pensée de Saül, devant qui et pour qui il chante.

« Jéhovah m'a dit: Tu es mon fils, je t'ai conçu aujourd'hui dans mes desseins!

« Demande, et je te donnerai ces nations en héritage et toute cette terre pour domination !

« Tu les écraseras avec une houlette de fer, tu les concasseras en morceaux comme l'œuvre d'argile du potier ! »

Ici, comme transfiguré par l'enthousiasme, il apostrophe d'un vers impérieux les ennemis campés sur l'autre rive du torrent de la vallée de Térébinthe ; il lui semble porter sa voix et son défi jusqu'à leurs oreilles :

« Et maintenant, rois de la terre, entendez ! Repentez-vous, juges et chefs de la terre !

« Soumettez-vous à Jéhovah avec crainte, et réjouissez-vous tout en tremblant !

« Prosternez-vous dans la poussière devant son *choisi*, de peur qu'il n'entre en courroux et que vous ne périssiez tous sur son chemin ! Quand sa colère s'allume, heureux seulement ceux qui se confient en lui ! »

III

Voilà cette première ode, ou psaume, apostrophe brève et incohérente comme l'insulte du

guerrier provoqué à son ennemi. Le poëte s'adresse d'abord aux envahisseurs du sol sacré; puis à Jéhovah, qu'il fait parler par sa propre bouche pour rendre confiance à Saül; puis à Saül auquel il se substitue tout à coup pour lui faire tenir un langage royal et rassurant pour lui-même et pour son peuple; puis aux ennemis, de nouveau, pour qu'ils se repentent, se soumettent et se résignent à la domination du *choisi*, de l'*élu*, du *sacré*, c'est-à-dire de Saül!

Il y a peu de chants de guerre, s'il y en a, plus superbes et plus religieux en même temps que cette ode; elle dut retentir de la tente de Saül dans toute l'armée et jusque dans le camp de la rive opposée, parmi les ennemis de Jéhovah. La pensée de ce Dieu, qui éclate avec les éclairs et les grondements de sa foudre dans les paroles de son poëte, ajoute à ce chant de guerre un caractère surnaturel, qui est, par excellence, le caractère de la poésie lyrique des Hébreux.

Les mœurs pastorales du berger-prophète y sont retracées avec une naïveté terrible dans l'image des courroies avec lesquelles le laboureur lie ses bœufs, et du joug re-

jeté au loin par le cou des taureaux. Ce caractère religieux manque aux chants guerriers de Tyrtée. Ces chants n'ont pour notes que l'héroïsme, la patrie, la gloire, mots sonores, mais vides de Dieu. Jéhovah remplit ceux de David. On sent à ces accents que Saül n'écoute pas en lui seulement un barde d'Israël, mais un inspiré de Jéhovah. Ce chant dut rendre la sécurité à son esprit et la vigûeur à son bras.

## IV

En poursuivant la lecture de ces odes ou de ces psaumes, on croit voir que, peu de jours après, le poëte eut besoin pour lui-même de la consolation et de la confiance que sa harpe avait apportées à son roi.

Le deuxième psaume est une élégie sur son propre sort; on doit le rapporter au moment où Saül, jaloux, a voulu le percer de sa lance, où il lui a donné, puis repris son amante Michaal, où Jonathas a tiré sa flèche au delà de la pierre pour lui indiquer qu'il n'a de salut

que dans l'exil, où tous les courtisans du roi et tous ses guerriers se liguent contre le héros-poëte dont la gloire, la faveur et le génie les consument de jalousie et de haine. Écoutons cette ode, cette élégie, ou plutôt ce sanglot de la harpe du proscrit.

« O Jéhovah! qu'ils sont nombreux ceux qui me persécutent! que d'ennemis s'élèvent contre moi!

« Combien il y en a qui disent, en parlant de moi : « Il n'y a point de salut pour lui dans son Dieu! »

On peut supposer entre ce vers et celui qui va suivre un long repos rempli par un gémissement en refrain de sa harpe, gémissement interrompu tout à coup par ce cri de défi à ses persécuteurs et d'assurance dans son Dieu :

« Mais toi, Jéhovah! mais toi, tu es mon bouclier, tu es ma gloire! Tu me redresses la tête!

« Et je l'appelle à haute voix, et il m'entend du sommet de sa montagne sainte! »

Puis, avec la quiétude d'un esprit qui ne redoute plus rien, il continue sur un mode musical vraisemblablement plus lent et plus doux :

« Et je m'étends sur ma couche, et je m'endors; et, après avoir dormi, je me réveille, car Jéhovah est l'oreiller de ma tête!

« Je ne crains pas les multitudes d'ennemis portés autour de moi!

« Lève-toi, Jéhovah! sauve-moi, mon Dieu! Frappe tous mes ennemis à la mâchoire; brise-leur les dents, à ces impies!

« Le salut est en Dieu! ses protections sont sur son peuple! »

Quelle confiance assurée en Dieu!

## V

Ainsi rassuré par sa propre voix, comme l'homme qui marche dans les ténèbres, David semble, dans l'ode suivante, s'abandonner en paix à des contemplations philosophiques, semblables à celles qui assaisonnent du sel sacré des maximes les livres de Salomon, son fils, ou des poëtes persans d'une autre époque. Ce n'est plus l'ode, c'est la réflexion chantée; ce n'est plus le délire, c'est la sagesse. Cela dut être écrit dans sa vieillesse.

« Quand je t'invoquerai, ô Jéhovah! exauce ma prière. Élargis l'espace autour de moi quand je suis à l'étroit dans ma détresse!

« Le vulgaire dit : Qui nous enseignera la félicité? Et nous, nous disons : Jéhovah, fais luire sur nous la lumière de ta face.

« Tu as mis ainsi plus de joie dans mon cœur que dans le cœur de ceux dont tu multiplies le blé et le vin.

« Je me couche et je me rendors tour à tour, car c'est en toi que je me repose! »

On voit, par cette répétition de la même image du sommeil à si peu de distance, combien elle lui avait paru naturelle et expressive à la fois pour figurer sa sécurité en Dieu, et combien il se complaisait à la reproduire presque dans les mêmes termes. C'est qu'en effet il n'y en a point de plus figurative que ce sommeil et ce réveil alternatifs des paupières et de l'esprit de l'homme, qui attestent le cours régulier et paisible de son sang, ruisseau de sa vie.

## VI

La cinquième ode ne se rapporte, croit-on,

à aucune circonstance personnelle de la vie de David. Si nous avons bien compris la vie du poëte, cette ode a été composée, selon nous, pour le soulagement mental de Saül, pendant la seconde ou la troisième période de son égarement mental. C'est un gémissement et une invocation au nom du roi abattu par la souffrance, que David chante pour son maître sur sa harpe auprès de son lit; c'est l'élégie du malade.

En voici seulement quelques strophes :

« O Jéhovah ! ne me rebrousse pas si violemment dans ta colère ! Dans ton irritation ne me détruis pas !

« Fais-moi miséricorde, car je suis exténué; soulage-moi, car mes membres sont disloqués,

« Et ma vie chancelle en moi !... Mais toi, Jéhovah, jusqu'à quand?... »

Y a-t-il dans la gamme des douleurs humaines un cri plus capable de tout peindre sans l'exprimer et de faire violence par le silence même à la compassion de Dieu que ce : Jusqu'à quand?... suivi sans doute dans le chant d'un front abattu du poëte sur sa harpe et d'un long silence de son instrument ?

## VII

Après ce silence, l'espoir revient au malade : « Oh! reviens à mon aide, reprend le poëte; reviens, Jéhovah! Délivre mon âme! assiste-moi, non à cause de moi, mais à cause de ta compassion divine! »

Puis, comme s'il se repentait de s'être trop effacé lui-même, comme s'il voulait prendre Jéhovah par sa gloire et le cointéresser à la délivrance de Saül par le souvenir reconnaissant que les vivants seuls gardent de ses bienfaits :

« Car, s'écrie-t-il, la mort n'a point de mémoire, et dans la caverne (dans le sépulcre) qui est-ce qui chantera ton nom? »

Puis le mal se fait de nouveau sentir, et l'élégie reprend :

« Je me suis fatigué de gémir; toutes les nuits je mouille de mes larmes ma couche! j'en arrose l'oreiller de ma tête!

« Mon visage s'amaigrit de mes angoisses; la multitude de mes douleurs vieillit avant le temps ma face. »

Ici on ne sait quel esprit soudain de jubi-

lation et d'innocence saisit tout à coup le poëte et le malade. L'élégie se transfigure en hymne, la harpe change de mode; l'infirme, qui se sent apparemment soulagé, lance en trois strophes sa reconnaissance à Dieu, la menace et l'insulte aux ennemis de celui qui l'a guéri.

« Loin de moi! loin de moi les fabricateurs d'iniquités! car Jéhovah a exaucé le murmure de mes larmes. »

Quelle expression, qui donne une voix aux larmes et qui fait comprendre à Dieu les plaintes de l'eau, ces cascades du cœur tombant des yeux de ses créatures!

« Ainsi Jéhovah a exaucé mes plaintes! Jéhovah a recueilli mes invocations! »

Puis enfin l'idée de la patrie sauvée avec lui remonte à l'esprit du roi soulagé. On le voit se redresser sur son séant à la voix de son barde, et il s'écrie sans transition, dans une dernière strophe accompagnée sans doute d'un cri martial et d'un geste menaçant à ses ennemis :

« Disparaissez! soyez confondus! soyez foudroyés d'effroi, ô mes ennemis! Fuyez confondus avec la rapidité de la paupière qui s'ouvre et qui se ferme sur l'œil! »

## VIII

L'ode suivante est une justification par serment que David se chante à lui-même des accusations injustes portées par Saül contre sa fidélité. L'ode finit par une imprécation fulminante du poëte contre ses calomniateurs :

« Lève-toi, Jéhovah mon Dieu! lève-toi contre eux! accomplis ce que tu as décrété sur eux!

« Que la perversité des mauvais ait un terme! Replace le juste debout! Tu es ma cuirasse!

« Si le pervers ne se repent pas, Jéhovah tend son arc et vise. »

Il paraît ici que le poëte, justifié et vengé, se complaît à chanter un cantique de reconnaissance, et l'on retrouve, avec quelques images plus suaves, les images grandioses du livre de Job dans cet hymne. Qu'on en juge.

« O Jéhovah! ô notre Dieu! que ton nom est resplendissant sur toute la terre, tandis qu'il resplendit si magnifiquement dans le ciel!

« Dans la bouche des enfants et sur les lèvres

qui tettent encore le lait, tu as mis tes louanges à la confusion de tes ennemis.

« Quand je vois le firmament, ouvrage de tes mains ; quand je contemple cette lune et ces étoiles que tu as semées... »

L'humilité ici succède sans transition, ou plutôt par une transition tacite et naturelle, à l'extase.

« Qu'est-ce que l'homme, fils de la mort, pour que tu penses à lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que tu t'en souviennes? »

Mais un juste orgueil, dérivant de la grandeur de sa destinée, arrête tout à coup le poëte et le fait passer de l'humilité de sa condition de fils de la mort à l'orgueil de sa destinée morale.

« Tu l'as placé dans l'échelle de tes êtres, ô Jéhovah! à peine un peu au-dessous des Éloïm (les anges, esprits intermédiaires entre Jéhovah et ses créatures).

« Tu l'as couronné de splendeur et de royauté! Tu l'as constitué dominateur des ouvrages même de tes mains! Tu as mis l'univers sous la plante de ses pieds!

« La brebis, le bœuf, tout, et aussi les animaux sauvages des forêts!

« L'oiseau et les poissons de la mer! ils se fraient des chemins sur les vagues!...

« O Jéhovah ! que ton nom est sublime sur toute la face de la terre! »

Que chanterions-nous de mieux aujourd'hui après ce *Te Deum* de l'âme, tour à tour abaissée jusqu'à la poussière et relevée jusqu'aux étoiles par la contemplation de l'œuvre de Dieu en soi et hors de soi?

## IX

Mais le véritable *Te Deum* de David, que les commentateurs ont placé sous le nombre 18 de ses chants lyriques, est celui qu'il écrivit et chanta après les victoires qui lui donnèrent le trône. Le désordre des vers atteste le désordre de son enthousiasme. La strophe est brève comme le cri presque inarticulé. Écoutez ces quelques éjaculations brûlantes où le traducteur hébreu a concentré le feu du cantique dans sa langue :

« Je disais : Je t'aime! Dieu ! toi, ma force!

« Toi, mon rocher, ma forteresse!

« Toi, mon Dieu! mon rocher, ma forteresse!

« Je m'abrite en toi!

« De son palais il entendit ma voix.

« Mes cris entrèrent dans ses oreilles. La terre convulsive trembla, les fondements des montagnes chancelèrent, parce qu'il s'irrite, mon Dieu, contre mes ennemis.

« Une fumée sortit de ses narines,

« La flamme de sa bouche.

« Elle aurait allumé des charbons!

« Il fit descendre les cieux sous lui et descendit sur un océan de ténèbres.

« Monté sur un *Chérubin*, il prit son vol.

« Il plana sur les ailes du vent;

« Il replia dans l'obscurité sa demeure, sa tente des nuées autour de lui.

« Partout des vagues profondes, d'épaisses nuées!...

« Par le seul souffle de ses narines

« Les fondements de la terre furent dénudés! »

# X

Après cette idée formidable de la puissance de son protecteur, le poëte vainqueur et couronné revient à lui et se rend à lui-même un fier hommage pour ses vertus.

« Jéhovah me rétribue selon ma foi en lui !

« Car toutes ses inspirations sont ma loi!

« Je suis sans tache devant lui !

« Je me préserve de l'injustice !

« Il me rétribue selon ma foi,

« Selon l'innocence de mes mains devant ses yeux !

« Tu es bon avec les bons !

« Tu es juste avec les justes !

« Tu es pur avec les purs !

« Tu allumes toi-même la lampe dans mon âme, Jéhova ! tu fais resplendir mes ténèbres !

« Quel autre Dieu y a-t-il que Jéhovah?

« Quel autre rocher que lui?

« Il égale la vitese de mes pieds aux pieds des biches !

« Il me transporte sur les hauteurs inaccessibles des montagnes !

« Il solidifie mes muscles pour le combat,
« Et ma main bande l'arc d'airain !
« Il élargit sous moi la plante de mes pieds,
« Et mes talons ne glissent pas !
« Mes ennemis crient vers Jéhovah...
« Mais point de salut ! il ne leur répond pas !
« Je les fais évanouir comme la poussière le vent !
« Je les foule comme la fange des chemins !
« Tu me fais chef des peuples ;
« Les fils de l'étranger me servent et m'exaltent.
« Vive Jéhovah ! vive mon rocher !
« Que le Dieu de mon salut soit glorifié !
« Voilà pourquoi je le chante parmi les multitudes ! »

## XI

Et il le chante en effet dans les hymnes d'adoration qui suivent ce chant de triomphe avec une magnificence de parole égale à la magnificence des œuvres divines qu'il célèbre.

« Les cieux racontent la gloire de Dieu ;

le firmament prophétise l'œuvre de ses mains!

« L'aurore parle à l'aurore, et la nuit enseigne à la nuit ses mystères.

« Point de parole ici-bas et là-haut qui soit vide de lui!

« L'écho de ces louanges retentit dans tout l'univers. Il a dressé une tente pour le soleil; et lui (le soleil), comme un nouvel époux sortant de sa couche, s'élance, ivre de joie, pour parcourir sa carrière.

« Il part du bord des cieux, et sa course s'étend jusqu'à l'autre bord; rien ne peut échapper à sa chaleur! »

Puis, passant sans transition de l'ordre matériel à l'ordre moral, le poëte chante en strophes réfléchies la sagesse de Jéhovah empreinte dans la conscience de l'homme vertueux.

Puis un chant pour inspirer la confiance au peuple la veille des batailles :

« Ceux-ci se confient dans leurs chariots de guerre, ceux-là dans leurs chevaux de bataille; mais nous, Jéhovah, dans ton nom! »

## XII

Mais les vicissitudes de l'âme du poëte suivent les vicissitudes de la destinée humaine. Le voilà, dans sa vieillesse, proscrit de son palais par ses fils ingrats, errant dans son royaume sans y trouver une pierre stable pour reposer sa tête. Écoutez-le :

« Jehovah! Jéhovah! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?

« Pourquoi si loin de ton oreille aujourd'hui mes cris qui appellent ton secours, et mes cris vers toi?

« Mon Dieu! je rugis de douleur le jour et tu ne réponds pas! La nuit je ne trouve ni repos de corps ni repos d'esprit!

« Je suis un vermisseau écrasé, et non un homme! Tous ceux qui me voient passer desserrent les lèvres pour rire de moi et secouent la tête avec dérision!

« Plains-toi à Jéhovah et il te relèvera, » ajoute-t-il avec le désordre d'une pensée qui succède à l'autre sans attendre qu'elle soit

achevée dans l'esprit. Il se rassure par la mémoire de ce que son Dieu a fait jadis pour lui:

« Tu m'as tiré du ventre de ma mère; sur le sein de ma mère tu m'as bercé, endormi!

« Je tombai sur ton sein en sortant du sein de ma mère; dès ma sortie du ventre de ma mère, c'est toi qui fus mon Dieu!

« Ne t'éloigne pas de moi tout à fait, car l'angoisse approche!

« Des multitudes de taureaux m'environnent; les taureaux de Basan m'ont assailli! »

Il s'apitoie sur lui-même :

« Je m'écoule comme l'eau; tous mes os se disloquent; mon cœur s'est fondu comme la cire. Ma vigueur s'est desséchée comme l'argile; ma langue s'est collée à mon palais; tu m'as réduit à une pincée de poussière trouvée dans le sépulcre!

« Je compte mes os. Eux, les chiens, me regardent et assouvissent de mon squelette leurs regards!

« Ils se partagent mes habits entre eux et sur mon manteau ils jettent le dé du sort!

« Hâte-toi, mon Dieu! hâte-toi!... »

Puis, comme s'il était déjà secouru :

« Je dirai ton nom à mes frères; au milieu

de l'assemblée du peuple je chanterai ton nom! »

On chercherait en vain dans toute la poésie antique ou moderne de telles prostrations de l'âme exprimées par de telles figures de style et de tels redressements de l'espérance rendus par de tels enthousiasmes de la piété. Le verset bondit de la terre au ciel, du ciel à la terre. comme le cœur du poëte ou comme les taureaux de Basan. On s'étonne que les cordes de la harpe ne se soient pas brisées sous de si fortes touches. Si le cœur humain était devenu harpe, c'est ainsi qu'il aurait résonné!

## XIII

On retrouve un peu plus loin tous les souvenirs naïfs de la vie du berger dans la poésie du prophète et du roi. Il se compare aux brebis qu'il conduisait dans son enfance sur les collines et aux réservoirs des montagnes de Bethléem, sa patrie.

« Jéhovah est mon berger! Je ne manquerai de rien. Il me fait parquer dans les herbes

vertes, il me chasse vers les eaux transparentes.

« Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort je ne crains pas qu'il m'arrive du mal; ta houlette et ton bras sont ma sécurité.

« La coupe est pleine pour moi! »

L'enthousiasme toujours figuré du vrai poëte le ressaisit aussitôt; il chante d'une voix immortelle l'entrée triomphale de Dieu dans ses mondes par les portes immenses des éternités.

« Écartez-vous! ouvrez-vous, portes de l'éternité! Écartez-vous! que le Roi de gloire entre dans ses empires!

« Qui est donc le Roi de gloire? disent les portes. C'est Jéhovah! c'est le Tout-Puissant! c'est le Fort! Jéhovah, le Fort dans la bataille!

« Portes, écartez-vous! portes de l'éternité, ouvrez-vous, que le Roi de gloire entre! Qu'il entre, le puissant, le fort Jéhovah *Tsebaoth!* C'est lui qui est le Roi de gloire!... »

## XIV

Quelles tendresses âpres dans les odes mys-

tiques qu'il soupire, plus qu'il ne les chante, sur la terrasse dans son palais de Sion, dans la paix de ses jours prospères !

« Je n'ai demandé qu'une chose à Jéhovah, c'est la seule à laquelle j'aspire : demeurer dans la demeure de Jéhovah tous les jours de ma vie; goûter la douceur de mon Dieu, habiter avec lui dans son temple ;

« Car il me cache dans sa cabane au temps de l'adversité.

« C'est de lui que mon cœur dit : Recherchez sa présence ! Je rechercherai ta présence, ô Jéhovah !

« Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais Jéhovah me recueille ! »

La note héroïque se retrouve au même instant sur la corde.

« Terrible est le nom de Jéhovah !

« Elle brise les cèdres ! Jéhovah de sa voix brise les cèdres, les cèdres du Liban !

« La voix de Jéhovah souffle l'incendie !

« Elle soulève le désert, elle fait ondoyer le désert de Cadès !

« Elle épouvante les biches, elle fait tomber les feuilles des forêts !

« Mais sa colère ne dure qu'un clignement

de ses yeux, sa miséricorde dure toute la vie! Le soir les larmes entrent dans sa demeure; le le matin, la joie!

« Dans tes mains je couche ma vie!

« Approchez, petits enfants, écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte de Dieu !

« La vieillesse approche.

« Voilà que tu as mesuré mes jours par la paume de ta main, » chante-t-il à Dieu, « et l'espace que j'ai parcouru est devant toi comme néant!

« L'homme se montre et s'évanouit comme un fantôme; hélas! il fait un petit bruit, il accumule sans savoir qui recueillera!

« Comme la biche soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme après toi!

« J'ai soif du Dieu vivant! »

Il est malade; la tristesse lui remonte du cœur comme la lie d'un vase.

« Mes larmes deviennent ma nourriture quand j'entends dire autour de moi tout le jour: Où donc est ton Dieu?

« L'abîme crie à l'abîme au bruit de la chute des torrents: Toutes tes ondes et toutes tes écumes ont roulé sur moi! »

## XV

Le philosophe se révèle aussitôt après dans le poëte. Il célèbre l'immatérialité de Jéhovah pour apprendre au peuple à discerner l'idée divine de l'image et le culte visible de l'être invisible.

« Est-ce que je mange la chair des taureaux? » fait-il dire à Jéhovah; « est-ce que je bois le sang des boucs?

« Si j'avais faim, je ne te le dirais pas, car il est à moi l'univers et tout ce qui l'habite.

« Offre à Dieu, ô homme! ta reconnaissance et rends-lui l'hommage que tu lui dois!

« Le sacrifice agréable à Dieu, c'est un esprit prosterné sous sa main! »

Le spectacle du monde le trouble, lui fait regretter la solitude.

« Que n'ai-je les ailes de la colombe! Je m'envolerais, et je chercherais l'abri et la paix!

« Je fuirais loin, bien loin, et j'habiterais la nuit dans les lieux déserts!

« Plus vite que le vent des tempêtes je m'enfuirais vers mon refuge. »

Là une misanthropie terrible et sublime contre les infidélités des affections humaines et contre les calomnies!

« Ce ne sont pas les ennemis qui m'outragent! » s'écrie le poëte; « c'est toi, homme, qui avais ma confiance, ma tendresse, mes secrets!

« Ensemble nous échangions de doux entretiens en montant ensemble tout attendris à la maison de Dieu!

« Le soir, le matin, au milieu du jour, je soupire et je gémis!

« Ses discours étaient plus onctueux et plus pénétrants que l'huile, mais c'étaient des glaives hors du fourreau!

« Les dents des fils de l'homme sont des dards et des flèches, et leur langue a le tranchant du fer! »

Il s'encourage à tout supporter dans le Seigneur.

« Réveille-toi, ma gloire passée! réveillez-vous, ma lyre et ma harpe! Avec vous je réveillerai moi-même l'aurore matinale dans le ciel!

« Que ces pervers se fondent comme la pluie, comme le limaçon qui se fond en traî-

nant sur la terre humide, comme l'avorton né avant terme et qui n'a pas vu la lumière!

« Qu'ils s'évaporent plus vite que l'eau de vos chaudières ne sent la flamme des épines qui la font frémir dans le vase;

« Et que l'on dise : Il y a un Dieu!

« Ne les tue pas, ces méchants, Seigneur!

« Mais qu'ils reviennent le soir aboyer, comme des chiens errants, autour de la ville!

« Mais moi je ferai résonner ma harpe à ta gloire!

« Les fils de l'homme ne sont que néant; s'ils étaient tous ensemble dans le plateau de la balance, un souffle de ta bouche sur l'autre bassin les ferait monter! »

## XVI

Il chante ailleurs un chant de reconnaissance pour les laboureurs et pour les pasteurs :

« Tu couves la terre et tu la fécondes! La rivière se remplit d'eau jusqu'aux bords; tu leur sèmes le blé, tu arroses le sillon, tu l'amollis, tu

lui commandes de végéter, tu couronnes l'année de tes dons, et dans tous les sentiers s'épanche l'abondance. Les plaines du désert en débordent, les collines sont enceintes de joie, les prés sont couverts d'agneaux, les vallées vêtues de moissons ; on est dans la joie et on chante!

« Lorsque vous vous reposez entre les rigoles de vos champs, les ailes de la colombe vous semblent revêtues d'argent et ses plumes d'un or jaune! »

Théocrite est égalé par ces images; mais dans Théocrite l'imagination seule est satisfaite. Ici c'est l'âme qui fait remonter toutes ces délices de la création à leur auteur, et qui de sa volupté fait un holocauste.

Où est Pindare, où est Horace, quand on a goûté la saveur sévère d'une pareille poésie?

## XVII

La corde grave et triste reprend bientôt l'accent de cette mélancolie que ce grand poëte a épanchée, avant nous et mieux que nous

autres modernes, de son âme. C'est pendant son exil sur les montagnes.

« Je suis devenu inconnu à mes frères ; oui, étranger aux fils de ma mère !

« Je fais un sac de mes habits, et je deviens pour eux un sujet de confabulation!

« Ceux qui sont assis sur leurs portes parlent contre moi, et les chansons de ceux qui boivent des liqueurs enivrantes sont égayées de mon nom !

« L'humiliation me comprime le cœur. Je tombe en défaillance, j'espère être plaint. Mais non ; je cherche des consolations, mais il n'y en a pas.

« Ils ont jeté du fiel sur ce que je mange et du vinaigre dans ce que je bois...

« Mais mes chants plaisent à Jéhovah plus que leurs bœufs avec leurs cornes et leurs sabots ! »

## XVIII

Le problème de la félicité des méchants, qui agitait Job jusqu'à la sueur de son front, agite

David à son tour; il l'exprime dans une ode égale en doute à celle du patriarche de Hus.

« Ils ne partagent pas les misères de nous autres mortels : l'orgueil est le collier qui relève leur tête; la violence est leur vêtement.

« A force de graisse leurs yeux sortent de leurs orbites; leurs désirs satisfaits débordent. Ils boivent à longs traits les eaux d'iniquité, et ils disent : Comment Dieu le saura-t-il?

« Et moi, c'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur?

« Tes ennemis élèvent leur drapeau contre tes propres drapeaux pour qu'on les aperçoive de loin, comme le bûcheron qui élève la cognée au-dessus de sa tête dans une épaisse forêt.

« N'abandonne pas au serpent l'âme de la tourterelle, Seigneur!

« Je dis aux superbes : N'élevez pas si haut votre front; car ce n'est ni de l'orient, ni de l'occident, ni du septentrion, ni du désert que vient la fortune. Dieu seul est roi!

« Je me console en pensant aux jours d'autrefois, aux années du temps qui a coulé!

« Je me souviens de mes chants pendant la

nuit, et je retourne mon cœur pour méditer dans mon esprit! »

Il se rappelle le passage de la mer Rouge.

« Les eaux t'ont vu, Seigneur! les eaux t'ont vu et elles ont bouillonné d'effroi! Les abîmes ont remué!

« Tu passas à travers la mort, et on ne revit pas même l'empreinte de tes pas. »

Tout à coup, dans une série de cantiques, il chante en hymne l'épopée du peuple de Dieu. Depuis Moïse jusqu'à lui, il recompose toutes les destinées de sa race. Chaque récit est un prodige, et chaque prodige fait éclater sur sa harpe un cri de bénédiction. C'est le poëme national d'un peuple exclusivement théocratique, chanté aux pieds de ses autels par un pontife-roi.

L'épopée finit par ses propres aventures :

« Il fit choix de David, son esclave, et il le tira d'un parc de brebis! »

Cette revue lyrique des temps écoulés et des prodiges accomplis le rend plus pieux et plus poëte.

« Moi, » dit-il, « mon âme languit après tes parvis! Mon cœur et ma chair te chantent, ô Dieu vivant!

« Le passereau trouve sa demeure, l'hirondelle un nid pour ses petits, tes autels à moi! Heureux ceux qui habitent ta demeure!

« Un jour à l'ombre de ton temple vaut mieux que mille dans les tentes des pervers.

« Ou poëte, ou joueur de flûte, toutes mes pensées sont à toi! »

## XIX

Le quatrième livre commence par une ode imitée de Moïse, qui semble récapituler toute la sagesse des ancêtres et toutes les vanités de la vie humaine en dehors de Dieu.

« Avant que les montagnes fussent nées, avant que les cieux et la terre fussent éclos de l'éternité jusqu'à l'éternité, tu es Dieu!

« Tu pulvérises l'homme et tu lui dis : Renais;

« Car mille ans à tes yeux sont comme le jour d'hier qui a été et comme une faction montée dans la nuit!

« Tu répands l'humanité comme l'eau; ils

sont, les hommes, comme un sommeil, comme une herbe née du matin!

« A l'aurore elle fleurit et passe, le soir elle est desséchée et morte!

« Le nombre de nos années est de soixante-dix ans à quatre-vingts ans pour les plus robustes; puis le fil de nos jours est coupé en un clin d'œil, et nous ne sommes plus!

« Enseigne-nous à compter ces jours, afin que nous leur fassions rapporter les fruits de la sagesse!

« Que tes œuvres me réjouissent à contempler, ô mon Dieu! Que j'aime à les chanter, soit sur l'instrument à dix cordes, soit sur le *nébel*, soit dans des hymnes méditées sur la harpe!

« Le juste fleurit comme le palmier; il monte comme le cèdre, il fructifie encore dans sa vieillesse! »

L'évidence de la Providence lui est révélée ailleurs dans deux versets aussi saillants d'expression qu'irréfutables de pensée.

« Celui qui a *planté* l'oreille n'entendra-t-il pas? et celui qui a aplani l'œil ne verra-t-il pas? »

Il chante jusqu'à sa politique dans la cin-

quante et unième ode; il chante jusqu'à son agonie dans la suivante.

« Mes jours s'évaporent comme une fumée; mes os sont consumés comme un tison au feu.

« A force de gémir ma chair s'attache à mes os.

« Je ressemble au pélican du désert; je suis devenu comme le hibou habitant des ruines.

« Je veille et je deviens comme le passereau solitaire sur le toit!

« Mon âme est collée à la poussière. Ranime-la, selon ta promesse!

« Constamment, Seigneur, je porte ma vie dans ma main, et je te l'offre!

« Je lève mes yeux vers les montagnes d'où me viendra ton secours!

« De même que les yeux de l'esclave sont fixés sur les mains de son maître, de même que les yeux de la servante sont attachés aux mains de sa maîtresse, de même, ô Jéhovah! mes yeux sur mon Dieu!...

« Ramène, ô Jéhovah! nos captifs comme l'eau des torrents sur une terre nue!

« Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie.

« Il s'en allait devant lui et pleurait en mar-

chant, celui qui portait le sac des semailles; il revient joyeux et chargé de gerbes!

« Mon âme t'attend, mon Dieu, plus impatiemment que les gardes de nuit, aux portes de la ville, n'attendent le matin!

« J'ai apaisé *devant toi* et assoupi mon âme comme un enfant sevré qui est sur les bras de sa mère; comme un enfant sevré mon âme est assoupie de confiance en moi! »

Où trouver sur la lyre antique des notes de flûte semblables à celle de ce berger?

## XX

Et comme chaque trait des mœurs pastorales ou sacerdotales lui fournit une image ou simple, ou neuve, ou douce, ou forte, ou inattendue! Écoutez-le prêcher la réconciliation et la concorde à ses fils.

« Qu'il est doux et qu'il est agréable que les frères habitent ensemble dans la paix!

« Moins douce et moins parfumée est l'huile pandue sur la tête, qui coule de là sur la be, barbe d'Aharon, et qui coule de sa

barbe jusque sur les bords de son habit sacerdotal!

« Moins douce est la rosée qui descend sur les collines d'Hermon! »

Et comme la figure de l'enthousiasme, la répétition, mise par lui en refrain dans la bouche du chœur ou du peuple, ajoute le retentissement d'une foule à l'accent jailli d'une seule âme!

Écoutez!

LE POÈTE.

« Glorifiez Jéhovah, car il est bon; car sa miséricorde est éternelle!

LE CHOEUR.

« Glorifiez le Dieu des dieux, car il est bon; car sa miséricorde est éternelle!

LE POÈTE.

« A celui qui a été l'architecte intelligent du firmament!

LE CHOEUR.

« Car sa miséricorde est éternelle!

LE POÈTE.

« A celui qui a couché la terre sur les eaux!

LE CHOEUR.

« Car sa miséricorde est éternelle!

LE POÈTE.

« A celui qui allume les grandes lampes du firmament!

LE CHOEUR.

« Car sa miséricorde est éternelle!

LE POÈTE.

« A celui qui a fait le soleil pour le jour!

LE CHOEUR.

« Car sa miséricorde est éternelle!

LE POÈTE.

« A celui qui a fait la lune et les étoiles pour les nuits!

LE CHOEUR.

« Car sa miséricorde est éternelle!

LE POÈTE.

« A celui qui a fendu en blocs la mer de joncs (la mer Rouge)!

LE CHOEUR.

« Car sa miséricorde est éternelle! »

Et ainsi de suite pour toutes les phases de l'histoire nationale où Jéhovah a signalé sa protection sur Israël.

Horace chantait-il un tel *Poëme séculaire* aux Romains?

Tyrtée a-t-il, dans l'élégie patriotique, des plaintes égales à celles qui pleurent et grondent dans les strophes suivantes?

« Au bord des fleuves de Babylone nous nous sommes assis et nous pleurions.

« Aux saules de leurs rivages nous avions suspendu nos harpes!

« Chantez-nous quelques-uns des chants de Sion, votre patrie, nous disaient, en nous commandant la joie, les oppresseurs qui nous retenaient en captivité.

« Comment chanterions-nous les chants de Jéhovah à la terre étrangère?

« Si je pouvais t'oublier, ô Jérusalem! que ma main droite m'oublie moi-même!

« Si je pouvais ne plus penser nuit et jour à toi, si je ne te plaçais plus, ô ma Jérusalem! sous ma tête, que ma langue reste collée à mon palais!

« Fils de Babylone, *la rosée du sol!* tremblez, etc., etc. »

L'élégie du captif finit par l'imprécation sourde contre l'oppresseur.

## XXI

Tout finit par un chœur de louange à Dieu, auquel le poëte convie tous les peuples, toutes les bouches, tous les instruments à corde ou à vent de la musique sacrée, tous les éléments et tous les astres! Sublime finale de cet opéra de soixante ans, chanté par le berger, le héros, le roi, le vieillard dans les psaumes!

« Chantez le Seigneur dans les profondeurs du firmament!

« Chantez-le, vous ses anges! vous ses armées!

« Soleil et lune, chantez! chantez, vous, astres lumineux! étincelantes constellations!

« Voûtes des cieux, chantez! Chantez, vastes eaux qui flottez au-dessous des cieux!

« Éclairs, grêle, neige, brouillards, vents des tempêtes qui exécutez ses paroles, chantez!

« Montagnes, collines, arbres qui portez des fruits, cèdres *qui portez l'ombre*, chantez!

« Jeunes hommes, jeunes vierges, adolescents, vieillards, chantez!

« Célébrez son nom par des danses, par des fanfares à sa gloire sur la peau du tambour et sur la corde du kinnor (la harpe)!

« Célébrez-le dans son temple! célébrez-le dans son firmament!

« Célébrez-le par le déchirement du son de la trompette! célébrez-le par le nébel à dix cordes!

« Célébrez-le par la flûte et par les cymbales retentissantes!

« Que tout ce qui a le souffle dise: Jéhovah! Dieu!... »

Voilà l'enthousiasme presque inarticulé du poëte lyrique, tant les paroles se pressent confusément sur ses lèvres, qui s'emporte à sa vraie source, à Dieu, comme les flocons de la

fumée d'un incendie de l'âme par un vent d'orage! Voilà David, ou plutôt voilà le cœur humain avec toutes les notes que Dieu a permis de rendre sur la terre à cet instrument de douleur, de larmes, de joie ou d'adoration! Voilà la poésie sanctifiée à sa plus haute expression! Voilà le vase des parfums brisé sur le parvis du temple et répandant ses odeurs du cœur de David dans le cœur du genre humain presque tout entier! Car, hébraïque, chrétienne ou même mahométane, toute religion, tout gémissement, toute prière a recueilli une goutte de ce vase répandu sur les hauteurs de Jérusalem pour en faire un de ses accents. Ce petit berger est devenu le maître des chœurs sacrés de tout l'univers. Il n'y a pas une piété sur la terre qui ne prie avec ses paroles ou qui ne chante avec sa voix. On dirait qu'il a mis une corde de sa pauvre harpe dans tous les chœurs religieux ou seulement sensibles, pour l'y faire résonner partout et éternellement à l'unisson des échos de Bethléem, d'Horeb ou d'Engaddi! Ce n'est plus le poëte, ce n'est plus le prophète; c'est la vibration des murs de tous les temples répercutant son cœur.

C'est le psalmiste de l'éternité. Quelle destinée, quelle puissance a la poésie quand elle s'inspire de la divinité!

## XXII

Quant à nous, nous ne nous étonnons pas de cette puissance de répercussion du son de l'âme humaine à travers toutes les âmes et tous les âges; il y a dans le cœur du héros, du poëte ou du saint, des élans de force qui brisent le sépulcre, le firmament, le temps, et qui vont, comme les cercles excentriques du caillou jeté dans la mer, mourir seulement sur les dernières plages du lit de l'Océan. Le cœur de l'homme, quand il est ému par l'idée de Dieu, porte ses émotions aussi loin que l'Océan porte les ondulations de ses rives.

Telle est la voix de ce poëte qu'on peut appeler véritablement le barde de Dieu!

Mais il a eu de plus un bonheur suprême, celui d'être adopté dans les temps les plus reculés pour le barde du temple, en sorte que, par un phénomène unique en lui, la poésie est devenue religion. C'est le dernier degré de

popularité auquel la poésie puisse atteindre. C'est par là qu'il y a une strophe de ce barde dans toutes nos jubilations sacrées, un soupir de ce berger dans tous nos soupirs, une larme de ce pénitent dans toutes nos larmes. Quelque étranger que l'on puisse être aux rites ou aux cultes qui ont adopté ce lyrique pour leur prophète, toutes les âmes modernes l'ont adopté pour leur poëte.

Quant à moi, lorsque mon âme, ou enthousiaste, ou pieuse, ou triste, a besoin de chercher un écho à ses enthousiasmes, à ses piétés ou à ses mélancolies dans un poëte, je n'ouvre ni Pindare, ni Horace, ni Hafiz, poëtes purement académiques; je ne cherche pas même sur mes propres lèvres des balbutiements plus ou moins expressifs pour mes émotions; j'ouvre les psaumes et j'y prends les paroles qui semblent sourdre du fond de l'âme des siècles et qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme des générations. Heureux l'homme à qui il a été donné de devenir ainsi l'hymne éternellement vivant, la prière ou le gémissement personnifié du genre humain!

# XXIII

J'étais déjà dans cette disposition pour ainsi dire innée pour le poëte David, il y a quelques années, quand je visitai la patrie, la demeure et le tombeau de ce grand lyrique. J'aime à me retracer encore aujourd'hui la mémoire des sites et des impressions que j'y recevais des lieux, des noms et des chants sacrés. Je les retrouve dans mes notes écrites sur la selle de mon chameau qui me servait d'oreiller et de table.

La peste sévissait dans Jérusalem ; nous restâmes assis tout le jour en face des portes principales de la cité sainte ; nous fîmes le tour des murs en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sortait ; le mendiant même n'était pas assis contre les bornes, la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil ; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien : le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que

si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompéi ou d'Herculanum! Nous ne vîmes que quatre convois funèbres sortir en silence de la porte de Damas et s'acheminer le long des murs vers les cimetières turcs; et près de la porte de Sion, lorsque nous y passâmes, qu'un pauvre chrétien mort de la peste le matin, et que quatre fossoyeurs emportaient au cimetière des Grecs. Ils passèrent près de nous, étendirent le corps du pestiféré, enveloppé de ses habits, sur la terre, et se mirent à creuser en silence son dernier lit, sous les pieds de nos chevaux.

La terre autour de la ville était fraîchement remuée par de semblables sépultures que la peste multipliait chaque jour. Le seul bruit sensible, hors des murailles de Jérusalem, était la complainte monotone des femmes turques qui pleuraient leurs morts. Je ne sais si la peste était la seule cause de la nudité des chemins et du silence profond autour de Jérusalem et dedans; je ne le crois pas, car les Turcs et les Arabes ne se détournent pas des fléaux de Dieu, convaincus que sa main peut les atteindre partout et qu'aucune route ne lui échappe. — Sublime raison de leur part,

mais qui les mène par l'exagération à de funestes conséquences !

## XXIV

A gauche de la plate-forme du temple et des murs de la ville, la colline qui porte Jérusalem s'affaisse tout à coup, s'élargit, se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelque cent pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs assez semblables à un hameau d'Europe couronné de son église et de son clocher. C'est Sion ! c'est le palais ! — c'est le tombeau de David ! — c'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos ! — lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier des poëtes du sentiment ; c'est le roi des lyriques ! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves ; jamais la pensée du poëte ne s'est adressée si haut et

n'a crié si juste; jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants. Tous les gémissements les plus secrets du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de ce barde sacré; et, si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des mules et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques du berger-prophète, qui parle au Dieu créateur comme un ami à son ami, qui comprend et loue ses merveilles, qui admire ses justices, qui implore ses miséricordes, et qui semble un écho anticipé de la poésie évangélique, répétant les douces paroles du Christ avant de les avoir entendues. Prophète ou non, selon qu'il sera considéré par le philosophe ou le chrétien, aucun d'eux ne pourra refuser au poëte-roi une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre homme. Lisez du grec ou du latin après un psaume! Tout pâlit.

## XXV

J'aurais, moi, humble poëte d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos précisément où David choisit le sien à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, de la Palestine et de la Galilée.

Jérusalem est à gauche, avec le temple et ses édifices, sur lesquels le regard du roi ou du poëte pouvait plonger du haut de sa terrasse. Devant lui des jardins fertiles, descendant en pentes mourantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent dont il aimait l'écume et la voix. — Plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend; les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent. C'est sur quelques-uns de ces rochers surpendus près de l'eau courante; c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores, rafraîchies par l'haleine et par le murmure des eaux; c'est au pied de quelques-uns de ces térébinthes, aïeux du tébérinthe qui me couvre, que le poëte sacré venait sans

doute attendre le souffle qui l'inspirait si mélodieusement.

Que ne puis-je l'y retrouver, pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes dans cet âge inquiet, comme ce berger inspiré chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi! Mais il n'y a plus de chant dans le cœur de l'homme; les lyres restent muettes, et l'homme passe en silence, sans avoir ni aimé, ni prié, ni chanté.

## XXVI

Remontons au palais de David. De là on plonge ses regards sur la ravine verdoyante et arrosée de Josaphat. Une large ouverture dans les collines de l'est conduit de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la mer Morte. Cette mer réfléchit là-bas les rayons du soir dans ses eaux pesantes et opaques comme une épaisse glace de Venise qui donne une teinte mate et plombée à la lumière. Ce n'est point ce que la pen-

sée se figure : un lac pétrifié dans un horizon terne et sans couleur; c'est d'ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant dormir ses eaux tranquilles entre l'ombre des hautes montagnes d'Arabie, qui se dentellent à perte de vue comme des Alpes sans neige derrière ses flots, au pied des monticules coniques ou pyramidaux, mais toujours transparents, de la Judée, royaume stérile du poëte-roi.

## XXVII

Le jour suivant j'allai m'asseoir seul, les psaumes dans les mains, sur un bloc de maçonnerie éboulé autour du tombeau du fils d'Isaïe.

Le jour s'éteignait lentement : il décolorait un à un les rochers grisâtres de la colline opposée, derrière la vallée, ou plutôt la ravine de Josaphat. Ces rochers, les uns debout, les autres couchés, ressemblent, à s'y tromper, à des pierres sépulcrales frappées des derniers feux de la lampe qui se retire. Tout

était silence et deuil autour de moi dans ce demi-jour, mais tout était aussi mémoire des temps écoulés. Je voyais d'un regard toute la scène de ce poëme épique et lyrique de la vie et des chants de David. La poussière du héros et du barde d'Israël reposait peut-être sous mes pieds, dispersée par les siècles de l'une de ces grandes auges de pierre grise dont les débris parsèment la colline, et dans lesquelles les chameliers font boire aujourd'hui leurs chameaux. Un vent du midi, tiède et harmonieux, soufflait par bouffées de la colline des Oliviers, en face de moi; ce vent apportait aux sens la saveur amère et la senteur âcre des feuilles d'olivier qu'il avait traversées. Il soupirait, gémissait, sanglottait, chantait mélancoliquement ou mélodieusement entre les chardons, les épines, les cactus et les ruines du tombeau du poëte.

C'étaient les mêmes notes que David avait entendues sur les mêmes collines en gardant les brebis d'Isaïe, son père. C'étaient ces sons, ces horizons, ces joies du ciel et ces tristesses de la terre qui l'avaient fait poëte. Son âme était répandue dans cet air du soir, insaisissable, mais sensible et respirable comme un parfum

évaporé du vase brisé par les pieds du cheval à l'entrée d'un héros dans une grande ville d'Orient.

Je me complaisais dans ce lyrisme des éléments, dans cette consonnance de la nature, des ruines, des siècles écoulés, avec la voix du poëte qui les a éternisés par ses hymnes.

J'ouvris le petit volume des psaumes que j'avais recueilli dans l'héritage de ma mère, et dont les feuilles, feuilletées à toutes les circonstances de sa vie, portaient l'empreinte de ses doigts et quelques taches de ses larmes. Je lus avec des impressions centuplées pour moi par le site et par le voisinage du tombeau; je continuai à lire jusqu'à ce que le crépuscule, assombri de verset en verset davantage, effaçât une à une sous mes yeux les lettres du Psalmiste; mais, même quand mes regards ne pouvaient plus lire, je retrouvais encore ces lambeaux d'odes, ou d'hymnes, ou d'élégies, dans ma mémoire, tant j'avais eu de bonne heure l'habitude de les entendre, à la prière du soir, dans la bouche des jeunes filles auxquelles la mère de famille les faisait réciter avant le sommeil. S'il reste quelque poésie dans l'âme des familles de l'Occident, ce n'est pas aux poëtes

profanes qu'on le doit, c'est au pauvre petit berger de Bethléem. Les psaumes sont naturalisés dans toutes les maisons. Il n'y a ni une naissance, ni un mariage, ni une agonie, ni une sépulture auxquels il n'assiste. C'est le musicien convié à toutes les fêtes et à tous les deuils du foyer, et, plus heureux que ces musiciens de nos sens, ce n'est pas à l'oreille qu'il chante, il chante au cœur.

## XXVIII

Au moment où j'allais fermer le livre pour rejoindre le camp de ma caravane, que j'avais planté de l'autre côté de la ville, en dehors de la porte de Bethléem, un air de flûte lointain et mélancolique se fit entendre à ma droite sur une des collines nues et déchirées des monts d'Arabie qui encaissent la vallée de la mer Morte. C'était un gardeur de chèvres et d'ânesses, comme Saül et comme David, qui rappelait, du haut des rochers et du fond des précipices, ses chevreaux, à la mélodie pastorale de son roseau percé de trois notes. Jamais la flûte des plus miraculeux musiciens de nos or-

chestres d'opéra ne me donna un ravissement aussi délicieux à l'oreille. Ce fut pour moi le sursaut des siècles endormis se réveillant dans un écho au souffle d'un enfant berger autour de la tombe du grand joueur de flûte. Je jetai un cri et je me levai de mon bloc de pierre snr la pointe des pieds, pour mieux saisir dans la brise les sons aériens et mourants de ce roseau percé. Je me reportai d'un bond de l'âme aux nuits où le fils d'Isaïe s'asseyait dans la solitude, écouté seulement par ses brebis ; à ces inspirations du désert qui le firent roi de la Judée pour une vie d'homme, et pour l'éternité roi du chant. Le berger arabe interrompit et reprit vingt fois sa mélodie pastorale. Je m'étais assis de nouveau pour l'écouter jusqu'au bout.

## XXIX

Mais bientôt un autre concert nocturne vint me distraire de cette pastorale; j'apercevais, à travers le crépuscule, un petit groupe de peuple qui défilait, sombre et muet comme une apparition funèbre, dans le sentier creux, à quelques centaines de coudées au-dessous de

moi. Ce sentier suit la vallée de Josaphat et passe entre le tombeau d'Absalon et la fontaine de Siloé.

C'était le convoi d'une jeune Arménienne que la peste venait de frapper dans Jérusalem, et que la famille, les amis, les voisins conduisaient au cimetière de sa communion, hors de la ville. Cette petite colonne d'hommes, de femmes et de prêtres affligés psalmodiait sourdement en marchant quelques-uns des versets sacrés de leur liturgie des morts. Ces versets les plus pathétiques des psaumes de David remontaient ainsi du fond de sa vallée, hélas! et du fond de ces cœurs jusqu'au tombeau du roi. J'en saisis quelques-uns au passage de la brise et je les répétai à voix basse, quoique étranger à ce deuil, avec la consonnance compatissante qui associe l'étranger, enfant de douleurs, comme dit le poëte, à toutes les douleurs de ses frères inconnus!

## XXX

Quand le convoi eut disparu derrière l'ane du sépulcre d'Absalon pour s'enfoncer

sous les oliviers de la colline, je me levai pour reprendre enfin mon sentier vers mes tentes. Par une bizarre concordance d'heures, de site, d'accidents et de hasards, ce fut encore la voix de David qui m'arrêta et qui me fit retomber tout pensif et tout ébranlé de poésie sur le bloc de pierre.

Le vent qui, un instant avant, soufflait des montagnes, avait tourné pendant ma longue station au tombeau du roi; il soufflait maintenant de la mer, et il m'apportait de la ville une sorte de psalmodie plaintive semblable au gémissement d'une cité en deuil. En prêtant plus attentivement l'oreille je distinguai la récitation cadencée des psaumes du poëte, qui sortait du couvent des moines latins de Terre-Sainte, et qui, de terrasse en terrasse, venait mourir au tombeau du harpiste de Dieu. Cette flûte sur la colline, ce convoi chantant dans la vallée, cette psalmodie dans le monastère, triple écho à la même heure de cette voix du grand lyrique, enseveli, mais ressuscité sans cesse sur sa montagne de Sion, me jetèrent dans un ravissement d'esprit qui semblait me donner pour la première fois le sentiment de la toute-puissance du chant dans l'homme.

« Qu'est devenu son royaume? m'écriai-je. « Les Persans, les Arabes, les califes, les croi« sés, les sultans s'en sont arraché les mor« ceaux ; les pèlerins n'y viennent plus adorer « que la poussière, et le vent l'emporte au « désert ou à la plage de la *grande* mer avec « le même mépris qu'il emporte le brin de « paille du nid de l'hirondelle, quand la ni« chée a pris son vol en automne vers d'autres « climats! Mais sa flûte, mais sa harpe, mais « ses notes lyriques du roi des cantiques ont « survécu à son empire détruit, à sa race « dispersée parmi les nations! O puissance de « l'âme ! ô éternité de la parole inspirée! Le roi « est poussière; il ne possède pas même son « propre tombeau ; mais sa harpe possède l'u« nivers, et qui sait si elle n'a pas son écho « jusque dans le ciel? — Jamais homme n'eut « une telle apothéose. »

## XXXI

Je baisai la pierre détachée de ce tombeau de David, et je rentrai tout recueilli et tout musical sous ma tente. Une lampe l'éclairait;

je taillai mon crayon, et j'écrivis, à la lueur de la lampe battue du vent sous la toile, quelques strophes restées incomplètes, et que j'adressai, un certain nombre d'années après, à un des plus élégants et des plus érudits traducteurs des psaumes, M. Dargaud. Je les retrouve avec leurs sens suspendus, et leurs lacunes, et leurs ratures au crayon, sur le papier jauni par la poussière du désert et par la fumée de la tente.

En voici quelques strophes, souvenir d'une soirée de voyage et d'une halte à ce tombeau :

O harpe, qui dors sous la tête,
Sous la tête du barde roi,
Veuve immortelle du prophète,
Un jour encore éveille-toi !
Quoi ! Dans cette innombrable foule
Des hommes, qui parle et qui coule,
Il n'est plus une seule main
Qui te remue et qui t'accorde,
Et qui puisse un jour sur ta corde
Faire éclater le cœur humain ?

Es-tu comme le large glaive
Dans les tombes de nos aïeux

Qu'aucun bras vivant ne soulève
Et qu'on mesure en vain des yeux?
Harpe du psalmiste, es-tu comme
Ces gigantesques crânes d'homme
Que le soc découvre sous lui,
Grands débris d'une autre nature
Qui, pour animer leur stature,
Voudraient dix âmes d'aujourd'hui?

Que faut-il pour te faire rendre les sons d'autrefois? demandai-je à cette harpe sacrée:

Faut-il avoir, dans son enfance,
Gardien d'onagre ou de brebis,
Brandi la fronde à leur défense
Porté leurs toisons pour habits?
Faut-il avoir, dans ces collines,
Laissé son sang sur les épines,
Déchiré ses pieds au buisson?
Collé dans la nuit solitaire
Son oreille au pouls de la terre
Pour résonner à l'unisson?
. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . .

Eh bien! de l'instrument j'ai parcouru la gamme;
De la plainte des sens jusqu'aux langeurs de l'âme;
Chaque fibre de l'homme au cœur m'a palpité,

Comme un clavier touché d'une main lourde et forte,
Dont la corde d'airain se tord brisée et morte,
Et que le doigt emporte
Avec le cri jeté!

Pourquoi donc sans échos sur nos fibres rebelles,
O harpe! languis-tu comme un aiglon sans ailes,
Tandis qu'un seul accord des kinnors d'Israël
Fait, après trois mille ans, dans les chœurs de nos fêtes,
D'Horeb et de Sina chanceler les deux faîtes,
Résonner les tempêtes
Et fulgurer le ciel?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ah! c'est que tu touchais de tes miséricordes
Ce barde dont ta grâce avait monté les cordes;
De ses psaumes vainqueurs tu faisais don sur don;
Il pouvait t'oublier sur son lit de mollesses,
Tu poursuivais son cœur au fond de ses faiblesses
De ton impatient pardon!...

Fautes, langueurs, péchés, défaillances, blasphèmes,
Adultère sanglant, trahisons, forfaits mêmes,
Ta droite couvrait tout du flux de tes bontés;
Et, comme l'Océan dévore son écume,
Son âme, engloutissant le mal qui le consume,
Dévorait ses iniquités.

**Quel forfait n'eût lavé cette larme sonore**
**Qui tomba sur sa harpe et qui résonne encore !**
**Les rocs de Josaphat en gardent la senteur.**
**Tu défendis aux vents d'en sécher le rivage,**
**Et tu dis aux échos : Roulez-la dans les âges,**
**Humectez tous les yeux, mouillez tous les visages**
**Des larmes du divin chanteur !**

. . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . .

J'ai vu blanchir sur les collines
Les brèches du temple écroulé
Comme une aire d'aigle en ruines
D'où l'habitant s'est envolé !
J'ai vu sa ville, devenue
Un vil monceau de poudre nue,
Muette sous un vent de feu,
Et le guide des caravanes
Attacher le pied de ses ânes
Aux piliers du temple de Dieu !
Le chameau, qui baisse sa tête
Pour s'abriter des cieux brûlants,
Dans le royaume du prophète
N'avait que l'ombre de ses flancs,
Siloé, qu'un seul chevreau vide,
N'était qu'une sueur aride
Du sol brûlé sous le rayon,
Et l'Arabe, en sa main grossière

Ramassant un peu de poussière,
S'écriait : C'est donc là Sion !

. . . . . . . . .
. . . . . . . . .

Mais, quand sur ma poitrine forte
J'étreignis la harpe des rois,
Le vent roula vers la mer Morte
L'écho triomphal de ma voix ;
Le palmier secoua sa poudre,
Le ciel serein de foudre en foudre
Tonna le nom d'Adonaï ;
L'aigle effrayé lâcha sa proie,
Et je vis palpiter de joie
Deux ailes sur le Sinaï !

. . . . . . . . .
. . . . . . . . .

Est-ce là mourir? Non, c'est vivre
Plus vivant dans tous les vivants!
C'est se déchirer comme un livre,
Pour jeter ses feuillets aux vents !
C'est imprimer sa forte trace
Sur chaque parcelle d'espace
Où peuvent plier deux genoux!...
Et nous, bardes aux luths sans âme,
Qui du ciel ignorons la gamme,
Dites-moi ! pourquoi vivons-nous ?...

Dans l'Orient, riche en symbole,
Ainsi quand des saints orateurs
La pathétique parabole
Fait fondre l'auditoire en pleurs,
Le prêtre suspend la prière,
Il va de paupière en paupière
Éponger l'eau de tous les yeux;
Et de cet égouttement d'âme
Il compose un amer dictame
Qui guérit tout mal sous les cieux!

Ainsi sur ta corde arrosée,
Par le divin débordement,
Tes larmes, comme une rosée,
Se boiront éternellement
O berger! que l'eau de ta coupe
Avec la nôtre s'entrecoupe
Pour abreuver tous les climats!
Ton Jéhovah dort sous ses nues
Et d'autres races sont venues!...
Mais on pleure encore ici-bas!

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

# COURS FAMILIER

DE

# LITTÉRATURE

---

## XXXIVe ENTRETIEN.

---

## LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,

ET

## POLITIQUE DE LA CHINE.

### I

Les circonstances aujourd'hui nous commandent le sujet. Nous avions préparé depuis longtemps ces entretiens littéraires sur la Chine; comme tous ceux qui l'ont profondément étudiée, nous l'admirons.

Quittons donc un moment l'Europe et les Indes, terres de l'imagination, traversons le Thibet qui sépare d'une muraille presque perpendiculaire de glace les deux plus vastes empires du monde, et jetons un regard profond sur la Chine, ce pays de la raison par excellence.

La littérature en Chine est presque entièrement politique et législative.

Après la religion et la philosophie, la politique est la plus haute application de la littérature aux choses humaines. C'est donc là surtout qu'il faut étudier la littérature politique. Cette étude nous conduira aux plus hautes théories du gouvernement des sociétés. Il y a loin de là, sans doute, aux futiles questions d'art, de langue, de prose ou de vers; mais l'art, la langue, la prose ou les vers ne sont que les formes des idées; c'est le fond qu'il faut d'abord considérer, si nous voulons que ce cours de littérature universelle soit en même temps un cours de pensée et de raison publique.

Nous allons dire ici toute notre pensée sur la politique; on va voir que cette pensée n'est

pas plus anarchique que celle de Montesquieu, et beaucoup moins chimérique que celle de Fénelon. Laissons l'utopie aux vers : la prose est la langue de vérité.

## II

Le chef-d'œuvre de l'humanité, selon nous, c'est un gouvernement.

Réunir en une société régulière une multitude d'êtres épars qui pullulent au hasard sur une terre sans possesseurs légitimes et reconnus ;

Combiner assez équitablement tous les intérêts divergents ou contradictoires de cette multitude pour que chacun reconnaisse l'utilité de borner son intérêt propre par l'intérêt d'autrui ;

Extraire de toutes ces volontés individuelles une volonté générale et commune qui gouverne cette anarchie ;

Proclamer ou écrire cette volonté dominante

en lois qui instituent des droits sociaux conformes aux droits naturels, c'est-à-dire aux instincts légitimes de l'homme sortant de la nature pour entrer dans la société;

Sanctifier ces lois par la plus grande masse de justice qu'il soit possible de leur faire exprimer, en sorte que la conscience, cet organe que le Créateur nous a donné pour oracle intérieur, soit forcée de ratifier même contre nos passions la justice de la loi;

Faire régner avec une autorité impartiale et inflexible cette loi sur nos iniquités individuelles, sur nos résistances, nos empiétements, nos répugnances; lui créer un corps, des membres, une main dans un pouvoir exécuteur et visible chargé de faire aimer, respecter et craindre la loi;

Armer ce pouvoir exécuteur de toute la force nécessaire pour réprimer les atteintes individuelles ou collectives contre la loi, sans l'investir néanmoins de prérogatives assez absolues pour qu'il puisse lui-même se substituer à la loi et faire dégénérer cette volonté d'un seul contre tous en tyrannie;

Échelonner, si l'empire est grand, les corps

ou les magistratures, religieuse, civile, judiciaire, administrative, de telle sorte que chaque province, chaque ville, chaque maison, chaque citoyen, trouve à sa portée la souveraineté de l'État prête à lui distribuer sa part d'ordre, de sécurité, de justice, de police, de service public, de vengeance même si un droit est violé dans sa personne;

Faire contribuer dans la proportion de son intérêt et de sa force chacun des membres de la nation aux services onéreux que la nation exige en obéissance, en impôt, en sang, si le salut de la communauté exige le sang de ses enfants;

Créer au sommet de cette hiérarchie d'autorités secondaires une autorité suprême, soit monarchique, c'est-à-dire personnifiée dans un chef héréditaire, soit aristocratique, c'est-à-dire personnifiée dans une caste gouvernementale, soit républicaine, c'est-à-dire personnifiée dans un magistrat temporaire élu et révocable par l'unanimité du peuple : voilà le chef-d'œuvre de cette création d'un gouvernement par l'homme.

Ce gouvernement, Dieu l'a donné tout fait

par instinct à diverses tribus d'animaux, tels que les fourmis et les abeilles; il a laissé aux hommes le mérite de l'inventer, de le choisir, de le changer, de l'approprier à leur caractère et à leurs besoins, et de se faire à eux-mêmes leur propre sort, en se faisant un gouvernement plus ou moins conforme à la conscience, à la justice, à la raison.

Telle est notre pensée sur la sainte institution de ce qu'on appelle un gouvernement.

## III

Cette liberté que Dieu a laissée à l'homme de se choisir et de se façonner un gouvernement est ce qui constitue le plus sa dignité morale parmi les êtres créés.

Tout gouvernement est une intelligence en travail et une morale en action.

Si l'homme n'avait que des instincts comme les animaux, il n'aurait qu'une forme de so-

ciété immuable; c'est parce que l'homme est doué de la raison et de la liberté qu'il éprouve, transforme et améliore sans cesse ses gouvernements.

Les questions de gouvernement sont donc, par leur importance, celles sur lesquelles les hommes ont le plus parlé, discuté, écrit; ce que les hommes de tous les siècles ont écrit sur les gouvernements et sur la société est ce que nous appelons la littérature politique. Les livres primitifs de l'Inde sont pleins de règles et de maximes qui touchent au régime des sociétés. La Bible est tantôt un code de république, tantôt un code de monarchie, tantôt un code de théocratie ou de gouvernement sacerdotal et monarchique à la fois comme était l'Égypte chez qui les Hébreux en avaient vu le modèle. Mais de tous les pays où l'homme a agité pour les résoudre ces grandes théories des sociétés, la Chine antique est évidemment celui où la raison humaine a le mieux approfondi, le mieux résolu et le mieux appliqué les principes innés de l'organisation sociale. La sagacité, l'expérience et le génie de ces philosophes politiques dé-

passent les Machiavel, les Montesquieu, les J. J. Rousseau, ces littérateurs politiques de notre Europe.

Nous savons qu'une telle assertion fera sourire au premier aperçu notre orgueil européen et notre ignorance populaire, toujours prêts à sourire et à railler quand on prononce le nom de la Chine; mais nous ne nous laisserons pas intimider par ce mépris préconçu contre la plus vaste et la plus durable agrégation d'êtres humains qui ait jamais subsisté en unité nationale ou en ordre social sur ce globe.

Nous avons étudié impartialement pendant trente ans ces institutions qui régissent trois cent millions d'hommes; nous plaignons ceux qui n'ont que des dédains et des sourires en présence du phénomène de la Chine antique et moderne, empire plus étendu, plus peuplé, plus policé, plus industrieux que l'Europe entière. Ils jugent ridiculement ce peuple ancêtre sur quelques grotesques en porcelaine, jouets d'enfants qu'on vend à Canton aux matelots de nos navires. Que penseraient-ils des publicistes chinois s'ils nous jugeaient nous-mêmes,

nous Européens, sur ces caricatures, ignobles débauches d'art, qu'on dessine à Londres ou à Paris pour défigurer nos grands hommes et pour dérider nos populaces?

## IV

Aristote n'a fait que l'analyse des formes de gouvernement usitées de son temps parmi les nations asiatiques ou grecques auxquelles les institutions et le nom même de la Chine étaient inconnus.

Platon n'a fait qu'une utopie politique n'ayant pour base que des songes dorés et incohérents au lieu de fonder ses institutions sur la nature de l'homme, sur l'histoire et sur l'expérience, seuls éléments d'ordre social.

Les Indes et la Perse n'avaient d'autres théories de gouvernement que l'autorité absolues dans les rois, l'obéissance servile et consacrée dans les sujets, les priviléges de naissance et les hiérarchies infranchissables entre les castes.

Les Romains n'ont eu d'autre droit public que le droit du plus ambitieux et du plus armé sur le plus faible ; conquérir, spolier et posséder par la gloire, c'est toute leur politique. La conscience et la morale ont été de vains noms pour eux dans leurs théories de gouvernement. Des maîtres et des esclaves, des conquérants et des conquis, c'est tout le monde romain. Ils ont fait beaucoup de lois, mais ce sont des lois athées, des lois de propriété, des lois d'héritage, des lois de famille, des lois d'administration, aucunes lois vraiment divines et humaines selon la grande acception de ces deux mots ; race de brigands qui s'est contentée de bien distribuer les dépouilles du monde.

Le christianisme qui, en promulguant le dogme d'égalité, de justice et d'amour, aurait dû changer la politique romaine a eu peu d'influence jusqu'à ces derniers temps sur les institutions sociales des peuples. Il avait dit un mot qui désintéressait la politique de la religion : « Rendez à César ce qui est à César » ; il s'était borné à promulguer la morale de l'individu sans s'immiscer dans la morale de l'État, c'est-à-dire dans le

gouvernement; il pouvait sanctifier le sujet pendant que le prince était dépravé. Mais de la conscience privée le christianisme devait finir par s'élever dans la conscience publique par l'universalisation de ses principes de justice réciproque. Sa philosophie fraternelle commence à peine à être sensible dans la législation et dans la politique; son ère gouvernementale n'est pas encore venue même dans la littérature d'état.

Machiavel, le grand publiciste de l'Italie, est païen dans ses principes de gouvernement;

Montesquieu, le grand publiciste de la France au dix-huitième siècle, est romain;

Thomas Morus, en Angleterre, est chimérique : c'est un Platon britannique rêvant dans le brouillard comme son maître Platon rêvait dans la lumière du cap Sunium;

Bossuet est hébreu;

Fénelon est cosmopolite et imaginaire;

Jean-Jacques Rousseau, dans son *Contrat social* et dans ses plans de constitution pour la Pologne ou pour la Corse, est le plus inexpérimental des législateurs. Il n'y a pas une

de ses lois qui se tienne debout sur des pieds véritablement humains; il fait dans le *Contrat social* la législation des fantômes, comme il fait dans l'*Émile* l'éducation des ombres, et dans la *Nouvelle Héloïse*, il ne fait que l'amour des abstractions ayant pour passion des phrases. Son *Contrat social* porte tout entier à faux sur un sophisme qu'un souffle d'enfant ferait évanouir. Il suppose que l'origine des gouvernements a été un traité après mûre délibération entre les premiers hommes déja suffisamment philologistes et suffisamment citoyens pour connaître, définir et formuler savamment leurs droits et leurs devoirs réciproques. Il construit sur ce rêve une pyramide d'autres rêves qui, partant tous d'un principe faux, arrivent aux derniers sommets de l'absurde et de l'impossible en application. La passion chrétienne et sainte de l'égalité démocratique dont il était animé donne seule une valeur morale à cette utopie du *Contrat social*. C'est une bonne pensée accouplée à une risible chimère. Il en sort un monstre de bonne intention; on estime le philosophe, on a pitié du législateur politique.

Mirabeau seul était grand politique, mais il était vicieux; le vice chez lui a servi l'éloquence, mais il a vicié et stérilisé le génie.

V

Les littérateurs politiques plus récents, tels que M. de Bonald, M. de Maistre et leurs sectaires, hommes de réaction et non d'idées, sont tout simplement des contre-sophistes. Ils ont pris en tout le contre-pied de Thomas Morus, de Fénelon, des publicistes de l'Assemblée constituante française. Tous deux sont des tribuns posthumes et éloquents de l'aristocratie et de la théocratie, le premier a sacrifié les peuples aux rois, le second a sacrifié les rois même aux pontifes. Pour que la première théorie, celle de M. A. Bonald, fût vraie, il fallait que Dieu eût créé les rois infaillibles, d'une autre chair que celle des peuples; pour que la seconde de ces théories, celle de M. de Maistre, fût applicable, il fallait que Dieu, souverain visible et présent

partout, gouvernât lui-même les sociétés civiles par des oracles surnaturels contre l'autorité desquels le doute fût un blasphème et la désobéissance un sacrilége. Or, comme l'esprit humain ne pouvait se plier à cette abdication de sa liberté morale et déclarer la révélation sacerdotale en permanence dans la politique de tout l'univers, il fallait la force sans raisonnement et sans réplique pour contraindre l'esprit humain, il fallait le bourreau pour dernier argument de conviction. Aussi le dernier de ces littérateurs politiques, de Maistre, n'a-t-il pas reculé devant cette divinisation du glaive; un cri d'horreur lui a en vain répondu du fond de toutes les consciences, il a ses disciples qui confessent sa foi, disciples qui maudissent à bon droit les philosophes démocratiques de l'échafaud et de la Convention, mais que la même logique conduirait fatalement aux mêmes crimes si leur nature ne s'interposait entre leurs théories et leurs actes. Nous n'aurions à choisir, si nous écoutions ces sophistes, qu'entre le sang versé à flots au nom du peuple et le sang versé à torrents au nom de Dieu!

## VI

Enfin dans ces derniers temps la théorie des gouvernements a été chez quelques hommes scandaleux d'audace jusqu'à nier les gouvernements eux-mêmes, c'est-à-dire jusqu'à proclamer sous le nom d'*anarchie* la liberté illimitée de chaque citoyen dans l'État.

Cette théorie, plus digne selon nous du nom de démence que du nom de science, n'a qu'un nom qui puisse la caractériser, c'est l'athéisme de la loi, ou plutôt c'est le suicide des gouvernements et par conséquent le suicide de l'homme social.

Les écrivains politiques en état de frénésie ou de cécité qui se sont faits les organes de cette théorie de *la liberté illimitée*, et qui ont été assez malheureux pour se faire des adeptes, n'ont pas réfléchi que tout jusqu'à la plume avec laquelle ils niaient la nécessité de la loi

était en eux un don, un bienfait, une garantie de la loi; que l'homme social tout entier n'était qu'un être légal depuis les pieds jusqu'à la tête; qu'ils n'étaient eux-mêmes les fils de leurs pères que par la loi; qu'ils ne portaient un nom que par la loi qui leur garantissait cette dénomination de leur être, et qui interdisait aux autres de l'usurper; qu'ils n'étaient pères de leurs fils que par la loi qui leur imposait l'amour et qui leur assurait l'autorité; qu'ils n'étaient époux que par la loi qui changeait pour eux un attrait fugitif en une union sacrée qui doublait leur être; qu'ils ne possédaient la place où reposait leur tête et la place foulée par leurs pieds que par la loi, distributrice gardienne et vengeresse de la propriété de toutes choses; qu'ils n'avaient de patrie et de concitoyens que par la loi qui les faisait membres solidaires d'une famille humaine immortelle et forte comme une nation; que chacune de ces lois innombrables qui constituaient l'homme, le père, l'époux, le fils, le frère, le citoyen, le possesseur inviolable de sa part des dons de la vie et de la société, faisaient, à leur insu, partie

de leur être, et qu'en démolissant tantôt l'une tantôt l'autre de ces lois, on démolissait pièce à pièce l'homme lui-même dont il ne resterait plus à la fin de ce dépouillement légal qu'un pauvre être nu, sans famille, sans toit et sans pain sur une terre banale et stérile ; que chacune de ces lois faites au profit de l'homme pour lui consacrer un droit moral ou une propriété matérielle était nécessairement limitée par un autre droit moral et matériel constitué au profit d'un autre ou de tous ; que la justice et la raison humaine ne consistaient précisément que dans l'appréciation et dans la détermination de ces limites que le salut de tous imposait à la liberté de chacun ; que la liberté illimitée ne serait que l'empiétement sans limite et sans redressement des égoïsmes et des violences du plus fort ou du plus pervers contre les droits ou les facultés du plus doux ou du plus faible ; que la société ne serait que pillage, oppression, meurtre réciproque ; qu'en un mot la liberté illimitée, cette soi-disant solution radicale des questions de gouvernement tranchait en effet la question, mais comme la mort tranche les problèmes de la

vie en la supprimant d'un revers de plume ou d'un coup de poing sur leur table de sophistes. Ces sabreurs de la politique, ces proclamateurs de la liberté illimitée démoliraient plus de sociétés et de gouvernements humains en une minute et en une phrase que la raison, l'expérience et la sagesse merveilleuse de l'humanité n'en ont construit en tant de siècles! La liberté illimitée c'est l'anarchie : l'anarchie n'est pas une science, c'est une ignorance et une brutalité.

Ces sophismes ne sont que des tyrannies qui changent de nom sans changer de moyens. Mais la pire des tyrannies serait un bienfait en comparaison de la liberté illimitée, cette tyrannie de tous contre tous !

On rougit de la logique, de la parole et du talent en voyant employer la logique, la parole et le talent à professer de tels suicides.

Cherchons donc ailleurs une littérature politique émanant des instincts primordiaux de l'homme et puisant ses principes dans la nature pour les développer par la raison.

Cette littérature de la sagesse sociale pratique, il faut l'avouer, ce n'est ni aux In-

des, ni en Égypte, ni en Grèce, ni en Europe que nous la trouverons approchant le plus de sa perfection, c'est en Chine. Nous allons essayer de vous le démontrer, non par des considérations systématiques qui n'auraient d'autre autorité que celle d'une opinion, mais par des textes et par des faits, ces arguments sans réplique.

## VII

Dépouillez-vous un moment de tout préjugé de patrie, de lieu, de race et de temps, et demandez-vous dans le silence de votre âme :

1° Quel est le plus instinctif et le plus naturel des gouvernements à la naissance des sociétés? Vous vous répondrez : C'est le gouvernement paternel.

2° Quel est le plus noble et le plus progressif des gouvernements? Vous vous répondrez:

C'est le gouvernement de l'intelligence, c'est-à-dire celui qui donne la supériorité aux plus capables.

3° Quel est le plus juste des gouvernements? Vous vous répondrez : C'est le gouvernement unanime, c'est-à-dire celui qui gouverne au profit du peuple tout entier, qui ne fait point acception de classes, de castes, de privilégiés de la naissance ou du sang, mais qui ne reconnaît dans tous les citoyens que le privilége mobile et accessible à tous de l'éducation, du talent, de la vertu, des services rendus ou à rendre à la communauté.

4° Quel est le gouvernement le plus moral? Vous vous répondrez : C'est celui qui puise toutes ses lois dans le code de la conscience, ce code muet écrit en instincts dans notre âme par Dieu.

5° Quel est le gouvernement le plus propre à développer en lui et dans le peuple, la raison publique? Vous vous répondrez : C'est celui qui, au lieu de porter des décrets brefs, absolus, non motivés et souvent inintelligibles pour les sujets obligés de les exécuter, raisonne, discute, motive longuement et éloquem-

ment, dans des préambules admirables, chacun de ses décrets, en fait sentir le motif, la nécessité, la justice, l'urgence, en un mot les fait comprendre afin de les faire ratifier par la raison publique.

6° Quel est le gouvernement le plus capable d'élever la plus grande masse d'hommes possible à la plus grande masse de lumière possible? Vous vous répondrez : C'est celui qui ne permet à aucun homme de rester une brute, qui base tous les droits des citoyens sur une éducation préalable et qui flétrit l'ignorance volontaire comme un crime envers l'Être suprême, car Dieu nous a donné l'intelligence pour la cultiver.

7° Quel est le gouvernement le plus lettré? Vous vous répondrez : C'est celui qui fait de la culture des lettres la condition de toute fonction publique dans l'État, et qui d'examen en examen extrait de la jeunesse ou de l'âge mûr et même de la vieillesse, les disciples les plus consommés en sagesse, en science, en lettres humaines, pour les élever de grade en grâde dans la hiérarchie des dignités ou des magistratures de l'État.

8° Quel est le plus religieux des gouvernements? Vous vous répondrez : C'est celui qui, après avoir donné par une éducation universelle, philosophique, historique et morale, à l'homme les moyens de penser par lui-même, respecte ensuite dans cet homme la liberté de se choisir le culte qui lui paraîtra le plus conforme à sa raison individuelle; c'est le gouvernement qui laissera libre l'exercice des différents cultes dans l'État, sauf les cultes qui attenteraient à l'État lui-même dans sa sûreté politique, dans sa police ou dans ses mœurs.

9° Enfin quel est le gouvernement présumé légitimement le plus parfait et le plus conforme à la nature humaine civilisée et civilisable? Vous vous répondrez : C'est celui qui a réuni la plus grande multitude d'hommes sous les mêmes lois et sous la même administration, qui les a fait multiplier davantage en nombre, en agriculture, en arts, en industrie, qui a émoussé le plus chez eux l'instinct sauvage et brutal de la guerre, et qui enfin a fait subsister le plus longtemps en société et en nation un peuple de quatre cent millions de sujets et de quarante siècles!

Je pourrais poursuivre indéfiniment cette définition par demande et par réponse de la nature du meilleur gouvernement; je vous interrogerais pendant un siècle que vous me répondriez toujours comme j'ai répondu ici pour vous, parce que ces réponses sont de bonne foi, de bon sens et de conscience.

## VIII

Eh bien, il y a eu et il y a encore les vestiges d'un gouvernement humain qui accomplit toutes les conditions que nous venons d'énumérer ici : un gouvernement qui régit un cinquième de l'espèce humaine dans un ordre, dans un travail, dans une activité et en même temps dans un silence à peine interrompu par le bruit des innombrables métiers, industries, arts qui nourrissent l'empire ; un gouvernement qui méprise trop pour sa sûreté les arts de la guerre, parce que en soi la guerre lui paraît être le plus grand malheur de l'hu-

manité; un gouvernement qui a été conquis à cause de ce mépris des armes, mais qui s'est à peine aperçu de la conquête, et qui, par la supériorité de ses lois, a subjugué et assimilé à lui-même ses conquérants.

Ce gouvernement, je le répète, c'est celui de la Chine antique.

Et j'ajoute :

Le gouvernement de la Chine, c'est sa littérature.

La littérature de la Chine, c'est son gouvernement.

Les lettres et les lois sont une seule et même chose dans ce vaste empire.

Quand vous savez ses livres, vous savez sa politique ;

Quand vous savez sa politique, vous savez ses lois.

## IX

Comment ce phénomène si unique de l'identification complète de la raison publique et du gouvernement, de la pensée privée et

de l'action sociale s'est-il opéré entre le Thibet et la grande Tartarie, aux antipodes de notre monde occidental? C'est ce que nous allons essayer d'examiner sans parvenir jamais à le découvrir avec évidence.

Pour le découvrir avec évidence, il faudrait connaître l'origine du peuple primitif de la Chine et le suivre pas à pas au flambeau de l'histoire depuis son berceau jusqu'à sa décadence actuelle (décadence militaire, entendons-nous bien).

Or, bien que la Chine soit le pays le plus historique de tous les pays du globe, puisqu'il écrit depuis qu'il existe, et qu'il écrit jour par jour par ses mains les plus officielles et les plus authentiques, ce peuple n'en commence pas moins, comme toutes les races humaines, par le mystère.

Chacun des savants qui ont étudié la Chine a fait à cet égard son système, son hypothèse, sa chronologie; nous avons lu toutes ces hypothèses, tous ces systèmes, toutes ces chronologies; vaine étude, inutile recherche: aucune de ces suppositions n'est prouvée, aucune n'est même plus vraisemblable que l'au-

tre; l'un affirme, l'autre nie, un troisième conjecture, nul ne sait. L'orgueil est le péché de la science, et c'est par l'orgueil qu'elle croula. Elle ne veut pas dire de bonne foi le grand mot de tout, le grand mot des hommes: J'IGNORE, et c'est pour ne pas vouloir confesser l'ignorance dans ce qu'elle ne peut pas savoir qu'elle perd son autorité et son crédit dans ce qu'elle sait. Ne l'imitons pas et disons franchement, après de longues et sincères applications d'esprit à cette question d'histoire et de philosophie, que l'origine du peuple chinois est une énigme. Dieu s'est réservé ces mystères, et le lointain est le voile que l'homme ne soulève pas.

Voici à cet égard tout ce que nous savons et tout ce qu'il est possible de savoir.

## X

Dans une profondeur d'antiquité dont nous n'essayerons pas de calculer les siècles, le

peuple chinois apparaît non pas comme un peuple jeune et naissant à la civilisation, aux lois, aux arts, à la littérature, mais comme un peuple déjà vieux ou plutôt comme le débris d'un peuple primitif, déjà consommé en expérience et en sagesse, peuple échappé en partie à quelque grande catastrophe du globe.

S'il y a un fait historique consacré par toutes les mémoires ou traditions unanimes des peuples, c'est le fait d'un déluge universel ou partiel du globe, déluge qui submergea les plaines avec leurs cités et leurs empires, et après lequel il y eut sur la terre comme une renaissance de la race humaine dont une partie avait échappé à la submersion de sa race.

Soit que la prodigieuse élévation des plateaux de l'Himalaya et du Thibet, qui dépasse de tant de milliers de coudées les cimes mêmes des Alpes, eût sauvé, comme quelques auteurs l'ont pensé, de l'inondation quelque peuple de la haute Asie, peuple redescendu après l'écoulement des eaux dans la Chine; soit que quelque grand sauvetage de l'humanité, dont l'arche de Noé flottant et abordant sur les montagnes de l'Arménie est l'explication bi-

blique, se fût opéré pour les peuples voisins de la grande Tartarie, les Chinois n'apparaissaient en Chine que comme des naufragés du globe qui viennent s'essuyer et essuyer le sol tout trempé de l'inondation à de nouveaux soleils.

C'est un peuple qui paraît antédiluvien et qui semble rapporter une civilisation et une littérature antédiluviennes comme lui, à sa nouvelle patrie au pied du Thibet.

Est-ce une branche immense de la famille de Noé ou de quelque autre Deucalion de l'Inde ou de la Tartarie? Est-elle venue des steppes de cette Tartarie qui lui a envoyé depuis tant de suppléments de population et de conquérants? Est-elle venue de l'Inde par les gorges de l'Himalaya et par les pentes escarpées du Thibet dans ce vaste bassin de la Chine, grand comme l'Europe entière? Chacun, suivant sa science, suivant son imagination, suivant sa foi et suivant son livre profane ou sacré, peut conjecturer ou croire. Le mystère de la première origine du peuple chinois n'en est pas moins impénétrable à l'œil purement humain.

## XI

Et comme si le mystère de l'origine d'un si grand peuple ne suffisait pas pour nous confondre, le mystère d'un livre qui paraît aussi ancien que la race elle-même s'y surajoute. Les premiers chefs et les premiers sages chinois, pendant qu'ils sont occupés à faire écouler les eaux de leur déluge des basses terres de leur empire, apparaissent dès le premier jour des livres à la main.

Ces livres, ce sont les *Kings*, livres sacrés, espèce de Védas de l'Inde, triple recueil religieux, législatif, littéraire, poétique même; il contient les dogmes, les rites, les lois, les chants d'un peuple anéanti et renaissant.

Ici l'esprit s'abîme dans le doute en présence de ces livres mystérieux, préservés peut-être des eaux sur quelque cime ou sur quelque arche flottante pour renouer le nouveau peu-

ple chinois au vieux peuple de ses ancêtres submergés. Quoi? un livre? une langue faite, parfaite et immuable? ce chef-d'œuvre du temps seul? une morale écrite? une politique raisonnée? des rites institués? des maximes, cette lente filtration de la sagesse des peuples à travers les âges? une littérature consommée? une poésie rhythmée avec un art où l'esprit et l'oreille combinent le sens et la musique dans un accord merveilleux? et tout cela déjà conçu, écrit, noté, compris, chanté au moment où un peuple en apparence neuf, ou sorti des marais du déluge, se répand pour la première fois sur la terre?

## XII

Explique qui pourra ce phénomène, mais ce phénomène est un fait irréfutable. Nous avons lu souvent et attentivement tout ce qui a été écrit sur ce livre sacré des *Kings* et une partie

de ce que leur commentateur Confucius en a extrait; il est impossible d'y méconnaître l'empreinte d'une vétusté de civilisation, de sagesse morale et d'industrie humaine qui reporte la pensée au delà des bornes et des dates du monde européen. Les travaux classiques et sincères des savants jésuites qui habitèrent pendant soixante ans (sous Louis XIV) le palais des empereurs de la Chine, qui compulsèrent toutes les bibliothèques de l'empire et qui traduisirent tous ces principaux monuments littéraires, parlent de ces livres sacrés de la Chine comme nous en parlons.

Le père Amyot, qui sait autant qu'Aristote et qui écrit à s'y méprendre comme Voltaire, en cite de longs fragments dans ses Mémoires pleins de sagacité. Nous citerons nous-même dans la suite de cette étude son admirable histoire de la vie et des œvres littéraires de Confucius. Voici ce qu'un des savants religieux chinois, chrétien compagnon du père Amyot, écrit lui-même sur les *Kings :*

« Les livres des Babyloniens, dit-il, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Égyptiens et des Phéniciens ont été ensevelis avec eux

sous les ruines de leur monarchie. Les savants de l'Europe ont beau élever la voix pour célébrer ces anciennes nations, ils ne peuvent presque en parler que d'imagination, puisqu'ils ne les connaissent que par des étrangers qui, les ayant connues trop tard, n'en ont parlé que par occasion, et ont laissé beaucoup d'obscurités dans les fragments disparates qu'ils ont recueillis de leur histoire. Qu'on ne juge donc pas de ce qui nous reste de l'histoire des premiers siècles de notre monarchie par les immenses annales des petits royaumes modernes, mais par ce qu'ont conservé les autres peuples de l'histoire de la haute antiquité. Quoique ce que nous avons en ce genre se réduise en un petit nombre de volumes, on sera étonné qu'ils aient échappé à tant de naufrages.

On l'a déjà dit, et nous ne craignons pas de le répéter, il n'y a aucun livre profane, ancien dans le monde, qui ait passé par plus d'examens que ceux que nous appelons *King*, par excellence, ni dont on puisse raconter si en détail l'histoire et prouver la non-altération. Ceux qui seront curieux de s'en convaincre n'ont qu'à jeter les yeux sur les no-

tes qu'on a mises à la tête de chaque *King* dans la grande édition du palais; ils verront avec surprise qu'on n'a jamais poussé si loin les recherches et la critique pour aucun livre profane. Nous en toucherons quelque chose en parlant du *Chon-King*. Nos savants distinguent quatre sortes ou classes de livres anciens ; donnons une petite notice de chacune. . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Les *Kings* ont été recouvrés par nos sages, et ce qu'on avait de plus précieux sur l'antiquité n'a pas été perdu. Le zèle qu'on a eu dans tous les temps pour les *Kings* vient moins cependant de leur ancienneté que de la beauté, de la pureté, de la sainteté et de l'utilité de la doctrine qu'ils contiennent. Il ne faut que les lire pour s'en convaincre et applaudir à nos lettrés de les avoir placés au premier rang. Si l'idolâtrie a été ridiculisée tant de fois par nos gens de lettres, si elle n'a jamais pu devenir la religion du gouvernement, quoiqu'elle fût celle des empereurs (depuis les conquêtes des Tartares et l'introduction des superstitions des Indous), nous le devons à ces livres...

« Comme ils font aussi toute notre histoire, ajoute l'écrivain chinois, il est clair qu'on y doit trouver des détails uniques pour la connaissance des mœurs dans cette longue suite de siècles, détails d'autant plus intéressants que les poésies qu'on y voit sont plus variées et embrassent toute la nation depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Aussi nos historiens en ont fait grand usage, et avec raison. Nous n'insistons pas sur les preuves qu'on allègue de l'authenticité du *Chi-King*. Trois cents pièces de vers dans tous les genres et dans tous les styles ne prêtent pas à la hardiesse d'une supposition, comme les fragments d'un historien qui est seul garant des faits qu'il raconte. D'ailleurs la poésie en est si belle, si harmonieuse, le ton aimable et sublime de l'antiquité y domine si continuellement, les peintures des mœurs y sont si naïves et si particularisées qu'elles suffisent pour rendre témoignage de leur authenticité. Le moyen qu'on puisse la révoquer en doute, quand on ne voit rien dans les siècles suivants, nous ne disons pas qui les égale, mais qui puisse même leur être comparé! « Les

« six vertus, dit Han-Tchi, sont comme l'âme « du *Chi-King;* aucun siècle n'a flétri les fleurs « brillantes dont elles y sont couronnées, et « aucun siècle n'en fera éclore d'aussi belles. »

« Nous ne sommes pas assez érudit, poursuit-il, pour prononcer entre le *Chi-King*, et les poëtes d'Occident; mais nous ne craignons pas de dire qu'il ne le cède qu'aux psaumes de David pour parler de la divinité, de la providence, de la vertu, etc., avec cette magnificence d'expression et cette élévation d'idées qui glacent les passions d'effroi, ravissent l'esprit et tirent l'âme de la sphère des sens. »

## XIII

S'élevant ensuite à la hauteur d'une critique supérieure aux ignorances et aux préjugés de secte, le savant disciple des jésuites parle des *Kings*, de leur antiquité, de leur authenticité, de leur caractère en ces termes :

« De bons missionnaires qui avaient apporté en Chine plus d'imagination que de discernement, plus de vertu que de critique, décidaient sans façon que les *Kings* étaient des livres, sinon antérieurs au déluge, du moins de peu de temps après ; que ces livres n'avaient aucun rapport avec l'histoire de la Chine, qu'il fallait les entendre dans un sens purement mystique et figuré. Le pas était glissant pour un homme que le zèle dévore, et qui arrive d'Europe avec le préjugé général que le soleil éclaire l'Occident seul de tout son disque, et ne laisse tomber sur le reste de l'univers que le rebut de ses rayons. Le moyen de s'imaginer que des sauvages de l'Orient, tels que les Chinois, eussent écrit des annales, composé des poésies, approfondi la morale et la religion avant que les Grecs, maîtres et docteurs de l'Europe moderne, eussent seulement appris à lire ! Comment se persuader que, tant de siècles avant Alexandre, ces barbares de l'extrême Orient eussent pris dans leurs livres un ton si sublime de vérité, de noblesse, d'éloquence, de majesté de pensées, dont on ne trouve que des lueurs dans les chefs-d'œuvre de Rome, et qui met-

tent ces livres (les *Kings*) au premier rang après nos livres saints pour la religion, la morale, la plus haute philosophie? »

## XIV

Voilà ce que l'école véritablement savante des premiers grands missionnaires jésuites, compagnons du père Amyot, et le père Amyot lui-même, pensaient des premiers livres chinois à l'époque où ces Argonautes de la science faisaient, pour ainsi dire, partie du collége des lettrés, cohabitaient avec les lettrés dans le palais des empereurs, vivaient, mouraient en Chine, et écrivaient ces recueils de Mémoires et ces traductions où toute la civilisation chinoise est pour ainsi dire reproduite en mappemonde d'idées et d'institutions sous nos yeux. C'est là qu'il faut chercher et retrouver la Chine littéraire et législative, et non dans les fables ignares ou ridicules publiées depuis que

la Chine est fermée à leurs successeurs; aussi peut-on affirmer sans crainte que les notions sur la littérature et sur la politique de la Chine antique ont rétrogradé immensément depuis l'expulsion des premiers jésuites de la capitale de l'empire. Il faut excepter les savants professeurs français, les Russes et les Anglais missionnaires des langues de la politique et du commerce. Mais leurs notions sont restées dans les bibliothèques.

## XV

Nous ne mentionnons ici ces livres sacrés et mystérieux de la Chine anté-historique que pour remonter à la source presque fabuleuse de cette littérature politique de la plus vieille et de la plus nombreuse société humaine de l'Orient. Pour bien juger la littérature politique d'un peuple, ce n'est pas à la renaissance, c'est à la pleine maturité de ce peuple qu'il

faut l'étudier; c'est donc dans les écrits littéraires et philosophiques du plus grand littérateur, du plus grand philosophe et du plus grand politique de la Chine que nous allons retrouver ces livres sacrés commentés, réformés et élucidés sous sa main.

Ce lettré, ce philosophe, ce politique, c'est Confucius (Konfutzée en chinois). Confucius est l'incarnation de la Chine. Génie universel, en qui se résument toute la littérature antique, toute la littérature moderne, toute la religion, toute la raison, toute la philosophie, toute la législation, toute la politique d'un passé sans date et de trois cent millions d'hommes; cet homme fut à la fois, par une merveilleuse accumulation de dons naturels, de vertu, d'éloquence, de science et de bonne fortune, l'Aristote, le Lycurgue, le ministre, le pontife, et presque le demi-dieu d'un quart de l'humanité. Confucius résume en lui seul la raison d'un hémisphère.

Les admirables travaux du père Amyot sur la vie, les lois, les œuvres de cet homme unique entre tous les hommes, sont contenus à peine dans un volume. Ce volume est à lui

seul une bibliothèque. Connaissons donc le philosophe, nous connaîtrons mieux la philosophie.

## XVI

Les portraits de Confucius, gravés en Chine sur les portraits traditionnels de ce philosophe, le représentent assis sur un fauteuil à bras de bois sculpté, à peu près semblable à nos stalles de cathédrale dans le chœur des églises chrétiennes de notre moyen âge. Il est vêtu d'un manteau d'étoffe à plis lourds qui enveloppe ses épaules et ses bras, et qui est ramené sur ses genoux; ses deux mains, petites et maigres, sont jointes sur sa poitrine; elles s'appuient sur une espèce de houlette à deux pieds, qui, à son extrémité inférieure, a un peu la forme allongée d'une lyre grecque. Comme la musique était une des bases de la philosophie primitive de la Chine, et que le philosophe lui-même était un musicien accom-

pli, c'est peut-être un instrument de musique. Ses pieds sont cachés sous les plis flottants du manteau, ses coudes sont appuyés sur les bras du fauteuil; une espèce de bonnet carré, pareil à la mitre persane, coiffe la tête; une frange à longues torsades retombe du sommet de cette coiffure sur un large bandeau qui ceint le front du philosophe comme une tiare.

Cette tiare empêche de voir entièrement le front; il paraît haut, large, sans plis et sans rides, comme celui d'un homme qui ne donne aucune tension d'effort ou de douleur à sa pensée, mais qui reçoit la sagesse et l'inspiration d'en haut, comme la lumière. Les sourcils, fins et légèrement arqués à leur extrémité, ressemblent aux sourcils de femmes en Perse. Les yeux, dont on entrevoit le globe proéminent sous la transparence des paupières minces, sont presque entièrement fermés dans le demi-jour de la méditation qui se recueille; ce demi-jour, qui en découle cependant sur la physionomie, est lumineux et serein comme une aurore ou comme un crépuscule de l'âme. Le nez est droit et court, un peu renflé aux

narines; la bouche n'a rien de l'ironie socratique, symptôme contentieux de lutte et d'orgueil qui humilie plus qu'il ne persuade les hommes; elle a une expression de sourire fin, heureux et bon d'un homme qui vient de surprendre une vérité au gîte, et qui est pressé de la communiquer à ses semblables. Une longue barbe d'une finesse ondoyante et d'une forme qui trahit le peigne et le parfum glisse en frisure jusque sur sa poitrine. L'impression générale qu'on reçoit de ce portrait est celle de la vénération volontaire pour cette bonté belle et pour cette jeunesse mûre et pourtant éternellement jeune. C'est une beauté morale, encore plus attrayante que celle de la tête de Platon, où l'on ne sent que la poésie et l'éloquence, divinités de l'imagination, tandis que dans la tête de Confucius on sent la raison, la piété et l'amour des hommes, triple divinité de l'âme.

## XVII

Confucius était né de race noble. Sa généalogie remontait à vingt-deux siècles et demi avant J.-C. ; nous disons de race noble, car l'égalité démocratique des institutions chinoises n'exclut pas le respect et l'authenticité des filiations dans un pays où tout est fondé sur l'autorité du père et sur le culte de la famille pour les ancêtres.

Il descendait même d'une race qui avait donné des rois à un des royaumes dont se composait alors la fédération monarchique de l'empire chinois, encore mal aggloméré en seul gouvernement.

Le père de sa mère avait trois filles ; un vieillard, gouverneur de sa province, lui en demanda une pour épouse. « Le père, dit l'historien chinois, rassembla ses filles et leur dit : « Le gouverneur de Tseou veut me

faire l'honneur de s'allier à moi, et demande l'une de vous en mariage. Je ne vous le dissimule point, c'est un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire et d'une figure qui n'a rien d'attrayant; il est d'une humeur sévère, et ne souffre pas volontiers d'être contrarié; outre cela, il est d'un âge déjà fort avancé. Voyez, mes filles, l'embarras où je me trouve, et suggérez-moi comment je dois m'en tirer. Je n'ai garde de vouloir vous contraindre. Dites-moi naturellement ce que vous pensez. Au reste, *Chou-Leang-Ho* compte parmi ses ancêtres des empereurs et des rois, et descend en droite ligne du sage *Tcheng-Tang*, fondateur de la dynastie des *Chang*. »

« Le père ayant cessé de parler, ses trois filles se regardèrent en silence pendant quelque temps. La plus jeune, voyant que ses sœurs ne se pressaient pas de répondre, prit elle-même la parole et dit : « Je vous obéirai, mon cher père, et j'épouserai le vieillard que vous nous proposez. Je n'y ai aucune répugnance, et j'attends respectueusement vos ordres. »

« Oui, ma fille, répondit le père, vous l'épouserez; je connais votre vertu et votre cou-

rage; vous ferez le bonheur de votre mari et vous serez vous-même heureuse entre toutes les mères. »

## XVIII

C'est de cette union que naquit Confucius, 551 ans avant J.-C. « Un enfant pur comme le « cristal naîtra, dirent à la mère les génies pro- « tecteurs de la famille (l'esprit des ancêtres); « il sera roi, mais sans couronne et sans royau- « me ! » Les Chinois comprenaient déjà alors la royauté de l'intelligence et la souveraineté de la raison.

Dès sa naissance, la tendre superstition de ses parents remarqua des lignes de génie, de sagesse future et de faveur du ciel sur toute sa personne. Le plus significatif de ces augures, selon les historiens du temps, était une protubérance élevée au-dessus de la tête, signe que les phrénologistes d'aujourd'hui considè-

rent encore comme une prédisposition naturelle des organes de l'intelligence à la contemplation des choses célestes, à la piété et à la vertu dont la piété est le premier mobile.

L'enfant perdit le vieillard son père trois ans après sa naissance. Sa vertueuse mère résolut de rester veuve pour se livrer sans distraction à l'éducation de ce fils. A l'âge de sept ans elle le confia aux leçons d'un philosophe consommé en science et en sagesse, dont il devint le disciple de prédilection. Son application, ses progrès, son obéissance, sa modestie, la douceur de son caractère, la grâce de son langage et de ses manières en firent le modèle de l'école; il fut chargé par le maître de le suppléer habituellement dans ses leçons aux plus jeunes de ses élèves. Confucius commença ainsi à professer tout en s'instruisant, mais il le fit avec tant de ménagement pour l'orgueil de ses inférieurs qu'on lui pardonna sa supériorité, et qu'on aima même en lui cette supériorité de génie qui excite ordinairement l'envie et la haine. Une précoce gravité cependant ajouta ainsi à sa jeunesse l'habitude calme et digne de la physionomie de l'âge mûr.

A dix-sept ans, sa mère le contraignit à quitter à regret l'école du philosophe, et à entrer dans les affaires comme mandarin de la dernière classe. Après de sévères examens pour les fonctions publiques, il fut chargé d'inspecter les subsistances du peuple et les procédés de l'agriculture dans le petit royaume de Lou, sa patrie. La science de l'économie politique, qui ne commence qu'à naître et à balbutier en Europe, était déjà parvenue à une haute théorie de principes et d'application en Chine. On le voit par les notions de liberté de commerce et de suppression des monopoles que les historiens de Confucius développent, d'après lui, dans le récit de cette partie de son administration.

Le peuple du royaume lui paya ses soins en popularité, le roi en confiance. Il devint le modèle des administrateurs comme il avait été le modèle des disciples dans ses études. Marié par sa mère à dix-neuf ans, il eut un fils; il lui donna le nom de *Ly*, par allusion au nom d'un petit poisson que le roi lui envoya pour sa table, en le félicitant, suivant l'usage, sur la naissance d'un premier-né.

## XIX

A vingt et un ans, Confucius fut investi de l'intendance générale des terres incultes, des eaux et des troupeaux du royaume. Son administration vigilante persuadait le bien plus encore qu'elle ne l'imposait; dans ses visites aux provinces, il voulait voir tous les propriétaires des terres et s'entretenir avec eux. Il leur insinuait les grands principes d'où dépend le bonheur de l'homme vivant en société; il entrait dans les plus petits détails des obligations particulières à leur état. Il les interrogeait ensuite sur la nature et les propriétés du terrain dont ils étaient possesseurs, sur la qualité et la quantité des productions qu'ils en retiraient annuellement; il leur demandait si, en donnant à leurs champs une culture plus soignée, ils ne les rendraient pas d'un plus grand et d'un meilleur rapport;

s'ils n'en recueilleraient pas avec plus de facilité et plus abondamment des récoltes d'un genre différent de celui qu'ils avaient coutume d'en exiger, et autres choses semblables sur lesquelles, après avoir reçu les éclaircissements dont il avait besoin, il intimait ses ordres.

## XX

La mort de sa mère, sa divinité visible sur la terre, le surprit au milieu de ses travaux et de ses succès. Selon l'usage du pays à cette époque, il se démit de toutes ses dignités pour revêtir un deuil extérieur moins lugubre encore que celui de son âme. Il s'enferma pendant trois ans dans l'intérieur de sa maison pour pleurer sa mère; il transporta ensuite ces restes vénérés dans le sépulcre de son père sur une haute montagne; il enseigna par cet exemple, autant que par ses écrits à ses

disciples, que la piété filiale, source de tous les devoirs pendant la vie des parents, était encore la source des bénédictions du ciel et des vertus sociales après leur mort. Il fit ainsi des cérémonies funèbres envers les ancêtres une partie fondamentale de la religion et de la société. En cela, comme en toute autre chose, il n'innovait pas; il ne faisait que rappeler plus strictement et plus éloquemment ses compatriotes à la pure et antique doctrine des *Kings* ou livres sacrés, qu'il s'occupait déjà à exhumer et à commenter pour la Chine.

Ses historiens racontent que ces trois années de deuil et de réclusion absolus dans sa maison furent pour lui un noviciat sévère et actif, pendant lequel, à l'exemple de tous les grands législateurs qui se retirent avant leur mission sur les hauts lieux ou dans le désert, il s'entretint avec ses pensées, et fit faire silence à ses sens et au monde.

Son seul délassement, disent-ils, était son instrument de musique, sur lequel il s'exerçait quelquefois pour exhaler ses lamentations ou ses invocations à l'âme de sa mère. Cet instrument, appelé le *kin*, est une espèce de

lyre à cordes de soie qui rend des sons d'une extrême ténuité et d'une grande douceur, pareils à ceux du vent dans les brins d'herbe.

« Le dernier jour de son deuil accompli, » écrit le père Amyot, qui traduit les chroniques du temps, « il chercha à se distraire entièrement en essayant de jouer quelques airs qu'il avait composés sur son *kin*.

« Il n'en tira pour cette première fois que des sons plaintifs et tendres, qui exprimaient la douce langueur d'une âme dont l'affliction n'est pas encore dissipée entièrement. Il persista dans ce même état l'espace de cinq nouveaux jours, après lesquels, faisant réflexion que puisqu'il avait rempli avec la dernière exactitude tout ce que les anciens pratiquaient en pareille occasion, il était temps qu'il se rendît enfin à la société, et qu'il serait coupable envers elle s'il continuait à écouter sa douleur, préférablement à ce que lui suggérait la raison d'accord avec le devoir. Il fit un dernier effort pour rappeler ce qu'il avait jamais eu de cet enjouement grave, qui, loin de déparer la sagesse, lui sert comme d'ornement pour la faire admirer. Il accorda son kin, et le

pinçant de manière à en tirer des sons mieux nourris et plus vigoureux que de coutume, il modula indifféremment sur tous les tons; il chanta même à pleine voix, et accompagna ses chants de son instrument; dès lors sa porte ne fut plus fermée à personne, mais on le sollicita en vain de reprendre ses fonctions publiques. Il préféra à tout l'étude et l'enseignement de la sagesse, dont il s'était enivré jusqu'à l'extase pendant ce recueillement de trois ans. « Il y aura toujours assez d'hommes enclins à gouverner les autres hommes, leur répondait-il, il n'y en aura jamais assez pour leur enseigner les règles morales de la vie privée et de la vie publique.»

Sa réputation de science et de sagesse groupa bientôt autour de lui un petit nombre de ces hommes de bonne volonté qui ont un goût naturel pour la supériorité de l'esprit ou de l'âme et que la Providence semble appeler spécialement dans tous les pays et dans tous les temps à faire écho et cortége aux grandes intelligences. Ces disciples volontaires et dévoués furent tout l'empire de Confucius Comme ils étaient eux-mêmes les plus purs et

les plus estimés des jeunes gens du royaume, l'opinion publique conçut un grand respect pour l'homme que de tels hommes reconnaissaient comme leur maître. C'est ainsi que Pythagore, Zoroastre, Socrate, Platon, avant d'avoir une doctrine publique, eurent un auditoire de disciples bien-aimés qui répercutait leur parole à l'univers.

## XXI

Appelé par les souverains des royaumes voisins pour conseiller la politique des princes ou réformer les mœurs, il voyagea comme Platon, semant partout la piété et le bon ordre entre les hommes. Mais il revenait toujours, malgré les offres de ces princes et de ces peuples, dans le petit royaume de Lou sa patrie. « Je dois d'abord, disait-il, faire le bien où le ciel m'a fait naître. La première des vo-

cations, c'est la naissance ; le premier des devoirs, après la famille, c'est la patrie ! »

Il visita surtout les philosophes les plus renommés par leur doctrine dans toutes les villes de l'empire, et se fit humblement leur disciple afin de se rendre plus digne d'enseigner à son tour.

A trente ans, il déclara à ses parents et à ses amis qu'il se sentait dans toute la plénitude de forces que le ciel accorde aux hommes, et que «l'horizon de toutes les choses divines et humaines (la vérité) lui apparaissait enfin comme d'un point culminant d'où l'on voit l'univers.» Il ouvrit, pour la première fois, dans sa propre maison, une école publique d'histoire, de science, de morale et de politique; puis s'élevant bientôt à une mission plus haute et plus universelle : «Je sens enfin, dit-il, que je dois le peu que le ciel m'a donné ou qu'il m'a permis d'acquérir à tous les hommes, puisque tous les hommes sont également mes frères et que la patrie de l'humanité n'a pas de frontière.»

Il partit alors suivi d'un grand nombre de disciples de tous les royaumes voisins pour al-

ler, non prophétiser, mais raisonner dans tout l'empire où l'on parlait la langue de la Chine.

L'espace limité de ces pages ne nous permet pas ici d'entrer dans le récit circonstancié de ces longues missions philosophiques et de rapporter les mille anecdotes et les cent mille leçons dont chacun de ses pas fut l'occasion.

Ses missions donnent l'idée d'un Socrate ambulant qui, au lieu de prêcher de rue en rue et de porte en porte dans la petite bourgade d'Athènes, prêche de royaume en royaume et répand son esprit sur trois cent millions d'auditeurs. Mais au lieu que Socrate discute, conteste, réfute, argumente, sophistique sans cesse sa pensée et fait un pugilat d'esprit de sa philosophie, Confucius se contente d'exposer et de répandre la sienne sans autre artifice et sans autre polémique que l'évidence instinctive et persuasive dont Dieu fait briller par elle-même toute vérité morale comme toute vérité mathématique.

C'est là la différence essentielle entre Socrate et Confucius. Socrate est un lutteur, Confucius est un ami ; Socrate est un railleur, Confucius est un consolateur; on sort de la con-

versation de Socrate réduit au silence mais aigri et humilié; on sort de la conversation de Confucius convaincu, édifié et charmé.

## XXII

Ce caractère distingue Confucius des sophistes grecs; un autre caractère le distingue des autres législateurs de l'Inde, de l'Égypte, de la grande Grèce et des deux Asies, c'est qu'il ne fait point intervenir le ciel et les prodiges dans l'autorité qu'il affecte sur les hommes; il n'étale point l'inspiration surnaturelle de Zoroastre, de Pythagore, du prophète arabe, pas même le génie conseiller et un peu frauduleux de Socrate; il ne se substitue pas aux lois absolues de la nature, il ne se proclame ni divin, ni ange, ni demi dieu; il ne sonde le passé que par l'étude, il ne lit dans l'avenir que par la logique qui enchaîne les effets aux

causes; il se confesse homme faible, ignorant, borné comme nous; seulement, à l'aide de cette clarté purement intellectuelle et toute humaine qui vient pour la vérité de l'intelligence et pour la morale de la conscience, il recherche le vrai et conseille le bien. Ses révélations ne sont que des études, ses lois ne sont que des avis, la divinité qui parle en lui et par sa bouche n'est que la divinité de la raison. Mais, pour donner crédit à la raison et pour la faire respecter davantage des autres hommes, il la présente avec le cachet de l'antiquité et de la tradition. Il feuillette jour et nuit les *Kings*, ces livres historiques et sacrés dont les textes mutilés ou à demi effacés avaient disparu à moitié de la mémoire des peuples, il les recouvre, il les restitue, il les commente, il les complète et il dit à ses contemporains corrompus: « Lisez et admirez, voilà l'âme, les lois, les mœurs de vos ancêtres, conformez votre âme, vos lois, vos mœurs nouvelles à leur exemple et à leurs préceptes.» Voilà toute la révélation de Confucius; c'était celle qui convenait par excellence à une race humaine aussi exclusivement raisonneuse et

aussi dépourvue de vaine imagination que le peuple chinois. Le Thibet, qui sépare l'Inde de la Chine, semble en effet séparer aussi en deux zones géographiques les facultés de l'esprit humain: dans les Indes comme dans l'Arabie et la Grèce, l'imagination; dans la Chine et dans la Tartarie, la raison. C'est l'hémisphère rationnel du globe.

## XXIII

Aussi Confucius devint-il promptement l'oracle vivant de tous les royaumes confédérés de la Chine visités par lui et par ses disciples. Et cela simplement parce qu'il était l'homme de plus de bon sens qu'il y eût dans l'empire et dans le siècle, la raison vivante et enseignante. Il n'éprouva non plus ni persécution ni rivalité, ni exil, ni martyre, et cela aussi par une raison toute simple, c'est qu'il n'an-

nonçait aucune nouveauté de nature à troubler le monde et à substituer un culte à un autre, une politique à une autre, une société à une autre société, mais qu'il rappelait au contraire les peuples aux anciennes institutions et aux anciennes obéissances. Ni les prêtres, ni les princes, ni les peuples n'avaient intérêt à étouffer sa voix dans son sang. Sa morale pouvait bien contrarier quelques vices des cours ou quelques désordres des multitudes, mais ces vices nuisaient à tous et l'opinion publique s'unissait en immense majorité à son philosophe pour les réformer ou pour les flétrir. C'était un conservateur et non un novateur.

Sa mission fut donc partout une mission de paix. Qu'objecter à un homme qui vous dit: Je ne suis qu'un homme, je ne vous annonce que ce que vous savez, et je ne vous conseille que ce que votre conscience vous conseille plus divinement et plus éloquemment que moi ?

C'est pendant cette longue mission toute philosophique que Confucius prêcha et rédigea ce code d'histoire, de politique et de morale qui fit de son œuvre le livre sacré de son temps.

Il n'affecta point un excès de mépris pour les richesses quand elles lui furent libéralement offertes par plusieurs des rois dont il visita les provinces. Il conserva son modique patrimoine, gage de son indépendance et héritage de son fils; il vivait selon la condition à la fois digne et modeste dans laquelle il était né; il refusa le don qu'on voulait lui faire de villes ou de provinces en propriété. Comme ses disciples s'en étonnaient : «Maître, lui dirent-ils, ce refus opiniâtre de votre part n'aurait-il pas sa source dans l'orgueil?

« Vous ne me connaissez point, leur ré« pondit Confucius, si vous croyez que c'est « par dédain que je ne veux pas accepter le « bienfait dont le roi de Tsi veut m'honorer; et « le roi de Tsi me connaît moins encore s'il s'i« magine que je suis venu dans ses États et au« près de sa personne en vue de quelque inté« rêt temporel qui me soit propre.

## XXIV

On demandait à un sage qui avait vu et entendu Confucius ce que c'était que ce philosophe :

« C'est un homme, répondit le sage, auquel aucun homme de nos jours ne peut être comparé. Sa physionomie révèle la plus haute intelligence, ses yeux sont comme des sources de clarté, sa bouche est comme celle des dragons qui soufflent le feu, sa taille est de six pieds sept pouces; il a les bras longs et le dos voûté; son corps est un peu courbé, ses paroles ne tendent qu'à inspirer la vertu. Il ressemble aux sages les plus distingués de la haute antiquité. Il ne dédaigne pas de s'instruire auprès de ceux qui sont et moins sages et moins éclairés que lui; il profite de tout ce qu'on lui dit; il tâche de ramener tout à la

saine doctrine des anciens. Il fera l'admiration de tous les siècles, et sera réputé pour être le modèle le plus parfait sur lequel il soit possible de se former.

« Mais, interrompit Lieou-Ouen-Koung, cet homme si parfait, selon vous, que laissera-t-il de lui qui puisse faire l'admiration de la postérité?

« Si les belles instructions de *Yao* et de *Chun*, répondit Tchang-Houng, viennent à se perdre; si les sages règlements des premiers fondateurs de notre monarchie viennent à être oubliés; si les cérémonies et la musique (1) sont négligées ou corrompues; si enfin les hommes viennent à se dépraver entièrement, la lecture des écrits que laissera Confucius les rappellera à la pratique de leurs devoirs, et fera revivre dans leur mémoire ce que les anciens ont su, enseigné et pratiqué de plus utile et de plus digne d'être conservé. »

On rapporta à Confucius le magnifique éloge que Tchang-Houng avait fait de lui. « Cet éloge

(1) Musique est ici pour philosophie, équilibre et harmonie des choses, art et symbole à la fois chez les Chinois comme chez les anciens législateurs européens.

est outré, répondit notre philosophe à ceux qui le lui rapportèrent, et je ne le mérite en aucune façon. On pouvait se contenter de dire que je sais un peu de musique et que je tâche de ne manquer à aucun des rites. »

## XXV

A son retour dans sa patrie Confucius la trouva, comme Solon, asservie sous plusieurs ministres ambitieux ligués contre la liberté. Malgré sa répugnance à sortir de ses études philosophiques pour se mêler aux soins du gouvernement, il consentit, à la voix du peuple et du roi, à prendre provisoirement en main le gouvernement pour rétablir l'ordre, les mœurs, la justice, la hiérarchie dans l'État. Il fut dans les hautes affaires ce qu'il avait été dans la philosophie spéculative, philosophe et homme d'État à la fois. Son administration sévère et impartiale

intimida les méchants et rassura les bons; sa politique ne fut que la raison appliquée au gouvernement de son pays. C'est à cette époque de sa vie active que se rapportent ses plus belles maximes et ses plus belles institutions.

Cette politique de Confucius, partout confondue avec la morale, se résume ainsi :

Le *tien*, mot qui veut dire le *ciel vivant* ou le *Dieu* universel qui crée, recouvre, enveloppe et retire à soi toute chose; le *ciel* est père de l'humanité.

C'est lui qui nous dicte ses lois par nos instincts naturels et qui a mis un juge en nous par la conscience.

Cette conscience nous inspire et nous impose des devoirs réciproques les uns envers les autres.

Ces devoirs, rédigés en codes par les premiers législateurs des hommes, sont exprimés par des rites ou cérémonies, expression extérieure de ces devoirs religieux et civils.

L'observation de ces devoirs ainsi formulés constitue l'ordre social, le bon gouvernement, la vertu.

La première de ces vertus, l'âme de ces rites

ou devoirs, est l'humanité, sentiment inspiré par Dieu pour la conservation de la race.

Voici ce qu'en dit Confucius dans ses livres politiques, bien supérieurs à ceux d'Aristote :

« Tout ce que je vous dis, nos anciens sages l'ont pratiqué avant nous.

« Cette politique qui, dans les temps les plus reculés, était la foi, la règle et le gouvernement, se réduit à l'observation des trois devoirs fondamentaux exprimant les trois relations.

« Du souverain au sujet,

« Du père aux enfants,

« De l'époux à l'épouse et à la pratique des cinq vertus capitales qu'il suffit de vous nommer pour faire naître en vous l'idée de leur excellence et l'obligation de les accomplir.

« Ces cinq vertus sont :

« 1° L'humanité (c'est-à-dire l'amour universel) entre tous les hommes de notre espèce sans distinction, » principe de ce que nous appelons aujourd'hui la démocratie ou l'égalité de droits de tous aux bienfaits du gouvernement, patrimoine de tous.

« 2° La justice qui donne, » dit Confucius en l'expliquant, « à chaque citoyen de la société ou de l'empire ce qui lui revient légitimement sans favoriser ni déshériter personne de sa part de droits.

« 3° La loi égale et uniforme pour tous, afin « que tous participent, » dit-il expressément, « aux mêmes avantages comme aux mêmes « charges. »

Ne croit-on pas lire, deux mille cinq cents ans d'avance, ce que nous appelons le code de 1789? « Que le nouveau est vieux! » s'écrie le sage.

« 4° La droiture qui cherche en tout le vrai sans falsifier la vérité ni à soi-même ni aux autres.

« 5° Enfin la bonne foi, ce grand jour réciproque qui permet aux hommes en société de voir clairement dans le cœur et dans les actions les uns des autres... (N'est-ce pas ce que nous appelons l'opinion?)

« Voilà, » continue-t-il, « ce qui a rendu les premiers instituteurs de notre société civile et politique respectables pendant leur vie, immortels après leur mort. Qu'ils soient nos modèles! »

## XXVI

Confucius, d'après ces maîtres et ces modèles, et les politiques de son école après lui, commentent ainsi ces trois relations et ces cinq vertus réduites en gouvernement et en rites :

« Il faut un gouvernement aux hommes, puisque les hommes sont destinés par leurs nécessités à vivre en société.

« Ce gouvernement doit exprimer l'intérêt légitime de tous et la volonté générale. Cet intérêt légitime de tous doit prévaloir sur l'intérêt étroit et égoïste de chacun. Cette volonté générale doit être obéie.

« Pour qu'elle soit obéie, il lui faut une autorité non-seulement forte et irrésistible, mais morale et en quelque sorte divine. »

Où trouver cette autorité ? ce principe sacré de commandement du côté des gouvernements, d'obéissance du côté du peuple ?

Les peuples libres des temps modernes la

trouvent dans la volonté de la nation tout entière, délibérant sur ses droits et sur ses devoirs, étant à elle-même sa propre autorité, et en confiant l'exercice à des corps et à des magistrats, à des dictateurs révocables et responsables sous le régime des républiques ;

Les peuples théocratiques, dans des pontifes souverains à qui ils attribuent une mission et comme une vice-royauté divine.

Les peuples asservis, dans la force armée qui les a conquis et qui les possède par le droit des armes.

Les peuples monarchiques la confèrent à une dynastie et la confondent avec le droit de naissance sur un trône.

Toutes ces délégations de la volonté générale ou du gouvernement sont arbitraires, locales, contestables, systématiques, abstraites, affirmées ou niées selon les temps, les lieux, les circonstances.

La sédition attente à la république;

Le sentiment légal se révolte contre la dictature ;

L'incrédulité des peuples se joue de l'infaillibilité ou de la divinité des pontifes ;

Les vaincus rompent leurs chaînes et brisent à leur tour avec l'épée la souveraineté humiliante des conquérants et des oppresseurs;

Les peuples monarchiques se dégoûtent de leur dynastie, fondent d'autres familles royales dont l'autorité plus récente a moins d'autorité encore que les dynasties antiques. Ces peuples se divisent en factions contraires qui nient, les armes à la main, les droits anciens ou les titres nouveaux. L'autorité elle-même des gouvernements et l'ordre des sociétés périssent dans ces guerres civiles.

Confucius, à l'exemple du premier législateur de toute antiquité de cette partie de l'extrême Orient, cherche et trouve dans la nature le principe incontesté et humainement divin des sociétés.

Son principe et celui de la Chine, c'est l'autorité du père sur les enfants.

Ce principe, selon lui, a le mérite d'avoir été le premier.

Évidemment la première société humaine instituée de Dieu avec la première famille n'a pas commencé par la république; la républi-

que suppose des hommes égaux en force, en volonté, en droit, en fait, émancipés de toute tutelle préexistante et délibérant à titre égal sur le gouvernement. La première famille n'était pas dans ces conditions.

Le père, né le premier, avait la priorité de l'intelligence; il savait ce que les fils ignoraient.

Le père avait la force de l'âge; les fils la faiblesse de l'enfance. L'autorité de la force matérielle s'unissait en lui à l'autorité du plus intelligent, le droit du plus fort et le droit du plus capable se confondaient naturellement dans son nom de père.

Le droit moral, c'est-à-dire la justice, lui conférait également l'autorité préalable et naturelle. Il avait créé, élevé, nourri, enseigné les enfants; il était naturellement le roi de sa race.

La conscience, cette révélation du sentiment inné en nous, lui donnait aussi volontairement l'autorité. Les enfants l'aimaient et le respectaient instinctivement, par reconnaissance pour le bienfait de la vie qu'ils lui devaient, et par l'habitude de se soumettre à sa volonté présu-

mée sage. Cette obéissance d'instinct, de reconnaissance et de volonté donnait un caractère de moralité, de vertu, de divinité à la supériorité du père. Il représentait le père des pères, Dieu, de qui il émanait dans le mystère de la création et dont il tenait la place et l'autorité sur sa descendance. La première paternité fut donc une première royauté, la première famille une première monarchie de droit naturel ou de droit divin!

Voilà un principe d'autorité auquel on remonte sans hypothèse, sans abstraction, sans polémique, au commencement des temps; c'est la nature qui l'impose, c'est l'instinct qui le reconnaît, c'est la tendresse paternelle qui le modère, c'est la piété filiale qui le moralise et qui le sanctifie.

C'est le principe d'autorité fondé sur le fait, sur la nature et sur la tradition. Confucius l'adopte dans sa politique.

Lorsque la première famille humaine trop nombreuse se subdivise en familles secondaires, le même principe se retrouve dans le père et dans le fils de chaque famille, puis de chaque tribu, puis, quand la tribu s'agrandit, dans le

chef paternel et dans les sujets filiaux de chaque empire.

Ce principe d'autorité, selon Confucius, peut subir des révoltes, des altérations, des interrègnes, des éclipses, mais il n'en constitue pas moins, même dans ces altérations, le principe abstrait, préexistant et permanent des gouvernements. La nature selon lui est monarchique.

## XXVII

Ce principe d'autorité trouvé ou retrouvé, on conçoit quelle sainteté naturelle et originelle Confucius et ses disciples impriment au pouvoir monarchique confondu avec le pouvoir paternel; on conçoit aussi quelle dignité, quelle moralité, quelle solidité ce même principe donne à l'obéissance filiale des peuples. C'est pour eux la législation du sentiment. Ni

tyrans ni esclaves; un père sans tyrannie pour tous, des enfants sans murmure d'un même père, voilà l'autorité.

Nous allons voir comment Confucius et ses disciples tempèrent ce pouvoir qui serait ou deviendrait tyrannique s'il était absolu dans la pratique comme il l'est dans la théorie. Il le tempère par ce même esprit de famille dont il fait le fondement de sa politique.

Voyons d'abord la constitution politique que le philosophe législateur fait découler ou plutôt laisse découler de son principe d'autorité paternelle.

Le souverain est *le père et la mère* de l'empire.

Les sujets sont tenus envers lui à la même piété filiale qu'envers leur propre père.

Dans chaque famille de l'empire, le même principe se ramifie et consacre l'obéissance et le respect envers les pères et les ancêtres jusqu'au culte extérieur.

Ainsi la loi politique et la loi civile ne sont qu'une seule et même loi sous deux formes, l'autorité de l'amour en haut, l'obéissance par l'amour en bas.

Suivons :

Les sujets sont égaux devant le père, qui est la loi vivante.

Cette loi vivante dans le père souverain est néanmoins dominée par les lois écrites appelées les rites, les usages, les cérémonies, qui sont censées émaner de l'autorité sacrée des ancêtres ou des premiers pères de la grande famille.

Le père ou le souverain, comme dans les familles à demi émancipées, remet une partie de son autorité à des conseils de famille composés des sujets les plus sages et les plus distingués par leur intelligence et par leur vertu.

Ce sont les ministres.

Parallèlement à ces ministres délégués du souverain, il y a des conseils ou tribunaux indépendants d'eux et même du souverain, conseils chargés de faire respecter les rites ou les lois que le souverain et ses ministres seraient tentés d'enfreindre ;

D'autres tribunaux sont chargés de surveiller la distribution de la justice ;

D'autres, de la police ou de l'ordre ;

D'autres, de l'administration, etc., etc. ;

D'autres, enfin, de surveiller le souverain lui-même, de lui présenter des remontrances contre ses infractions aux rites ou aux lois, et d'inscrire jusqu'à ses fautes privées ou jusqu'à ses paroles mal séantes sur les registres historiques inviolables de l'empire.

L'intelligence cultivée (les lettrés) est le seul titre aux fonctions publiques.

Les lettrés sont examinés. Ils montent, selon leur aptitude, au rang de mandarins ou de fonctionnaires publics de toute espèce.

Le dernier des enfants du peuple peut devenir lettré, et de lettré mandarin, et de mandarin ministre, en vertu de sa seule aptitude.

## XXVIII

L'ordre, selon la politique de la Chine, étant la première nécessité comme le premier objet de la société, passe avant la liberté.

La raison de Confucius est celle-ci : La li-

berté n'est que le bien de l'individu; l'ordre est le bien de tous. (Dirions-nous mieux aujourd'hui ?)

Mais Confucius concilie dans une mesure très-équitable les nécessités de l'ordre avec la dignité de la liberté.

Écoutons Confucius sur cette partie de sa politique :

« Avoir plus d'humanité que ses sembla-
« bles, c'est être plus homme qu'eux ; c'est mé-
« riter de leur commander. L'humanité est
« donc le fondement de tout. »

Aimer l'homme, c'est avoir de l'humanité. Il faut s'aimer soi-même ; il faut aimer les autres. Dans cet amour que l'on doit avoir pour soi et pour les autres il y a nécessairement une mesure, une différence, une proportion qui assigne à chacun ce qui lui est légitimement dû; et cette règle, cette différence, cette mesure, c'est la justice.

L'humanité et la justice ne sont point arbitraires ; elles sont ce qu'elles sont, indépendamment de notre volonté; Dieu les a faites, non l'homme ; mais, pour pouvoir les mettre en pratique et pour en faire une juste appli-

cation, il faut qu'il y ait des lois établies, des usages consacrés, des cérémonies déterminées. L'observation de ces lois, la conformité à ces usages, la pratique de ces cérémonies, font la troisième de ces vertus capitales, celle qui assigne à chacun ses devoirs particuliers, c'est-à-dire l'ordre.

Pour remplir exactement tous ses devoirs sans troubler l'économie de l'ordre, il faut savoir connaître, il faut savoir distinguer, il faut appliquer à propos cette connaissance sûre, ce sage discernement, cet équilibre d'ordre, d'autorité, d'obéissance, de liberté!

(Et l'on appelle barbarie la civilisation basée sur de si sublimes axiomes!..... O ignorance et préjugé des races les unes contre les autres!)

Les relations entre les hommes de différents âges et de différentes dignités dans la société constituée ne furent pas pour Confucius l'objet de préceptes moins attentifs et moins humains.

« Vous avez tort, dit à son fils Confucius, de ne pas vous appliquer à l'étude essentielle des cérémonies. L'homme qui vit en société a

des devoirs à remplir envers tout le monde; il doit rendre à chacun ce qui lui est dû. Dieu, les génies, les ancêtres ne doivent pas être honorés d'une même façon; il en est ainsi par rapport aux hommes avec qui l'on vit; on ne doit pas rendre les mêmes honneurs aux citoyens investis de différentes dignités. L'étude des cérémonies nous apprend comment on doit s'acquitter envers le ciel, les esprits et les ancêtres; elle nous enseigne à ne pas confondre les rangs.

« Ce sont les lois extérieures, expression des lois morales et politiques, qui doivent porter l'ordre et la hiérarchie graduée des fonctions dans la société (1). »

## XXIX

Les règlements de Confucius sur le culte renouvelé aussi des ancêtres, n'attestent pas

(1) Traduction du P. Amyot dans les Mémoires concernant les Chinois.

dans le législateur religieux une raison moins épurée que ses règlements civils. Ce n'est que plusieurs siècles après lui que les religions de l'Inde, fondées sur les incarnations de Wichnou ou de Bouddha, s'infiltrèrent en Chine.

Voici les paroles de Confucius sur les cérémonies instituées pour le culte national, dont l'empereur était le pontife à titre de représentant du peuple tout entier.

« Le *Ciel*, le *Tien* ou *Dieu*, trois noms exprimant le Grand Être, répondit Confucius, est le principe universel; il est la source intarissable d'où toutes les choses ont émané; les ancêtres sortis les premiers de cette source féconde sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Témoigner au *ciel* (Dieu) sa reconnaissance, est le premier des devoirs de l'homme; se montrer reconnaissant envers les ancêtres est le second. Pour s'acquitter à la fois de ce double devoir, le saint philosophe Fou-Hi établit avant moi les cérémonies envers les ancêtres. Comme il fonda tout le système politique sur le sentiment naturel et sur le devoir de la piété filiale, il détermina qu'aussitôt après avoir offert l'hommage au

ciel, on offrirait par la bouche du *Fils du ciel* (le souverain) l'hommage aux ancêtres. Mais comme le *ciel* et les esprits des ancêtres ne sont pas visibles aux yeux du corps, il chercha dans le firmament des emblèmes pour les figurer et les représenter. »

Après avoir satisfait ainsi à leurs devoirs envers le *ciel*, auquel, comme au principe vivifiant et universel de toute existence, ils étaient redevables de leur propre vie, ils se tournent vers ceux qui, par la génération et la paternité, leur ont transmis successivement cette vie. Voilà toute la religion de nos pères.

Et il en prescrit ensuite en détail les cérémonies simples et symboliques (1).

## XXX

Écoutons maintenant ce qu'il dit au roi,

(1) Mémoires du père Amyiot, p. 108 (12e volume).

qui l'interroge sur les devoirs particuliers des ministres-philosophes chargés du soin du gouvernement.

« Le ministre-philosophe ne s'ingère pas « de lui-même dans les honneurs; il attend « qu'on l'y appelle. Il n'est occupé soir et ma- « tin que de son perfectionnement moral et « politique par l'acquisition de quelque vertu « ou de quelque connaissance spéciale qui « lui manque, non pas pour s'en parer, mais « pour les communiquer à ceux qui dépendent « de lui.

« S'il sent qu'il ait assez de droiture et de « fermeté pour remplir les grands emplois, il « ne les refuse point quand on les lui pré- « sente; il les reçoit avec actions de grâces, et « fait tous ses efforts pour les remplir digne- « ment. Il n'ambitionne pas les honneurs, il « ne cherche point à amasser des trésors; « l'acquisition de la sagesse est le seul trésor « après lequel il soupire : mériter le nom de « sage est le seul honneur auquel il prétend.

« Il n'emploie, pour traiter les affaires, que « des hommes sincères et droits; il ne donne « sa confiance qu'à des hommes fidèles et sûrs;

« il ne rampe pas devant ceux qui sont au-« dessus de lui; il ne s'enorgueillit pas devant « ses inférieurs; il respecte les premiers; il « est affable envers les autres : il rend à tous « ce qui leur est dû.

« S'il s'agit de reprendre quelqu'un de ses « défauts ou de lui reprocher ses fautes, il « ne fait l'un et l'autre qu'avec une extrême « réserve, et s'arrête tout court quand il le « voit rougir. N'est-ce pas la miséricorde de « l'Évangile?

« Il estime les gens de lettres, mais il ne « mendie pas leurs suffrages; il ne s'abaisse « ni ne s'élève devant eux; il se contente de « ne pas les offenser, et de les traiter avec « honneur quand ils viennent à lui. Il est « au-dessus de toute crainte quand il fait ce « qui est du devoir; une conduite irréprocha-« ble, jointe à des intentions pures et droites, « lui sert de bouclier contre tous les traits « qu'on pourrait lui lancer : la justice et les « lois sont les armes dont il se sert pour se « défendre ou pour attaquer. L'amour qu'il « porte à tous les hommes le met en droit de « n'en craindre aucun; l'exactitude scrupu-

« leuse avec laquelle il pratique les cérémo-« nies, obéit aux lois et s'astreint à l'obser-« vation des usages reçus, fait sa sûreté, mê-« me sous les tyrans. Quelque vaste que puisse « être l'étendue de son savoir, il travaille à « l'agrandir encore; il étudie sans cesse, mais « non pas jusqu'à s'épuiser; il connaît en tous « genres les bornes de la discrétion, et il ne va « jamais au delà.

« Quelque ferme qu'il soit dans le bien, il « veille continuellement sur lui-même pour ne « pas se négliger. Dans tout ce qui est hon-« nête et bon il ne voit rien de petit; les plus « minutieuses pratiques tournent, chez lui, au « profit de la vertu.

« Il est grave quand il représente, affable et « bon avec tous, d'humeur toujours égale « avec ses amis.

« Il se plaît de préférence dans la compagnie « des sages, mais il ne rebute point ceux qui « ne le sont pas.

« Au dedans, je veux dire dans l'enceinte « de sa famille, il ne témoigne aucune prédi-« lection, et ne donne aucun sujet de soup-« çonner qu'il est porté à favoriser l'un au

« préjudice de l'autre; au dehors, c'est-à-dire « en public, il traite également tout le monde, « suivant le rang de chacun. L'eût-on griève- « ment offensé, ou par des paroles injurieuses, « ou par des actions insultantes, il ne donne « aucun signe de colère ou de haine; et son « extérieur, serein et tranquille, est une preu- « ve non équivoque de la tranquillité d'âme « dont il jouit.

« Le vrai philosophe cherche à se rendre « utile à l'État n'importe de quelle manière. « Si, par quelque action éclatante ou par « quelque ouvrage important, il mérite bien « de la patrie, il ne fait pas valoir ses servi- « ces dans la vue d'en être récompensé; il « attend modestement et avec patience que « la libéralité du prince se déploie en sa fa- « veur; et s'il arrive que, dans la distribution « des grâces, on l'ait oublié, il ne s'en plaint « pas, il n'en murmure pas. Le suffrage des « hommes honnêtes, l'honneur d'avoir con- « tribué en quelque chose à l'avantage de ses « compatriotes et de tous les hommes, lui suf- « fisent. »

— « Je me fais votre premier disciple, » dit

le roi, « mais enseignez-moi le moyen infaillible de rendre mes peuples vertueux et heureux.

— « Ce moyen, » répondit Confucius, « est de ne rien commander qui ne soit conforme au grand *Ly* ( mot qui renferme dans son sens la *raison*, la *conscience* et la *convenance* des *choses*). C'est sur la *raison*, la *conscience* et la *convenance*, exprimées par ce mot complexe *Ly*, que la société est fondée ; c'est par ces trois principes que l'homme social s'acquitte, avec la gradation des devoirs, de ce qui convient envers le *ciel*. Ce sont ces trois principes divins, incorporés par le *ciel* dans notre nature, qui lient les hommes vivants entre eux en leur manifestant et en leur imposant ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Otez ces trois inspirations fondamentales de la société, toute la terre n'est plus que confusion et que trouble ; il n'y a plus ni rois, ni supérieurs, ni inférieurs, ni égaux ; les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, les pères et les enfants, les frères et les sœurs, tous sans distinc tion seront une mêlée confuse de créatures sans ordre et sans liens. »

## XXXI

Une magnifique théorie de l'ordre graduellement établi dans la famille, puis dans la cité, puis dans l'État, puis dans le monde, développe dans la bouche de Confucius ce principe fondamental de la *raison*, de la *conscience*, de la *convenance*. Platon n'est pas plus haut, Montesquieu plus analysateur, Fénelon plus pieux, J. J. Rousseau plus populaire, Mirabeau plus politique. On s'anéantit devant cette révélation, cette expérience et cette éloquence énonçant il y a vingt siècles, au fond d'une Asie inconnue, des principes sociaux et politiques qui semblent exhumés du sépulcre d'une humanité aussi savante et aussi expérimentée que la nôtre ; on se demande comment les bienheureux rêveurs d'un progrès récent, continu et indéfini peuvent concilier leur théo-

rie avec tant de sagesse au commencement et tant de décadence de doctrines à la fin?

## XXXII

Le libéralisme le plus progressif ne s'exprime pas mieux aujourd'hui que Confucius sur les deux systèmes de la force brutale et de la force morale et raisonnée appliqués au gouvernement des peuples.

« Les coercitions matérielles, dit-il dans la suite de cet entretien, les prisons, les supplices, les peines de toute espèce, les intimidations par les châtiments sont de bien faibles liens pour retenir dans le devoir les hommes que l'on ne conduit pas par la raison, la conscience, la convenance; mais si on les forme, par l'éducation, la liberté mesurée, l'exemple, l'exercice, à la connaissance et à la pratique de la raison, de la conscience, de la convenance, si l'intelligence et l'amour de

ces trois principes se développent dans leur cœur par la force naturelle que le Ciel (Dieu) a donnée à ces trois principes qui font l'homme social, tout changera de face et s'améliorera dans l'empire. Les hommes ainsi instruits et convaincus deviendront en eux-mêmes leur prince, leur juge, leur loi, leur gouvernement ! ...

« Le gouvernement, ajoute-t-il en finissant, a été la dernière chose et la plus parfaite, découverte par les hommes, au moyen du *grand Ly* ou de ces trois principes moraux, la raison, la conscience et la convenance ! »

— « C'est admirable ! » dit le roi. Les siècles disent comme lui. Un tel politique en un tel temps est la merveille de l'antiquité. Je retrouve avec orgueil, en propres termes, dans la bouche de ce prétendu barbare ce que j'ai dit moi-même en commençant cet entretien : « *Le chef-d'œuvre de l'humanité, c'est un gouvernement !* »

## XXXIII

Les lois civiles qu'il promulgue et qu'il explique pendant son ministère au roi se résument :

En propriété assurée et héréditaire;

Interdiction de rapports entre les sexes hors du mariage;

Union légalisée, sanctifiée et parfaite entre les deux époux;

Respect réciproque entre les citoyens des différentes conditions ou fonctions publiques;

Enfin, respect de soi-même fondé sur ce principe également logique et admirable : « Si haut qu'un homme soit placé, il doit respecter les autres, il doit se respecter soi-même. S'il se manque à soi-même, il manque à ses ancêtres qui *sont* en lui; s'il manque à ses ancêtres, il manque au premier ancêtre, à l'*homme saint* d'où est sortie toute la race hu-

maine; s'il manque à ce premier homme, l'*homme saint*, il manque au *Ciel* (Dieu) de qui ce premier homme a reçu la vie. Les ancêtres sont les arbres chenus dont ceux qui vivent aujourd'hui ne sont que les rejetons. La racine est commune à tous, on ne saurait blesser un de ces rejetons, quelque petit qu'il soit, sans que la racine en soit offensée! » Que dites-vous de ces paroles?...

Magnifique solidarité entre les hommes nés et à naître et entre Dieu, justice et providence de toute cette famille humaine!

Ces entretiens entre le roi et son ministre sont un code complet de politique appliquée. Socrate n'est pas si législateur, il est ergoteur. Platon est le politique de l'imagination, Confucius est l'oracle de l'expérience.

## XXXIV

Aussi poëte qu'il était musicien et politique,

Confucius se délassait du gouvernement et de l'enseignement par quelques promenades dans la campagne avec ses disciples favoris. Il conservait encore à soixante-dix ans le goût et le talent des vers.

Un jour qu'il était sorti avec trois de ses disciples par la porte orientale de la ville, pour aller prier dans la campagne près d'un édifice en ruine situé sur une colline, ses disciples furent frappés de la gravité triste de sa physionomie.

Ils lui témoignèrent leur inquiétude sur le motif de cette tristesse qui ne lui était pas habituelle.

« Rassurez-vous sur moi, leur répondit-il, « ce n'est point ma propre décadence qui « m'inspire cette mélancolie, c'est la déca- « dence et les vicissitudes des choses de la « terre. Voyez ce monument qui s'écroule à « quelques siècles du jour où il a été construit! « Il contenait pourtant pour les hommes une « idée éternelle. Apportez-moi mon *kin* (sorte « de lyre dont les poëtes accompagnaient comme « en Grèce leurs chants). Il accorda son ins-

« trument et chanta en improvisant les vers sui-
« vants :

« Quand les chaleurs de l'été finissent, le
« froid de l'hiver les remplace promptement.
« Après le printemps, l'automne s'avance; quand
« le soleil se lève, c'est pour marcher rapide-
« ment vers le bord du ciel où il se couche. Les
« fleuves de la Chine ne coulent du côté de l'O-
« rient que pour aller s'engloutir dans le lit
« sans fond de la vaste mer.

« Cependant l'été, l'hiver, le printemps, l'au-
« tomne recommencent et finissent ainsi cha-
« que année; le soleil reparaît chaque matin où
« nous le vîmes se lever hier; de nouvelles ondes
« remplacent sans cesse celles qui viennent de
« s'écouler; mais le héros qui fit construire ce
« monument sur cette colline où est-il? ses guer-
« riers, qui triomphèrent avec lui, où sont-ils?
« son cheval de bataille, où est-il? Qui les a re-
« vus? qui les reverra? Hélas! pour tout sou-
« venir de leur existence, il ne reste que ce
« monceau de pierres écroulées sur la colline,
« que les plantes sauvages, les ronces et les
« orties recouvrent indifféremment de leur
« feuillage! »

## XXXV

Cette tristesse qu'il chantait en vers était, à son insu, un pressentiment de sa fin. Il quitta les affaires d'État et se hâta de terminer le monument de sagesse, de morale et de politique qu'il voulait laisser à la Chine dans son commentaire des livres sacrés. Cette œuvre terminée, il cessa d'écrire. Il déposa les six livres commentés sur un autel, puis, s'agenouillant, il remercia à haute voix le ciel et l'âme des ancêtres de lui avoir permis de restaurer et d'achever ce monument intellectuel de la religion, de la philosophie et de la politique des hommes de son temps.

— « Vous êtes témoins, » dit-il en se relevant à ses disciples, « que je n'ai rien négligé avec vous pour améliorer les hommes. Le triste état des choses et des mœurs dans lequel je laisse la terre prouve, hélas! que je n'ai pas réussi!

Mais je laisse une règle et un modèle. Ils rappelleront en leur temps leurs devoirs à nos descendants. Ces temps de désordre et de corruption ne sont pas dignes de nous comprendre ! »

Un de ses disciples chéris étant venu le visiter peu de jours après dans sa maison, Confucius, déjà malade de sa maladie mortelle, s'avança avec peine jusqu'au seuil de sa demeure pour accueillir son disciple.

« Mes forces défaillent, » lui dit-il, « et ne reviendront peut-être jamais. » Il laissa couler sans affectation de stoïcisme ses larmes, concession à la nature; puis, reprenant :

« O mon cher *Tsée!* » dit-il au disciple en langage poétique et rhythmé et en s'accompagnant encore de sa lyre, « la montagne de Faij (la tête) s'écroule, et je ne puis plus lever le front pour la contempler. Les poutres qui soutiennent le bâtiment (les muscles) sont plus qu'à demi pourries, et je ne sais plus où me retirer! L'herbe sans suc est entièrement desséchée (la barbe); je n'ai plus de place où m'asseoir pour me reposer ! La saine doctrine a disparu, elle était entièrement oubliée ;

j'ai tâché de la restaurer et de rétablir l'empire du vrai et du bien; je n'ai pu y réussir! Se trouvera-t-il, après ma mort, quelqu'un qui reprendra la rude tâche après moi! »

Nous allons voir, dans le prochain Entretien, ce que cette tâche désespérée avait produit en littérature, en morale et en politique. Quelle délectation de remonter à de telles hauteurs de sagesse et de vertu à travers la nuit des temps! Il n'y a pas de barbare au berceau du monde, toutes les races sont nobles, car elles descendent toutes de Dieu!

Nous poursuivrons, dans le prochain Entretien, l'étude de la raison en Chine.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères et Cie, rue Jacob, 56.

# COURS FAMILIER

DE

# LITTÉRATURE

## XXXV<sup>E</sup> ENTRETIEN.

## A MESSIEURS LES ABONNÉS

## AU COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE

ET

## A TOUS MES LECTEURS.

*Nota.* Les bruits qui ont été répandus sur l'abandon de mes biens à mes créanciers, sur ma retraite en pays étranger et sur la cessation de ce travail périodique en France, me forcent à publier dès aujourd'hui cette explication, qui ne devait paraître que le mois prochain.

### EXPLICATION FRANCHE.

L'Entretien de décembre, qui paraîtra le 29 novembre, clora la troisième année; il forme le complément du sixième volume de

ce *Cours familier de Littérature.* L'Entretien du 1er janvier prochain, sur la peinture, considérée comme littérature des yeux, et sur le peintre *Léopold Robert*, ce Werther du pinceau, commencera la quatrième année.

C'est le moment de répondre aux bruits plus ou moins sincères, plus ou moins malveillants, qu'on a fait courir sur la cessation probable de cette publication. Ces bruits n'ont pas le moindre fondement; jamais ce travail ne fut plus cher à mon esprit, et, j'ajoute, plus nécessaire à mon existence. Mon seul patrimoine au soleil aujourd'hui, c'est ma plume. Me l'enlever, ce serait m'enlever l'outil de mon honneur, l'instrument de ma libération.

Ces rumeurs sont nées à l'occasion de la souscription nationale qui porte mon nom. Des amis (jamais assez remerciés), qui présumaient trop bien de moi et du public, avaient cru pouvoir tenter, avec mon plein consentement, cet appel à l'intérêt de la nation, appel glorieux quand il est entendu, pénible quand il trouve les contemporains sourds. Ces amis espéraient libérer ainsi, pour l'âge où l'on doit liquider sa vie comme sa fortune, mon patrimoine obéré par des causes tout à fait étrangères à celles que la malveillance ou

l'ignorance supposent. Il faut m'expliquer complétement à cet égard avec ces correspondants littéraires les plus affectionnés et les plus constants de mes lecteurs : ce sont mes abonnés à ces Entretiens. Je leur dois vérité, car je leur dois confiance. Cette vérité la voici.

Plusieurs causes, que je ne puis pas toutes énumérer ici, ont concouru à aliéner de moi le cœur de ma patrie au moment où j'aurais eu besoin d'un mouvement soudain et sympathique de ce cœur.

J'aurais tort de m'étonner pourtant, en y réfléchissant, de cette indifférence : c'était naturel ; quand on demande justice ou faveur à son pays, le crime impardonnable, c'est de vivre. La mort seule absout de certains services comme de certaines célébrités. Il faut savoir mourir à propos. Je n'ai pas eu cette bonne fortune, quoique j'aie tout fait pour la rencontrer à son heure et à sa place ; mais Dieu, le maître du premier jour, est le maître aussi du dernier. Attendons.

Jusqu'ici ce mouvement sympathique et honorable du cœur des nations s'était produit partout, en Angleterre, en Irlande, en France, toutes les fois qu'on avait fait appel à leurs

sentiments ou à leur honneur en faveur d'un de leurs contemporains quelconque, serviteurs du pays, hommes d'État, orateurs, écrivains, poëtes. Mes amis se croyaient fondés, bien à tort, à espérer la même réponse au même appel. Les antécédents les trompaient, comme ils m'auraient trompé moi-même à leur place. Ils ne tenaient pas assez compte du temps, des circonstances, des ressentiments immérités, mais implacables, des envies sourdes qui attendent l'heure des disgrâces pour se révéler. Ces amis ont rencontré sous leurs pas ces embûches, ces impopularités, ces calomnies, ces inimitiés, dans les classes mêmes auxquelles ils supposaient la mémoire de quelques dévouements.

Ces calamités privées de fortune, auxquelles ils croyaient pouvoir intéresser le pays parce qu'ils s'y intéressaient cordialement eux-mêmes, ont été très-faussement et très-odieusement interprétées par ceux qui me haïssent, sans autre raison de me haïr que mon nom.

Les uns ont attribué ces embarras de fortune à des dissipations de main fabuleuses ou à des prodigalités de cœur sans prudence, afin d'avoir le droit de détourner les yeux et l'intervention du pays de revers selon eux trop

bien mérités. C'est une calomnie de bonne foi que ma vie au grand jour réfute pour tous ceux qui me connaissent. J'ai vécu selon mon état, comme le conseillent les moralistes et les économistes les plus sévères; je n'ai jamais eu d'autre luxe que quelques habitations héréditaires, trop vastes pour ma fortune, à la campagne, habitations qu'il ne dépendait pas de moi de démolir sans avilir la valeur et sans anéantir les produits de l'administration rurale de mes terres en vignobles. Si je n'avais eu que la vigne de *Naboth,* je n'aurais pas eu les celliers et les pressoirs d'Horace ou de Cicéron. Ma fortune, plus apparente que réelle, n'a jamais été très-grande. On serait étonné si j'exposais ici la modicité des patrimoines que j'ai reçus de mes pères, défalcation faite de leurs charges. Je n'ai rien *dévoré,* quoi qu'en disent en chiffres emphatiques les déclamateurs contre mes prétendues somptuosités. Tous mes mobiliers, de luxe soi-disant asiatique, réunis, n'égaleraient pas, à beaucoup près, la valeur du plus modique mobilier d'un appartement d'habitué de bourse de la rue Vivienne ou de la rue de Richelieu. Où sont donc les monuments de mon opulence? Où sont donc mes usines à dix mille mar-

teaux ? Je n'ai jamais mis dans toute ma vie qu'une pierre sur une pierre, et c'était pour marquer la place de deux tombeaux !

*Dat veniam corvis, vexat censura columbas.*

Les autres me reprochent une large hospitalité toute rustique et toute paysanesque dans mes champs. Ils ne savent pas que cette hospitalité même dont ils me font un crime est un impôt personnel et inévitable sur la célébrité bien ou mal acquise. Il y a certains noms qui obligent. Toutes les infortunes sans boussole de la France et même de l'Europe se tournent par instinct vers certains noms, je ne dis pas plus illustres, mais plus notoires que les autres noms, pour solliciter pitié, appui ou secours. Le seuil de ces hommes de bruit est assiégé d'indigences qui touchent, leur table est chargée de lettres écrites avec des larmes. Il y a telle année de ma vie où j'en ai reçu jusqu'à *dix mille*, de ces lettres, et cela depuis que je suis rentré dans l'obscurité. Que pouvez-vous devenir, eussiez-vous le visage aussi froid et le cœur aussi dur que votre métal ?

Les années qui ont suivi immédiatement la révolution de 1848 ont été particulièrement

onéreuses et pour ainsi dire obligatoires. Comment refuser de partager sa dernière épargne avec ceux qui ont partagé vos efforts et vos périls pour maintenir l'ordre et pour préserver la société, dans ces heures où ces braves citoyens, moins intéressés en apparence que nous à la propriété, offraient généreusement leur sang pour elle?

Puis les années désastreuses pour les vignobles se sont succédé pendant une période de dépense sans revenu. Il a fallu s'obérer davantage pour nourrir environ cinq cents bouches d'ouvriers de la terre sans pain.

Puis les intérêts des dettes constituées et des dettes nouvelles se sont accumulés sur le capital. J'ai espéré supporter seul ce triple poids d'une révolution qui avait pesé sur moi plus que sur d'autres, de terres sans produit et d'intérêts exorbitants ; j'ai tenté d'y suffire à force de travail d'esprit. Grâce au public et à un concours dont je serai toujours reconnaissant, ce travail rapportait libéralement son salaire. Mais les événements transforment la scène ; la main se lasse, le public se rassasie, les ennemis dénigrent : qui dit public dit hasard ; le métier d'hommes de lettres n'est qu'un jeu de dé avec l'opinion. Ce travail enivre et

ne nourrit pas. On compte les produits, on ne compte pas les frais, les déceptions et les mécomptes. Les deux crises financières de 1856 et 1857 ont fait le reste.

— Pourquoi ne vendiez-vous pas vos terres? me dit-on aujourd'hui avec une apparence de raison qui trompe les esprits mal informés.

— Je ne vendais pas, et je ne vends pas, parce qu'il ne s'est pas présenté en dix ans et qu'il ne se présente pas même aujourd'hui un seul acquéreur. Comment vendre sans acheteurs? Ces terres sont affichées partout et tous les jours; eh bien! mes ennemis ou mes amis peuvent interroger à cet égard tous les notaires de Paris, de Lyon, de Mâcon, de France, chargés de vendre ces propriétés, même à perte; ces honorables officiers publics répondront unanimement qu'ils n'ont pas reçu une offre d'un centime pour ces terres, évaluées par les estimateurs les plus consciencieux à une valeur qui dépasse deux millions. Ce fait, qui semble incroyable, est cependant vrai; je consens à toute espèce de démenti si l'on peut me prouver que j'ai reçu une offre quelconque pour ces deux millions et demi de valeur morte dans mes mains.

J'ai eu de la peine à comprendre moi-même

ce phénomène de la mise en vente pendant dix ans, à grandes pertes pour moi, à grands bénéfices pour les acquéreurs, sans qu'un seul capitaliste fût tenté par ces bénéfices. A la fin je m'en rends compte, et voici comment.

Ces acheteurs, en effet, ne peuvent se rencontrer que parmi des capitalistes bienveillants pour moi, ou parmi des capitalistes hostiles et avides, à l'affût des fortunes qui croulent pour en accaparer à rien les débris.

Si ce sont des capitalistes bienveillants, ils ne veulent à aucun prix acheter mes propriétés ni mes demeures.

Ils ne le veulent pas, premièrement parce qu'il en coûterait à leur bon cœur de me déposséder. Ils se disent, en parlant de moi, ce vers de Virgile au laboureur expulsé de ses prairies de Mantoue :

*Fortunate senex, ergo tua rura manebunt;*

Secondement, parce que, même en me payant ces terres à des prix de faveur, ils passeraient très-injustement pour avoir bénéficié de ma ruine;

Troisièmement, enfin, parce qu'il n'est pas toujours agréable à une famille investie de la considération locale la mieux méritée de suc-

céder à un nom malheureusement célèbre dans les demeures ébruitées, sinon illustrées, par ce nom. Il y a là, entre le modeste demi-jour du nouveau possesseur et la célébrité du dépossédé, un contraste qu'on n'aime pas à subir pour soi ni pour ses enfants. Je ne me compare pas, à Dieu ne plaise! à Voltaire ou à Jean-Jacques Rousseau; mais demandez aux possesseurs de Ferney ou des Charmettes s'ils n'aimeraient pas mille fois mieux avoir succédé, dans ce château ou dans cette chaumière, à des hôtes sans nom, que d'être assiégés à chaque heure de l'année, au seuil de ces demeures, par ces pèlerins importuns du génie ou de la célébrité.

Si ce sont, au contraire, des capitalistes hostiles et avides, ceux-là se présenteront encore moins pour acheter mes domaines à l'amiable. Ils attendront, avec la patience infatigable de la spéculation, l'heure de ces ventes forcées, de ces encans par autorité de justice, dans l'espoir d'avoir ces millions de terre pour une poignée de papier.

Ainsi enfermé dans ce dilemme de la bienveillance ou de la malveillance des acquéreurs, je reste cloué à la terre comme à l'instrument de mon supplice, sans que ni amis ni ennemis

consentent à me décharger de ce brillant et mortel fardeau!

Ne m'accusez donc pas de ne pas vouloir vendre. Je ne puis pas vendre, voilà la triste vérité; et, si vous ne m'en croyez pas, essayez de me faire une offre, et accusez-moi en pleine opinion publique si je la refuse!

C'est pour sortir de cette impasse, entre des créanciers qui pressent et des acheteurs qui s'éloignent, que mes excellents amis ont ouvert une souscription dont le succès aurait été pour moi un honneur et pour d'autres un salut. Cette souscription, à l'exception d'un petit nombre de cœurs d'or dont les noms se confondront à jamais avec le mien, ayant été jusqu'ici dérisoire ou insuffisante, que me reste-t-il? Il me reste l'option entre la ruine de mes créanciers ou un redoublement de travail. C'est ce dernier parti que je devais choisir et que je choisis : — Mourir à la peine! comme dit le peuple. Cette mort est honorable quand la peine a un noble but. En est-il un plus honnête que de se sacrifier au salut de ceux dont on répond sur son honneur?

Bien loin donc de me croiser les bras dans une oisiveté digne ou indigne, l'*otium cum dignitate* (c'est le travail, selon moi, qui est

la vraie dignité), je vais, pendant toutes les années saines que Dieu me laisse, redoubler d'étude et de zèle pour continuer en l'améliorant l'œuvre de ce *Cours familier de Littérature*, œuvre que j'ai entreprise avec votre appui. Cet appui, que vous m'avez généreusement prêté depuis trois ans, je ne le mendie pas, je le désire; je le provoque même, parce qu'il est nécessaire à d'autres que moi. Chaque lecteur bénévole de ce Cours est un ami auquel je voue un battement de mon cœur reconnaissant; chaque nouveau lecteur qu'il pourra s'adjoindre parmi les amis des lettres sera une souscription indirecte que je me glorifierai de lui devoir.

La littérature ne fait pas acception de parti; je suis sorti tout entier de la politique, et la France m'apprend assez à n'y rentrer jamais. On m'a reproché souvent, dans des jugements sur ma vie, de n'avoir pas été assez ambitieux! On se trompe : j'avais l'ambition de la reconnaissance; j'ai manqué mon but : n'en parlons plus. Cependant, qui que vous soyez, amis ou ennemis, mais hommes de cœur, sachez-le bien, ous ne m'enlèverez pas la conscience de vous ir AIDÉS PENDANT VOS TEMPÊTES. Eh bien ! je dis aujourd'hui, sans présomption comme

sans mauvaise honte : A VOTRE TOUR, AIDEZ-MOI !... Vous pouviez être grands, vous ne serez que justes !

LAMARTINE.

Paris, 12 novembre 1858.

*P. S.* Il importe de prévenir ici le public contre la résolution qu'on m'attribue d'abandonner mes biens à mes créanciers et de quitter immédiatement la France. Cette heure n'est pas venue.

Vendre soi-même ses mobiliers les plus chers pour rembourser aux échéances les capitaux et les intérêts dont on est redevable, ce n'est pas là abandonner ses biens à ses créanciers. Abandonner ses biens à ses créanciers, c'est le *sauve qui peut* du désespoir et quelquefois de l'improbité ; c'est jeter à ceux à qui l'on doit le gage peut-être insuffisant de ses immeubles au soleil ; c'est charger ses créanciers d'une liquidation à tous risques, et souvent à mauvais risques pour eux. Ce n'est pas là payer ses dettes ; je veux payer les miennes.

Loin de moi donc cette pensée d'une cession de biens et d'une évasion de ma patrie. Je travaille, je veux travailler. Je cherche à vendre,

et j'y parviendrai avec un peu de temps. Que mes créanciers se rassurent, et que mes amis connus ou inconnus me secondent. Je ne désespère pas de moi-même : la patience active use la plus mauvaise fortune et les plus tristes jours ont des lendemains.

LAMARTINE.

Les lettres et mandats de poste concernant l'abonnement doivent être adressés à moi-même, 43, rue de la Ville-l'Évêque, à Paris.

Les lettres et mandats de poste concernant la souscription sont adressés au comité central, 4, passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge, à Paris.

# LITTÉRATURE MORALE ET POLITIQUE DE LA CHINE.

## I

C'est une chose triste à dire, mais vraie en histoire : à une très-grande distance de temps les peuples disparaissent, et il ne reste d'eux que leurs grands hommes : effet de perspective qui diminue les médiocrités et qui grandit les supériorités au regard de l'avenir. Aussi, remarquez-le bien, les peuples qui n'ont pas de grands hommes pour les résumer et les représenter devant l'histoire n'ont pas de grands noms. La grandeur d'un peuple, c'est de se personnifier tout entier dans quelques colossales mémoires, en sorte que, quand on nomme ce peuple, sur-le-champ le personnage national se présente à la pensée et dit : « C'est moi. » Aussi rendez-vous bien compte de vos impressions quand vous lisez l'histoire universelle ; toute la scène du monde est remplie pour vous par

une centaine d'acteurs immortels, héroïques, politiques, poétiques ou littéraires, qui figurent à eux seuls l'humanité. Brahma dans l'Inde; Zoroastre en Perse; Sésostris en Égypte; Pythagore en Italie; Lycurgue, Solon, Homère, Périclès, Thémistocle en Grèce; Alexandre en Macédoine; Salomon, David, les prophètes, ces tribuns sacrés et politiques, chez les Hébreux; une vingtaine de républicains, de guerriers, d'orateurs, de poëtes, à Rome; autant en Germanie, en Espagne, en Grande-Bretagne, en France, en Russie, en Amérique, dans les temps modernes, voilà tout. Avec trois ou quatre cents noms vous écrivez les annales du monde. C'est humiliant pour ces milliards de créatures humaines qui passent comme les flots sous l'arche des ponts sans qu'on les compte ou qu'on les nomme; c'est glorieux pour ce petit nombre d'hommes privilégiés qui donnent leur nom, leur individualité, leur pensée, leur mémoire à toute une race. Bien souvent c'est injuste : il y a un million de fois plus de génie, plus de vertu, dans tel homme obscur, perdu dans la foule et entraîné avec les autres par le courant dans la mer d'oubli, qu'il n'y en a dans tel demi-dieu, dans tel conquérant, dans tel illustre criminel qui surnage sur cet océan

d'hommes. L'histoire est injuste comme le temps; la postérité prend ce qu'on lui donne : que voulez-vous? L'iniquité est partout; la mémoire humaine n'est pas démocratique, ou plutôt elle est trop étroite et trop fragile pour contenir et pour garder les peuples tout entiers dans ses annales; elle s'attache à quelques figures grandioses, pittoresques, pathétiques, culminantes, qui sortent à ses yeux de la foule, et elle en fait l'aristocratie privilégiée de l'espace et du temps. Heureuse la postérité quand elle choisit bien, et quand elle immortalise, au lieu du succès de la violence et de la conquête, le vrai génie du bien, la vérité, la sagesse et la vertu !

## II

De tous ces personnages historiques devenus aussi immortels que le nom du continent qui les a produits, Confucius est certainement celui qui personnifie en lui le plus grand nombre de siècles et la plus grande masse d'hommes; car il a inspiré de son âme vingt-trois siècles, et il est devenu, non pas le pro-

phète ou le demi-dieu, mais le philosophe législatif d'un peuple de quatre cents millions d'hommes ! La raison, la loi, la littérature de ce peuple immense sont encore pour des siècles la personnification prolongée de Confucius. Sachez Confucius, vous savez la Chine.

Reprenons donc son histoire et ses œuvres.

## III

Nous avons laissé ce sage, cet inspiré de la raison, à la fin de notre dernier entretien, ressentant, et ne cachant pas qu'il les ressentait, les pressentiments de sa fin et les angoisses de la mort. Simple et de bonne foi dans sa mort comme il l'avait été dans sa vie, il n'affectait pas cette stoïcité théâtrale ni ces félicités anticipées des hommes qui se prétendent au-dessus de la nature et de la douleur. Il savait qu'aucun homme n'est au-dessus de la nature et que la raison elle-même veut qu'on s'attriste et qu'on gémisse quand on s'approche du dernier mystère et qu'on est près d'entrer dans le grand inconnu d'une autre vie. La mort est le supplice de l'être vivant : se

faire de ce supplice un devoir, c'est beau et grand ; mais se faire de ce supplice une joie, ce n'est pas se grandir, c'est mentir. Se résigner et espérer, voilà les deux seules attitudes vraies du mourant. Ce fut celle de Confucius.

IV

Il languit quelques mois avant d'expirer, visité tous les jours par ses disciples, mais ne s'entretenant plus avec eux de ses doctrines, de peur de ne plus apporter à ces choses saintes la plénitude de force de sa raison. Il s'accroupit enfin sur le sein de son petit-fils, *Tsée-sée*, adolescent de grande espérance, et ne se réveilla plus de ce dernier sommeil, dans la soixante-treizième année de son âge.

Il mourait quatre cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ, neuf ans avant la naissance de Socrate.

V

Ses trois disciples favoris et son petit-fils lui fermèrent les yeux. On lui mit, suivant

les rites, trois grains de riz sur les lèvres, comme pour reporter au ciel (*le Tien*) le plus grand bienfait qu'il eût accordé à l'empire chinois dans cet aliment qui devait multiplier à l'infini le nombre des hommes sur la terre d'Asie. On le revêtit d'un vêtement composé de plusieurs pièces, pour signifier les diverses fonctions ou magistratures qu'il avait exercées, comme poëte, comme philosophe, comme historien, comme homme d'Etat.

« Ainsi habillé, dit l'histoire traduite par le Père Amyot, on le mit dans un cercueil de *toung-mou*, dont les planches avaient quatre pouces d'épaisseur du pied d'alors, divisé comme celui d'aujourd'hui en douze pouces; et ce premier cercueil fut emboîté dans un second, fait de bois de *pe-mou*, dont les planches avaient cinq pouces d'épaisseur. On peignit tout l'extérieur de différentes figures, qui étaient autant d'emblèmes des différentes vertus qui l'avaient plus particulièrement distingué. Ce double cercueil fut placé dans un catafalque construit suivant le rite des *Tcheou*, qui occupaient actuellement le trône impérial. Les petits étendards triangulaires placés par intervalles autour de cette décoration funèbre étaient, suivant le rite de la dynastie

*Chang*, et le grand étendard carré était suivant le rite *Hia*. En réunissant ainsi les rites des trois dynasties qui, depuis la fondation de l'empire, l'avaient successivement gouverné jusqu'alors, on voulait donner à entendre que, si la mémoire de ces anciens rites, et de tous les autres qui avaient eu lieu dans les temps les plus reculés, s'était conservée parmi les hommes, c'était à Confucius en particulier que l'honneur en était dû et à qui l'on était redevable de cet insigne bienfait. Ce premier devoir étant rempli, les disciples achetèrent, au nom du petit-fils de leur maître, un terrain de *cent pas* carrés à quelque distance de la ville, pour y déposer le corps. A l'une des extrémités de ce terrain ils élevèrent trois monticules en forme de dôme, dont celui du milieu, plus élevé que les autres, devait servir de signe de reconnaissance au tombeau; ils y plantèrent, en signe de vie renouvelée et éternelle, un arbre, l'arbre *Kiai*. Cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc aride, subsiste encore dans le lieu même où il fut planté, malgré le bouleversement que la Chine a éprouvé plus d'une fois pendant un intervalle de temps de plus de vingt-deux siècles. Le profond respect que les Chinois conservent pour la mé-

moire de leur sage par excellence, et pour tout ce qui peut contribuer à leur en rappeler le souvenir, leur fait regarder ce tronc aride comme un monument digne de toute leur attention. Ils l'ont fait dessiner dans toute l'exactitude du détail ; ils l'ont fait graver sur un marbre, et les empreintes qu'on en tire servent de principal ornement dans le cabinet de ces lettrés enthousiastes qu'une fortune au-dessous de la médiocre met hors d'état de le décorer plus somptueusement. J'en ai un exemplaire, donné par le *Saint Comte* lui-même, comme un présent dont il a cru qu'un lettré du *grand Occident* (c'est de ce nom qu'on appelle ici l'Europe) pourrait connaître le prix. Je le joindrai aux planches dont j'accompagne cet écrit.

« Après avoir tout disposé dans le lieu de la sépulture, ceux des disciples qui étaient à portée se rassemblèrent chez *Tsée-sée*, son petit-fils, et formèrent le convoi funèbre, en se joignant aux autres parents de l'illustre mort. Le corps fut mis en terre avec tout l'appareil de l'ancien cérémonial, et, après la cérémonie, tous se prosternèrent et pleurèrent sincèrement sur son tombeau. Avant que de se séparer, les disciples convinrent entre eux de porter le deuil de leur

maître commun de la même manière et autant de temps qu'ils devraient le porter si le propre père de chacun d'eux était mort : la durée en fut de trois ans. Mais le disciple favori, qui avait été plus lié qu'aucun autre à celui qu'ils regrettaient, recula ce terme jusqu'à la sixième année entièrement révolue; et pendant tout cet espace de temps il s'enferma dans une cabane qu'il avait fait construire non loin du tombeau, et ne s'occupa qu'à étudier son modèle, pour se mettre en état de l'imiter quand les circonstances le lui permettraient.

« Ceux d'entre les principaux disciples qui étaient habitués dans les royaumes voisins, et qui n'avaient pas assisté aux funérailles, vinrent à leur tour faire les cérémonies funèbres, et apportèrent, comme une sorte de tribut, chacun une espèce d'arbre particulier à son pays, pour contribuer à l'embellissement du lieu qui contenait les respectables restes du sage qui les avait instruits.

« L'exemple de *Tsée-Koung*, le disciple favori, fut regardé par les autres comme un reproche tacite du peu d'affection qu'ils avaient pour leur maître, en s'éloignant de son tombeau comme ils l'avaient fait. Ils se rassem-

blèrent au nombre d'environ une centaine, et vinrent s'établir avec leurs familles aux environs de ce lieu respectable, y formèrent un village qu'ils nommèrent *Koung-ly*, c'est-à-dire village de *Koung*, ou appartenant à la maison de *Koung*, dont ils voulurent bien se déclarer les vassaux, et prièrent *Tsée-sée* de les regarder comme tels, en acceptant l'hommage volontaire qu'ils lui offraient en considération de son illustre aïeul. Ces familles nouvellement établies se multiplièrent peu à peu, et leurs descendants se trouvèrent en assez grand nombre, après quelques siècles, pour peupler à eux seuls une ville de troisième ordre, qui porte aujourd'hui le nom de *Kiu-fou-hien*, et qui est du district de *Yent-cheou-fou*. Dans les commencements, on s'était contenté de mettre devant le tombeau une simple pierre sans sculpture, de six pieds en carré, sur laquelle on faisait les cérémonies d'usage, et que, pour cette raison, on appelait *Tsée-tan*, c'est-à-dire *élévation* ou *autel* des cérémonies. Pour ce qui est des statues de pierre et des autres ornements qui décorent aujourd'hui les environs du tombeau, tout cela est moderne.

« Les parents, les amis et les disciples de

*Koung-tsée* ne furent pas seuls à donner des marques publiques de consternation et de deuil ; tout ce qu'il y avait de personnes instruites se fit un devoir de témoigner sa douleur, et le roi *Ngai-Koung* lui-même, qui l'avait négligé lorsqu'il vivait, sentit, au moment qu'on lui annonça sa mort, tout le prix de la perte qu'il avait faite. En présence de tous ses courtisans il se reprocha le tort qu'il avait eu de ne pas l'employer assez, et dit en peu de mots tout ce qu'on pouvait dire de plus honorable en faveur de celui qu'il regrettait. «Le ciel suprême, dit-il, est irrité contre moi ; il m'a enlevé le trésor le plus précieux de mon royaume en m'enlevant le sage qui en faisait la principale gloire et le plus bel ornement.» Ce magnifique éloge, tout mérité qu'il était, aurait pu être regardé comme un tribut que ce prince payait à la coutume, s'il ne l'eût fait suivre par quelque chose de plus durable que les paroles. Il fit construire en son honneur, et non loin de son tombeau, une de ces salles qui portent par distinction le nom de *Miao*, parce qu'elles sont destinées à honorer les ancêtres : *Afin*, dit-il, *que tous les amateurs de la sagesse présents et à venir puissent s'y rendre en temps réglés, pour faire les cérémo-*

*nies respectueuses à celui qui leur a frayé la route qu'ils suivent et sur le modèle duquel ils doivent se former.*

« Pour la consolation des disciples qui s'étaient fixés avec leurs familles dans les environs, et pour remettre en quelque sorte sous leurs yeux celui dont le souvenir leur était infiniment cher, outre son portrait, qu'on plaça dans le sépulcre nouvellement construit, on y déposa encore tous ses ouvrages, ses habits de cérémonie, ses instruments de musique, le char dans lequel il faisait ses voyages et quelques-uns des meubles qui lui avaient appartenu. Quand on crut que tout était dans l'état de décence qu'il fallait, on en donna avis au roi, et ce prince, s'y étant transporté, y fit en personne toutes les cérémonies qu'on a imitées depuis, c'est-à-dire qu'on le reconnut solennellement pour maître, et qu'il lui rendit, en cette qualité, les mêmes hommages que s'il eût été vivant et qu'il l'instruisît encore dans la morale, les sciences et le gouvernement. A son exemple, tous ceux de ses disciples qui étaient à portée renouvelèrent, dans ce même lieu, les hommages qu'ils avaient déjà rendus à leur maître, et déterminèrent entre eux qu'au moins une fois chaque année

ils viendraient s'acquitter des mêmes devoirs ; ce qu'ils pratiquèrent le reste de leur vie avec une exactitude qui a servi de modèle à tous les gens de lettres qui sont venus après eux. Depuis plus de deux mille ans, les lettrés suivent constamment cet usage, et, comme il n'est pas possible que tous fassent annuellement le voyage de *Kiu-fou-hien*, pour la commodité de ceux qui sont répandus dans les différentes provinces de l'empire, on a élevé dans chaque ville un monument où ils vont faire les mêmes cérémonies qu'ils feraient à son tombeau, s'il leur était facile de s'y rendre. Les empereurs mêmes ne s'en dispensent pas ; ils vont, en tant que représentant la nation, rendre hommage à celui que la nation a reconnu solennellement pour maître, et c'est le fondateur de la dynastie des *Han* qui le premier en a donné l'exemple.

« Après l'extinction totale des *Tsin*, vers l'an 203 avant Jésus-Christ, le grand *Tay-tsou, Kao-hoang-ty*, ayant réuni tout l'empire sous sa domination, regarda comme le premier de ses soins celui de lui rendre tout le lustre dont il avait brillé sous les premiers empereurs de *Tcheou*. Les sages qu'il avait appelés auprès de sa personne pour l'aider de

leurs conseils lui persuadèrent que, de tous les moyens qu'il pouvait employer pour venir à bout de ce qu'il se proposait, le plus efficace serait de restaurer parmi les hommes l'antique doctrine des livres sacrés, trésor de civilisation recouvré par le philosophe.

« Ces cérémonies honorifiques, dit le Père Amyot, furent instituées pour glorifier dans l'avenir le sage et ses soixante et douze disciples. Ces cérémonies, que l'ignorance des Européens a travesties en culte et en idolâtrie, ne sont que des rites funèbres et nullement des adorations.

« Ce serait ici le lieu, continue le savant historien, de caractériser ces cérémonies, de les mettre sous les yeux, dans le détail le plus exact, telles qu'elles se pratiquent, en traduisant simplement cet article du cérémonial authentique de la nation, sans aucune réflexion de ma part. Ce simple exposé suffirait pour faire porter un jugement sans appel, et sur leur nature, et sur l'objet qu'on se propose en les pratiquant; mais, comme on a déjà beaucoup écrit sur cette matière, et que le pour et le contre ont eu des partisans outrés, je crois, tout bien considéré, qu'il est inutile de redire ce qui a été dit cent et cent fois. »

Il les caractérise néanmoins parfaitement, dans un autre volume de ses Mémoires, comme des rites purement civils et honorifiques, n'impliquant d'autre culte que le culte des souvenirs et de la vénération pour la mémoire de Confucius.

Voyons maintenant comment cette littérature morale et politique, résumée dans Confucius, a constitué le gouvernement, les lois et les mœurs de l'Asie, après sa mort, et quels sont les fruits que la raison d'un seul homme d'État a produits sur la civilisation de quelques milliards d'hommes, ses semblables.

## VI

Le premier effet de cette littérature morale et politique a été, d'après le témoignage des mêmes religieux, initiés pendant un siècle à la langue, à la législation, au gouvernement même de l'empire, de résumer toute la civilisation et toute la législation dans un livre. Ce livre est le commentaire des premiers livres sacrés, écrit dans les dernières années de sa vie par Confucius. Écoutons ce qu'en disent ces reli-

gieux dans le premier volume de leurs recherches.

« Le style de ce recueil, rassemblé, élucidé, renové par Confucius, disent-ils (page 69 des Mémoires), est simple, laconique, éloquent seulement par le sens, par la clarté, par la brièveté. La composition en est confuse, comme celle de tout recueil composé de débris rejoints ensemble ; un chapitre n'y tient pas nécessairement à l'autre par un enchaînement logique. L'histoire que Confucius y raconte, la doctrine, la morale, la politique en font tout le prix.

« Autant les Platon et les Aristote mettent d'apprêt et de tournure dans leurs maximes, autant ils s'échafaudent pour soutenir leurs principes, autant ils sont délicats dans le choix des détails, autant ce livre est simple, naturel et loyal. La vérité n'y a point d'aurore; elle paraît d'abord avec toute sa lumière. L'éloquence de ce livre est une éloquence de profondeur, d'énergie et d'évidence. Aussi porte-t-elle la conviction jusqu'au fond de l'âme, et semble-t-elle moins révéler le vrai que le faire jaillir du fond du cœur. Il ne ménage ni passions, ni préjugés ; il ne voit que l'homme dans l'homme. La justice du souverain Être, selon lui, peut être désarmée quelquefois par

sa clémence en faveur du repentir, et il en cite des exemples; mais aussi, de la même main dont il caresse et couronne la vertu obscure, il foudroie les mauvais princes sur leurs trônes et les ensevelit sous les ruines de leur grandeur. La royauté n'est qu'un choix du Ciel; celui qui en est revêtu doit encore plus le représenter par sa sagesse et sa bienfaisance que par des coups de vigueur et d'autorité. Le glaive qu'il a à la main le blesse dès qu'il le porte à faux, et tout l'éclat de sa couronne ne doit pas coûter un soupir au dernier de ses sujets. Sa gloire est de faire des heureux. Ce n'est point sur les maximes obliques d'une politique qui rapporte tout à soi que le livre fonde l'art de régner; il en fait consister tous les secrets à maintenir la pureté de la doctrine et de la morale par les vertus naturelles, sociales, civiles et religieuses. Les exemples du prince, selon ses principes, sont le premier et le plus puissant ressort de l'autorité; plus il sera bon fils, bon père, bon époux, bon frère, bon parent, bon citoyen et bon ami, moins il aura besoin de commander pour être obéi; et plus il respectera les vieillards, honorera ses officiers, fera cas de la vertu et s'attendrira sur les malheureux, plus il sera respecté, ho-

noré, estimé et aimé lui-même. Il est aisé de conclure après cela que le *Chou-king* représente la guerre et le despotisme comme des incendies dont l'éclat passager ne laisse que des cendres et des pleurs. Mais, ce qui ne sera peut-être pas au goût de toute l'Europe, il prétend que les hommes ont trop de besoins et trop peu de force pour que le superflu des uns ne soit pas le nécessaire des autres; en conséquence il peint le luxe des couleurs les plus odieuses, le montre partout comme l'écueil du bonheur public, et affecte de prouver, par les événements, que la décadence des mœurs, qui en est la suite nécessaire, a entraîné celle des deux dynasties *Hia* et *Chang*. Le luxe, selon lui, est à l'abondance ce qu'est la bouffissure à l'embonpoint. Que de traits encore il faudrait ajouter pour crayonner en entier la belle doctrine du *Chou-king !* Mais, quelque dur et quelque rétif que nous soyons à l'enthousiasme patriotique, on nous soupçonnerait d'en avoir eu un violent accès. Les P. Gaubil et Benoît ont traduit le *Chou-king*, l'un en français et l'autre en latin. Leurs traductions doivent être en France ; qu'on les lise et qu'on nous juge. Le *Chou-king* a persuadé à la Chine, il y a plus de trente-cinq

siècles, que l'agriculture est la source la plus pure, la plus abondante et la plus intarissable de la richesse et de la splendeur de l'État. Il n'a pas fallu faire une seule brochure pour le prouver. »

« Les lettrés de la dynastie des *Han,* dit *Tchin-tsée,* ont écrit plus de trente mille caractères pour expliquer les deux premiers mots du *Chou-king.* Il aurait pu ajouter qu'ils en ont écrit encore un plus grand nombre pour les attaquer. Nous ne voyons que les livres saints qui puissent donner idée à l'Europe de la manière dont ce précieux monument a été combattu, attaqué, calommié pendant quatorze siècles.

« Le style seul dans lequel il est écrit, indépendamment de sa sagesse, en démontre l'antiquité à quiconque a lu les beaux ouvrages des écrivains de toutes les dynasties chinoises. Les empereurs et les savants l'ont appelé la *source de la doctrine*, la manifestation *des enseignements du sage,* la révélation *de la loi du Ciel, la mer sans fond de justice et de vérité,* le *livre des souverains, l'art de gouverner les peuples, la voix des ancêtres,* la règle de tous les *siècles.* Soit que l'empereur parle en souverain ou en chef de la littérature, il tâche de

s'appuyer sur l'autorité de ce livre; il se fait gloire d'en entendre le sens le plus caché; il ne dédaigne pas de prendre le pinceau lui-même pour le copier et le commenter; il y prend ordinairement le texte des discours qu'il adresse aux grands, aux princes, aux peuples de son empire. Les ministres et les censeurs du pouvoir public ont sans cesse recours à ce livre, les uns pour justifier leurs ordres et leurs desseins, les autres pour donner plus de force à leurs opinions. L'orateur, le poëte, le moraliste, le philosophe s'appuient sur ce livre, et tout ce que nous pouvons dire de plus fort à sa gloire, ajoutent-ils, c'est que, après l'invasion des superstitions indiennes, tartares ou thibétaines en Chine, si l'idolâtrie, qui est la religion des empereurs et du peuple, n'est pas devenue la religion du gouvernement, c'est ce livre de Confucius qui l'a empêché, et si notre religion chrétienne, disent-ils enfin, n'a jamais été attaquée par les savants lettrés du conseil impérial, c'est qu'on a craint de condamner, dans la morale du christianisme, ce qu'on loue et ce qu'on vénère dans le livre de Confucius. »

Il commence par des maximes de sagesse que nous traduisons ici du latin, dans lequel

les jésuites ont traduit, il y a un siècle, ces passages :

« C'est le *Tien, Dieu,* le *Ciel,* trois noms signifiant le même grand Être, qui a donné aux hommes l'intelligence du vrai et l'amour du bien, ou la rectitude instinctive de l'esprit et de la conscience, pour qu'ils ne puissent pas dévier impunément de la raison. . . . . . . . . . En créant les hommes, Dieu leur a donné une règle intérieure droite et inflexible, qu'on appelle conscience : c'est la nature morale ; en Dieu elle est divine, dans l'homme elle est naturelle. . . . .

« Le *Tien* (Dieu) pénètre et comprend toutes choses ; il n'a point d'oreilles, et il entend tout ; il n'a point d'yeux, et il voit tout, aussi bien dans le gouvernement de l'empire que dans la vie privée du peuple. Il n'y a ni bien, ni mal, ni vrai, ni faux, qui puisse échapper à sa lumière ; il entre par sa justice et par sa providence jusque dans les cachettes les plus ténébreuses de nos maisons ; il ne laisse ni le moindre bien sans récompense, ni le moindre mal sans châtiment. . . . .

« Faites un calendrier, ô peuples ! la religion recevra des hommes les temps qu'ils doivent au Tien (Dieu). »

Les cinquante-huit chapitres du livre de Confucius sont partout pleins de ces maximes de religion rationnelle et de ces règles de gouvernement par la conscience. Un volume entier ne suffirait pas pour les citer.

On a affecté de croire depuis en Europe que les Chinois, frappés de la sublimité de ce livre, avaient divinisé son auteur; le Père Amyot proteste contre cette fausse idée en ces termes :

« Je n'ai rien à ajouter à ce qui concerne Confucius. Pour ce qui est du culte qu'on lui rend ici, on a tort de s'imaginer que c'est un culte religieux; il ne passe pas les bornes du respect et de la reconnaissance qui sont légitimement dus à un homme qui, de son vivant par ses exhortations, et après sa mort par ses écrits, a fait à ses semblables tout le bien qu'il a été en son pouvoir de leur faire. Les cérémonies qui accompagnent ce culte sont conformes aux mœurs du pays. En France on ne se met à genoux que devant Dieu et l'image des saints; on ne leur offre que de l'encens; ici l'on se met à genoux pour honorer certains vivants, quand ils sont d'un ordre supérieur; on leur offre des mets et l'on fait brûler des parfums devant eux. La même chose se prati-

que envers Confucius et devant les morts auxquels on doit du respect et de la reconnaissance. Dans l'idée chinoise, tout cela ne passe pas les bornes du culte civil, et c'est même un devoir indispensable pour un être raisonnable et un homme bien né. Y manquer, c'est faire preuve d'ignorance, d'ingratitude, de grossièreté et même de barbarie. Quel blasphème horrible ! diront certains Européens. »

## VII

Ce livre, comme nous l'avons dit, a donné l'empire aux lettrés comme à ceux dont l'intelligence, cultivée par de continuelles études, éclairait le mieux la conscience des règles de gouvernement consignées dans le texte de la philosophie raisonnée de Confucius. L'empire tout entier n'a été qu'une vaste école ; les emplois publics n'ont été que les rangs décernés dans une académie. Le gouvernement lui-même, dans la personne des empereurs, a raisonné le pouvoir avec les peuples, les peuples ont raisonné l'obéissance avec le gouvernement. Le pouvoir n'en a pas été moins respecté, l'obéissance des

peuples moins assurée ; les conquêtes et les dynasties tartares, amenées par la conquête, n'ont rien changé à cette civilisation par la littérature. Les vainqueurs ont été forcés de prendre les mœurs des vaincus ; la pensée a triomphé de la force ; le palais des souverains tartares a continué à être le sanctuaire de la philosophie et de la littérature. Plusieurs de ces souverains ont été eux-mêmes des lettrés ou des poëtes du plus haut mérite.

« Il ne faut point s'en étonner, disent les Mémoires sur la Chine les mieux informés. Les annales racontent, sur toutes les dynasties, les succès des études des fils des empereurs, dont plusieurs l'ont été depuis. La doctrine de l'antiquité a tellement fait plier le génie de la cour que leur éducation à cet égard est plus sévère que celle des fils des simples citoyens. L'empereur *Kang-hi* dit à ses enfants : « Je montai sur le trône à huit ans ; mes ministres furent mes maîtres et me firent étudier sans relâche les *King* et les annales. Ce ne fut qu'après qu'ils m'enseignèrent l'éloquence et la poésie. A dix-sept ans mon goût pour les livres me faisait lever avant l'aurore et coucher bien avant dans la nuit ; je m'y livrai tellement que ma santé en fut affaiblie. »

« Le précepteur dont parle *Kang-hi* fit pour ce prince les excellentes gloses des livres de Confucius et des deux *King*, qui sont un chef-d'œuvre de clarté, d'éloquence et d'exactitude. On pourrait faire un ouvrage également curieux et instructif sur la manière dont ce grand prince présida aux études de ses enfants et les dirigea. Son petit-fils, qui est aujourd'hui sur le trône, envoie les siens à l'école, quoique déjà mariés et revêtus des grandes principautés de la famille. L'Europe traiterait sûrement de roman et de fictions ce que la cour et la capitale voient en ce genre. »

« Le souverain, disent ailleurs les mêmes missionnaires européens, est en Chine le chef de la littérature. A en juger par quelques interrogations venues d'Europe, il paraît que certaines gens le regardent comme un recteur de l'université. Comment s'y prendre pour détruire des idées aussi fausses? L'empereur est sur son trône, l'empereur est aussi grand et aussi absolu dans le temple des sciences que dans la salle du conseil; et c'est là ce qui sauve la république des sciences de Chine des enfances de vanité, des tracasseries de jalousie, des intrigues de cupidité et du fanatisme d'opinions et de systèmes, qui causent ailleurs

tant de troubles et de misères. La qualité de chef de la littérature, fût-elle une addition étrangère à la souveraineté, en devient l'appui et l'ornement : l'appui, parce qu'elle oblige les empereurs à donner à leurs enfants une éducation qui les force à l'application, leur inspire l'estime et l'amour des sciences, les accoutume à réfléchir, étend leur pénétration et remplit leur esprit d'une infinité de principes et de vues, de maximes et de faits qui leur sauvent bien des méprises. *N'en retirassent-ils d'autre profit que de sentir leur ignorance et le prix du savoir*, dit *Tien-Lchi, ils en seraient plus hommes et plus en état de gouverner les hommes.* Cette qualité de chef de la littérature les met dans le cas de connaître par eux-mêmes les plus savants hommes de l'empire, de suivre tout ce qui a rapport aux sciences, de faire accueil aux grands ouvrages et aux grands écrivains, et de les affectionner.

« Quant à l'éclat dont le chef de la littérature environne le trône, il suffit de dire que, mettant l'empereur dans le cas de parler en maître et en juge aux lettrés que la nation regarde comme ses maîtres, cela doit nécessairement consacrer, agrandir et ennoblir son autorité. Tout tend en Chine à persuader la multitude

que l'empereur est infiniment au-dessus des premiers lettrés par la force de son génie et par l'étendue de ses connaissances. Elle voit qu'on ne présente à l'empereur que des Mémoires écrits dans le style le plus savant et le plus relevé; que ses édits et ordonnances sont des modèles de compositions; qu'il reprend publiquement les gouverneurs de province des erreurs qui se trouvent dans leurs placets et les plus habiles docteurs des fautes qui leur échappent dans leurs ouvrages; qu'il parle en maître dans des préfaces raisonnées sur les ouvrages qu'il fait faire et qu'il fait publier, et que tout ce qui sort de son pinceau est marqué au coin de l'immortalité. Le moyen, avec cela, qu'elle ne soit pas tranquille sur la sagesse et la protection de l'empereur!

« Voici ce que la sagesse des anciens a imaginé pour l'aider. Elle a créé des charges honorables et lucratives pour les plus habiles lettrés de l'empire, et les a chargés, chacun selon la sienne, d'approfondir toutes les parties de l'histoire naturelle, politique, civile, militaire, ecclésiastique, morale, littéraire, etc., de la Chine, et de se tenir toujours en état de répondre sur tout ce que l'empereur juge

à propos de leur demander. S'il s'agit de quelque nouvelle loi, de quelque nouveau système, de quelque arrangement dans les finances, de quelque nation étrangère, de quelque réforme de police, Sa Majesté envoie demander à celui qui est chargé de répondre ce qu'on trouve là-dessus dans l'histoire; et le lendemain ou surlendemain ce savant lui présente un Mémoire raisonné, où elle voit ce qui a réussi ou échoué autrefois, pourquoi ce qui a été tenté a été rejeté, et pour quelles raisons, etc.

« Ces savants ont sous la main sans doute bien des recueils, extraits, notices, compilations, répertoires de leurs prédécesseurs, qu'ils augmentent eux-mêmes; mais, s'ils n'avaient pas la science qui leur en donne la clef et les met à même de puiser dans les sources, ils leur seraient inutiles. Aussi l'empereur les oblige à la cultiver sans cesse, par les questions subites et imprévues qu'il leur fait; ils n'auraient garde, dans leurs réponses, de risquer un mot hasardé : ils citent leurs garants, d'après la critique la plus sévère. Par là un empereur, sans être savant, jouit de tout l'éclat que la science et l'érudition peuvent répandre sur l'administration publique, n'est

pas exposé à prendre une répétition pour un coup de génie, ne court pas le danger de se méprendre dans ce qu'il avance, et parle toujours avec une dignité imposante dans tous les actes publics. »

## VIII

« Des lettrés, renommés par leur science des annales de l'empire et par la fermeté de leur caractère, tiennent registre secret des actes du gouvernement dans le palais même du prince. Ces registres ou journaux sont la censure la plus impartiale, la plus efficace et la plus redoutée des princes. Comme les faits y sont racontés en peu de mots et tels qu'ils sont, leurs causes et leurs effets, leur enchaînement et leur ensemble, dont il lui est si aisé de se faire le commentaire, lui présentent un miroir où il se voit tel qu'il est et tel que l'histoire le montrera aux siècles futurs. L'amour-propre le plus aveugle n'a pas de ressource contre cette espèce de censure. Ce n'est pas tout : un prince y voit une infinité de choses qu'on tâche de lui faire perdre de vue, et,

s'il s'est fait un plan de gouvernement, il lui est aisé d'être conséquent et de tendre sans cesse à son but. Une faute lui en fait éviter cent autres; celles mêmes de ses prédécesseurs lui servent infiniment. — *Tai-tsong* était si frappé que l'histoire fît mention des paroles, des actions et des fautes de ses prédécesseurs, qu'il s'observait avec beaucoup de soin, et s'effrayait lui-même par la pensée de ce qu'on dirait de lui dans la suite des siècles. « Je me juge moi-même, disait-il, par les choses que je blâme et que j'improuve dans mes prédécesseurs. L'histoire est le miroir de ma conscience : dans les autres je vois ma propre image, et j'entends, dans le jugement que je porte de mes prédécesseurs, le jugement qu'on portera de moi-même. »

« Ces sortes de journaux sont dans les mœurs de la nation chinoise. Les chefs des grandes maisons font leur journal secret, dans le goût, à peu près, de celui de l'empereur, pour leur propre instruction et pour celle de leurs enfants. Ce journal est nécessaire à certains égards, et commandé, pour ainsi dire, par les lois, parce que, quand quelqu'un est présenté à l'empereur pour être promu à un emploi, il doit être en état de répondre sur

les charges qu'ont remplies son grand-père, son père et lui, sur les grâces qu'ils ont obtenues, sur les fautes qu'ils ont faites, sur la manière dont ils en ont été punis, sur la façon dont ils les ont réparées ou en ont obtenu grâce. »

Tout le gouvernement est intellectuel dans un pays dont Confucius a écrit le code et spiritualisé toute la constitution.

## IX

On a appelé cela le despotisme. Écoutons à cet égard un homme qui a vécu soixante ans au milieu de ces institutions. « C'est le despotisme de la raison, dit-il, au lieu du despotisme sanguinaire et oppressif que notre ignorance leur attribue. Le souverain, le premier, subit le despotisme de la philosophie de Confucius, un des sages, des lettrés qui perpétuent son esprit. » Un écrit d'un des derniers empereurs de la Chine, au dix-septième siècle, commente ainsi la loi des jugements et des peines dans un style et dans un esprit que Fénelon, Montesquieu et Beccaria ne désavoueraient pas.

« Il en est des supplices, dit le philosophe impérial, comme des remèdes. Le but des supplices est de corriger les hommes et non pas de les conduire à la mort. C'est pour en avoir poussé trop loin la rigueur qu'au lieu d'amender les peuples on les avait poussés dans la révolte. J'aurai soin qu'on rende la justice; mais, avant tout, j'ordonne qu'on traite les prisonniers avec bonté et qu'on ne leur refuse rien de tout ce qui peut être accordé..... Les crimes sont, dans la société, comme les taches et les ordures sur les habits: un habit se lave, les taches s'effacent, les ordures s'en vont; mon peuple peut se corriger et s'amender. Je ne veux me servir de la terreur des supplices que pour défendre la société. Mon amour pour mes peuples me donne du courage pour tenir aux travaux continuels du gouvernement, mais il augmente mes peines et mes inquiétudes dès qu'il s'agit d'affaires criminelles qui vont à la mort, parce que je sais que mes soins, mes attentions et ma sensibilité ne peuvent pas s'étendre à tout. Si mes officiers ont quelque tendresse pour moi, qu'ils me la témoignent en ne voyant que des hommes dans ceux qui sont accusés. Hélas! il n'est que trop fâcheux de les traiter en coupables lorsqu'ils

sont condamnés!...... Le peuple est inconsidéré et peu réfléchi; il viole la loi par inadvertance, comme un enfant tombe dans un puits. Vous auriez pitié de cet enfant; moi j'ai pitié de mon peuple. C'est pour moi, ajoute-t-il, une angoisse de conscience de juger selon les lois et de condamner ou de pardonner avec discernement. Mais ce que j'ai trouvé de plus affligeant, ce à quoi je ne m'accoutume pas, ce qui me coûte chaque fois au delà de ce que je pourrais vous dire, c'est de signer des arrêts de mort. Mon cœur flétri se glace et saigne de douleur à chaque fin d'automne, lorsque vient le moment de décider du sort des criminels. Je dois venger le *Tien* et mes peuples; mais il n'en est pas moins triste d'être exposé au danger de faire couler une goutte de sang qu'on eût pu épargner. Mon unique consolation est de ne prononcer que sur les crimes évidents, et aucune sorte de travail ne me coûte pour m'en assurer.

« Le pouvoir et les règles pour décerner les récompenses et les châtiments publics viennent d'en haut. Qui entreprend de changer les mœurs des hommes ne doit pas se flatter que le bon exemple seul persuade la vertu. Il faut effrayer les méchants pour les corri-

ger ou même pour les contenir. C'est au nom du *Tien* qu'on agit ; c'est sa justice qui doit diriger : on ne doit y mêler aucune vue particulière. Il est dit : *Récompensez le mérite, punissez le crime ; si vous ne vous trompez ni dans l'un ni dans l'autre, espérez de voir croître les vertus et diminuer les vices.* Il est dit dans Confucius : *Le Tien ordonne de décerner les cinq honneurs et les cinq récompenses à la vertu. Le Tien exige que le crime soit puni par les cinq supplices et par les cinq châtiments. Oh ! que ce grand objet de gouvernement demande de vigilance ! Oh ! qu'il demande de sagesse et de vertu !* C'est-à-dire qu'en matière de châtiments et de récompenses il faut se comporter avec une impartialité et une droiture infinies. La plus petite prévarication est une horreur ! »

Voilà le langage de cette philosophie sur le trône !

## X

L'opinion publique y jouit de la plénitude de son jugement, par suite de ce gouvernement par la raison, et de la liberté de la presse

à qui on n'interdit que le scandale, l'injure ou la calomnie. L'imprimerie, immémorialement inventée et exercée dans l'empire, y fait respirer la pensée publique comme l'air; chacun peut imprimer et afficher, à son gré, toutes ses idées; c'est la représentation nationale universelle par la littérature, sur la place publique et sur toutes les murailles des villes ou des campagnes. Les mandarins transmettent au gouvernement ces symptômes de l'opinion publique, ce cri muet des peuples dans leur gouvernement. Le droit de requête et de pétition des hommes de toutes conditions y est également sans autres limites qu'une respectueuse convenance. Le souverain connaît ainsi, sur tous ses actes, la pensée des peuples. Il ne dédaigne pas de raisonner et de discuter lui-même, dans de fréquents manifestes, ses actes avec eux; il est contraint de reconnaître pour juge, non la force, mais l'intelligence.

Qu'on nous permette de transcrire ici un de ces entretiens du souverain avec la nation, qui précéda l'abdication d'un des derniers et des plus vertueux empereurs qui aient illustré l'histoire de la Chine. Toutes les circonstances de ce règne et de cette abdication ont été traduites de la *Gazette de l'empire*, en 1778, par

le Père Amyot. La littérature politique de la Chine a peu de témoignages plus frappants et plus authentiques de la nature toute intellectuelle, toute philosophique et toute littéraire de ce gouvernement.

L'empereur *Kien-long* avait régné pendant une longue période de sa vie avec une vertu, un talent et un bonheur qui faisaient confondre son autorité avec celle de la Providence. Il n'était pas seulement grand politique, il était écrivain et poëte renommé.

Il revenait, à l'âge de soixante-huit ans, d'un long voyage entrepris, contre l'avis de ses ministres, pour inspecter les provinces les plus éloignées et les plus arriérées de l'empire. Le bruit de sa mort avait couru; les peuples s'étaient troublés de l'idée de perdre le chef de l'empire avant qu'il eût, suivant l'usage, désigné son successeur parmi ses enfants; car l'empire, au fond, est une république lettrée dont le régulateur, moitié héréditaire, moitié électif, est désigné par le père grand-électeur de l'empire.

Un lettré d'un ordre inférieur osa lui présenter sur le chemin une requête conçue en termes irrespectueux, pour lui intimer le conseil de se retirer du trône et de se nommer

enfin un successeur. Le lettré, organe d'un parti caché dans le palais, fut sévèrement jugé et puni pour cet outrage à la majesté et à la liberté du Père de l'empire.

Mais, rentré dans sa capitale, l'empereur crut devoir expliquer lui-même paternellement à ses peuples ses motifs pour ne pas obtempérer aux vœux ou aux craintes du parti qui le poussait à une abdication prématurée. Aucun document à la fois politique et littéraire, dans les annales de la Chine, n'est de nature à faire mieux comprendre la constitution libre, paternelle et raisonnée de ce gouvernement par la persuasion. Voici ce manifeste du prince, ou plutôt cette confidence impériale du père avec ses peuples. Nous n'en retrancherons que les longueurs et les superfluités.

« *Extrait de la gazette du huitième de la dixième lune de la quarante-troisième année du règne de Kien-long* (*c'est-à-dire le* 26 *novembre* 1778).

« L'étude de l'histoire, dit l'empereur, est l'une de mes occupations les plus ordinaires. Les usages pratiqués dans tous les temps, dont il est fait mention, ont passé successivement sous mes yeux, et, leur diversité m'ayant convaincu qu'ils n'avaient pas été constamment

les mêmes, les raisons que l'on a eues de changer quelquefois m'ont convaincu aussi qu'on ne doit pas s'en tenir toujours à ce qui avait été établi. L'usage où l'on était de nommer solennellement un successeur au trône n'a plus lieu aujourd'hui; celui de donner des provinces en souveraineté, sous différents titres, est aboli depuis bien des siècles; le partage et la distribution des terres ne sont plus comme autrefois dans les premiers temps de la monarchie. Il serait absurde de vouloir rétablir tous ces usages, par la raison qu'anciennement ils ont été pratiqués. Telle coutume qui paraît au premier coup d'œil n'avoir rien que de louable et de bon cesse de paraître telle quand on l'examine de près.

« Désigner solennellement un successeur au trône, c'est dire à tout le monde que l'on donne comme un second maître à l'empire; c'est ouvrir une source d'où peuvent découler les plus grands malheurs. Le premier et le plus ordinaire de ces malheurs est la désunion qui se glisse chez tous ceux qui composent la famille du souverain. Une envie secrète s'élève d'abord dans leurs cœurs. Les frères de celui qui aura été choisi par préférence à eux se persuaderont aisément qu'on leur fait injure; les intrigues

ne tarderont pas à naître; aux intrigues succéderont les cabales et aux cabales les calomnies et les trahisons. Les défiances et les soupçons entre le père et les enfants et des enfants entre eux, les haines implacables et l'oubli de tous les devoirs achèveront ce que le reste n'avait fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher.

« Un autre malheur non moins ordinaire que le premier, et qui dérive, comme lui, de la nomination solennelle d'un successeur au trône, est le changement de bien en mal de celui qui a été choisi. L'ambition des grands et les basses complaisances de tous ceux qui approchent le jeune prince, dont ils attendent leur élévation ou l'accroissement de leur fortune, le pervertissent à coup sûr s'il a les inclinations vertueuses, et l'enfoncent plus avant dans le crime s'il est naturellement vicieux. Qu'on ouvre l'histoire; on n'y trouvera que trop d'exemples qui confirmeront la vérité de ce que je dis ici.

« Le choix d'un successeur au trône est une affaire de la dernière importance; on ne doit pas la terminer légèrement. Il faut avoir fait bien des réflexions, bien des délibérations, avant que de fixer son choix; il faut avoir prévu tous les avantages et tous les inconvénients qui peuvent en résulter. Le meilleur,

sans doute, serait d'imiter la conduite d'*Yao* et de *Chim*. Ces deux grands princes ne choisirent point dans leur propre famille celui qui devait gouverner après eux. »

Ici l'empereur parcourt longuement l'histoire des dynasties qui l'ont précédé, et signale, dans toutes, les inconvénients qu'il y a à désigner son successeur avant sa mort. Ces inconvénients sont scrutés et mis en relief avec la sagacité d'un historien consommé. Il reprend ensuite en ces termes :

« Quant à moi, plus j'ai étudié et compris l'histoire, plus je me suis confirmé dans l'idée de ne pas laisser connaître, en mon vivant, le choix que j'aurai fait de mon successeur. L'exemple et les leçons de mon père me confirment dans cette résolution.

« Mon père, dès la première année de son règne, pensa à me désigner moi-même pour son successeur. Il écrivit mon nom et ses intentions sur un simple billet. Dans cette salle de l'intérieur du palais, qui est nommée *salle des purifications*, il y a un tableau dont l'inscription porte ces quatre caractères : *véritable grandeur, brillante gloire*. Ce fut derrière ce tableau qu'il mit ce billet à l'insu de tout le monde. Parvenu à la huitième lune de la treizième année

de son règne, mon père mourut. Un peu avant sa mort il se fit apporter le tableau, en retira le billet qu'il avait inséré lui-même dans l'épaisseur du cadre, et, après en avoir fait lire le contenu, il expira. Quand ma nomination fut divulguée, tout l'empire applaudit à son choix.

« Dès que je fus sur le trône, je me fis un devoir de suivre l'exemple de mon père. Comme lui je me choisis secrètement un successeur. L'aîné des fils que j'avais eus de l'impératrice me parut avoir toutes les qualités naturelles et acquises qui sont nécessaires pour bien régner. Je fis tomber mon choix sur lui; j'écrivis son nom et mes intentions sur un billet que je plaçai derrière le même tableau où celui qui contenait mon nom avait été placé par mon père. Après quelques années, je perdis ce cher fils. Je retirai alors le billet, et, en avertissant les grands de ce que j'avais fait, je leur fis part aussi du titre honorable dont je décorais la mémoire de celui qui devait régner après moi, en l'appelant *ami de l'ordre et très-propre à le faire observer, fils du souverain et destiné à lui succéder*. Le septième de mes enfants mâles était aussi fils de l'impératrice; il ne vécut que quelques années. Je choisis, à part moi,

le plus âgé de mes autres fils : il mourut encore; et, après lui, le cinquième me paraissant posséder toutes les qualités qu'on peut désirer dans un bon empereur, je lui destinai l'empire. Une mort prématurée l'a enlevé de ce monde lorsqu'on avait le moins lieu de s'y attendre. Voilà donc quatre princes héréditaires que j'aurais fait installer solennellement si je m'étais conformé à l'ancienne coutume.

« Qu'on ne croie pas cependant que je néglige l'importante affaire de la succession à l'empire; je l'ai sans cesse présente à l'esprit. L'année trente-huitième de *Kien-long* (1773), lorsqu'au solstice d'hiver j'allai pour offrir au Ciel le grand sacrifice d'usage, je me fis accompagner de tous mes fils, afin qu'ils vissent de leurs propres yeux tout ce qui se pratique dans cette auguste cérémonie. J'avais écrit secrètement le nom de celui d'entre eux que j'avais intention de faire mon successeur, et j'en avais averti les grands qui servent dans le ministère, sans cependant leur faire connaître le prince sur qui j'avais fait tomber mon choix. En offrant le sacrifice, je priai le Ciel que, si celui dont j'avais écrit le nom avait toutes les qualités requises pour bien régner, il daignât le conserver et le protéger; que si, au con-

traire, il n'était pas digne du trône, faute d'avoir ces qualités, d'abréger le cours de sa vie, afin qu'il ne préjudiciât pas à l'empire et que je pusse moi-même me nommer un successeur qui fût véritablement digne de régner. Ma prière n'avait pour objet que le bien de l'empire, au préjudice même de l'affection paternelle. Le Ciel suprême sait que ce que je dis ici est conforme à la plus exacte vérité, et que, si je ne nomme pas publiquement un successeur, c'est uniquement pour l'avantage particulier de mes enfants eux-mêmes et pour le bien général de tous mes sujets. J'en prends à témoin le ciel, la terre et mes ancêtres. Si mes fils et leurs descendants s'en tiennent à cet usage, la dynastie ne saurait périr, parce qu'elle sera favorisée du Ciel, aux ordres duquel elle sera toujours soumise, et qu'elle aura l'affection des hommes dont elle tâchera de faire le bonheur.

« Comme mes intentions ne sont pas connues de tout le monde, il peut se faire qu'on m'en prête que je n'ai pas et que je suis très-éloigné d'avoir. Peut-être dit-on de moi que je me complais si fort dans l'exercice de l'autorité suprême que je craindrais, en me nommant publiquement un successeur, d'en voir

la diminution ou quelque affaiblissement. Ce serait bien peu me connaître que de penser ainsi de moi. Depuis que je suis sur le trône, toutes les fois que je brûle des parfums en l'honneur du Ciel, je lui adresse cette prière : « Mon aïeul *Chen-Tfou* a régné soixante et un ans ; je n'oserais m'égaler à lui. Je vous prie, ô Ciel ! de me protéger et de m'accorder, si vous le voulez bien, de parvenir jusqu'à l'année soixantième de mon règne. J'aurai atteint la quatre-vingt-cinquième de mon âge; alors j'abdiquerai l'empire, et je le céderai à celui que je destine à être mon successeur, parce que je crois qu'il vous est agréable. Alors seulement je me déchargerai du pesant fardeau du gouvernement. » Voilà ce que personne ne pouvait savoir, parce que c'est pour la première fois que j'en parle et que je le publie.

« Quoique j'aie déjà poussé ma carrière jusqu'à la soixante-huitième année de mon âge, je me sens encore aussi fort et aussi robuste que je l'ai jamais été; je ne suis sujet à aucune sorte d'infirmité. Me serait-il permis d'abandonner les peuples que le Ciel suprême m'a chargé de gouverner à sa place ? Si, par amour du repos, ou par quelque autre motif sembla-

ble, je me déchargeais d'un fardeau que je puis porter encore, je serais ingrat envers le Ciel et envers mes ancêtres. Depuis l'année courante (1778) jusqu'à l'année *fin-mao* (1795) il doit s'en écouler dix-sept encore, espace de temps bien long, eu égard à mon âge. Quoique mes forces et la constitution robuste de mon tempérament semblent me mettre à l'abri des infirmités, je dois cependant être très-attentif; de jour en jour je dois être plus sur mes gardes pour pouvoir remplir dignement les desseins du Ciel sur ma personne, lorsqu'il m'a confié le gouvernement de cet empire. Si, malgré toutes mes intentions, lorsque je serai parvenu à l'âge de quatre-vingts ou même de soixante-dix ans, je m'aperçois que mon esprit ou mes forces s'affaiblissent, de manière à ne pas me permettre de gouverner avec les mêmes soins que j'ai apportés jusqu'à présent à cette grande affaire, alors, me regardant comme incapable de tenir sur la terre la place du Ciel, j'abdiquerai l'empire.

« Parmi les souverains qui l'ont gouverné, il s'en trouve plusieurs qui ont régné quarante et cinquante ans; il s'en trouve quelques-uns qui ont abdiqué. Il y a plus de quarante ans que je suis sur le trône; n'en est-ce pas as-

sez, et faut-il que j'attende de l'avoir occupé soixante ans pour le céder? C'en serait bien assez, sans doute, si je n'avais égard qu'à ma propre personne. Un empereur de la dynastie des *Tang* répondit à son ministre, qui l'exhortait à se démettre de l'empire : « Vous voulez donc que je devienne un homme inutile sur la terre? » Il n'en fut pas ainsi de *Jen;* il abdiqua l'empire, et à peine l'eut-il abdiqué qu'il tomba dans la mélancolie la plus profonde. Son successeur abdiqua comme lui l'empire, et, comme lui encore, il porta la tristesse jusqu'au tombeau et pleura le reste de ses jours. Je méprise de pareils empereurs; ainsi je me garderai bien de les imiter.

« De tous les traits de l'histoire que j'ai insérés dans mes ouvrages, il n'en est aucun que je n'aie lu moi-même et que je n'aie écrit de ma propre main. A l'occasion de l'abdication de ces deux empereurs j'ai mis une note: *Empereurs faibles, qui ont prouvé par leur conduite qu'ils étaient indignes de régner.* Plein de mépris pour de tels souverains, pourrait-il me tomber en pensée de marcher sur leurs traces? Leur abdication et le regret amer qu'ils témoignèrent après avoir abdiqué sont une preuve sans réplique qu'ils redoutaient, dans

l'autorité suprême, ce qu'elle a de laborieux, de pénible et de rebutant, quand on veut l'exercer avec gloire, et qu'ils ne voulaient que jouir des prétendus avantages qu'elle présente, quand on a en vue une vaine prééminence sur les autres et la facilité malheureuse de pouvoir se livrer à tous ses penchants.

« Pour moi, qui cherche à ne rien oublier pour remplir tous les devoirs qui me sont imposés, je sais que dans l'exercice de la dignité suprême il se rencontre chaque jour quelques milliers d'articles très-difficiles à débrouiller. Tout ce qui a rapport à ceux sur lesquels je me décharge du détail du gouvernement, tout ce qui concerne les mandarins qui ont une inspection immédiate sur le peuple, toutes les affaires de l'empire, grandes ou petites, tout cela m'est rapporté, parce que je veux être instruit de tout, parce que je veux tout terminer par moi-même. Quel travail immense! Je m'y livre cependant sans relâche, parce qu'il est de mon devoir de le faire. Si je donnais à mes mandarins une autorité absolue pour pouvoir terminer les affaires, plusieurs d'entre eux ne manqueraient pas d'en abuser, et tout l'odieux retomberait sur moi.

Je puis assurer qu'il n'est aucun moment où il me soit permis de jouir d'un tranquille repos.

« Mon empire est très-vaste et le nombre de mes sujets est immense; je veux cependant qu'on m'informe exactement de tout ce qui concerne mon peuple. Les inondations, les sécheresses et les différentes calamités publiques m'affectent beaucoup plus qu'elles n'affectent aucun de mes sujets. Chaque particulier ne sent que ses propres peines; je sens, moi seul, toutes les peines réunies de chaque particulier. On sait que je ne m'en tiens point à une compassion stérile envers ceux qui ont eu à souffrir; je m'empresse à leur procurer du soulagement aussitôt que je suis instruit de leurs besoins, et, comme je crains que les mandarins ne m'en informent pas d'eux-mêmes, je m'en informe moi-même auprès d'eux.

« Toutes mes actions ont leur temps déterminé. Je me couche, je me lève, je m'habille, je prends mes repas à des heures fixes. Tout est gêne, tout est contrainte; et en cela je suis de pire condition que le moindre de mes sujets. Je sens tout le poids du fardeau que je porte, mais je continuerai de le porter autant

de temps que les forces me le permettront. Quand mes infirmités me feront sentir que je ne puis plus me livrer à un travail assidu ni vaquer aux affaires comme auparavant, alors je remettrai avec joie les rênes de l'empire en d'autres mains, et j'aurai la douce satisfaction d'avoir fait, jusqu'à la fin, tout ce qu'il a été en mon pouvoir de faire. Je serai parvenu au terme de ma vie, où je pourrai jouir sans remords d'un peu de tranquillité et où je pourrai connaître la véritable joie; car jusqu'à présent je n'ai connu que le travail, la gêne, les inquiétudes et les soucis.

« Qu'on ne croie pas que ce que je viens de dire soit en vue de me faire valoir. Je n'ai rien dit qui ne soit à la portée de tout le monde et que tout le monde ne puisse comprendre avec la plus légère attention. Il y a longtemps que je voulais faire part à mon peuple de tout ce dont je viens de l'entretenir; j'attendais, pour le faire, que l'occasion se présentât; elle s'est enfin présentée, et j'en ai profité.

« Lorsque je serai parvenu à une extrême vieillesse, je me déchargerai du poids du gouvernement, et je m'expliquerai alors plus clairement encore que je ne le fais aujourd'hui.

On connaîtra mes intentions et on les jugera. J'ai fait cet écrit à l'occasion de l'insolente requête qui m'a été présentée par le lettré de *Mouk-den*. Outre les absurdités répandues dans cette requête, il se trouve un reproche des plus atroces et des plus mal fondés. Il ose accuser notre dynastie d'avoir usurpé l'empire. Son crime est des plus énormes et d'une conséquence extrême dans un État. Il peut se faire que, parmi les lettrés, mandarins et autres qui sont répandus dans ce vaste empire, il y en ait qui pensent comme cet insensé et que la crainte seule empêche de s'exprimer comme lui. Ce que je sais, à n'en point douter, c'est qu'il y en a grand nombre qui pensent comme lui sur l'article de la nomination d'un successeur au trône. J'espère qu'après avoir lu cet écrit, que pour cette raison je veux rendre public, ils changeront d'avis et approuveront ma conduite. »

## XI

Ce même empereur se justifie, dans un second écrit, de ne pas nommer une impéra-

trice, comme c'était l'usage parmi ses prédécesseurs; il en donne des motifs qui attestent la bonté de son cœur et les scrupules de sa conscience. On sait que la législation civile de la Chine, semblable en cela à celle des patriarches et de toute l'Asie, tout en consacrant l'unité du gouvernement domestique dans une seule épouse, admet les épouses de second rang.

« Après la mort de ma première épouse, dit dans cet écrit l'empereur, je crus qu'il était juste et convenable d'élever *Na-la-che,* femme du second rang, qui m'avait été donnée par mon père lorsque je n'étais encore que simple particulier, au rang de première épouse et d'impératrice; je ne voulus rien faire cependant sans consulter l'impératrice ma mère. Elle m'ordonna de ne pas me presser et de donner seulement d'abord un titre d'honneur à *Na-la-che;* ce que je fis. Après trois années, satisfait de la conduite de *Na-la-che,* je l'élevai au sublime rang et je la déclarai solennellement impératrice. Quand elle eut reçu cette grâce, au lieu de redoubler d'attentions et de ne rien oublier pour me persuader de plus en plus qu'elle en était digne, elle n'eut plus que de l'orgueil. Ses mauvais procédés allaient chaque

jour en empirant. Quelque mécontentement que j'en eusse, rien ne transpirait au dehors, et je continuais à me conduire à son égard comme je l'avais toujours fait. Elle mit le comble à ses impertinences en se coupant elle-même les cheveux. Par là elle me fit la plus grande insulte qu'une femme puisse faire à son mari et une sujette à son souverain (les femmes tartares ne se coupent les cheveux qu'à la mort du mari, du père ou de la mère). C'est comme si elle avait renoncé à la dignité dont je l'avais honorée, et même à ma personne, quoique je fusse son époux. Son crime méritait qu'au moins je la dégradasse publiquement, si je ne la faisais pas mourir. Je la laissai vivre, et je ne la dégradai point; j'empêchai seulement, après sa mort, qu'on ne lui rendît les honneurs qu'on a coutume de rendre aux impératrices, sans cependant rendre compte au public des raisons que j'avais pour cela, ne voulant pas la déshonorer à la face de tout l'empire. On a dû reconnaître dans cette affaire que la justice et l'humanité m'ont dicté seules la conduite que j'ai tenue. Je n'avais élevé *Na-la-che* au rang d'impératrice que parce que ce rang lui était dû préférablement à mes autres femmes; ce n'est pas qu'elle fût plus

belle ou que je l'aimasse plus que les autres. Après son élévation, elle mit au jour tous ses défauts et se rendit coupable de quantité de fautes. Dans la crainte qu'il n'en arrivât de même à toute autre, si je l'élevais au même rang, je n'en ai élevé aucune. Non-seulement il n'y a rien en cela de répréhensible, mais il n'y a rien qui ne mérite des éloges, parce que je me suis conformé, au-dessus de moi, aux intentions du Ciel et de mes ancêtres, et qu'au-dessous de moi j'ai cherché l'avantage de mes sujets. Je ne doute pas que la postérité ne m'approuve et ne me loue de tout ce que j'ai fait dans cette occasion. Cependant le lettré rebelle a osé me proposer *de me reconnaître coupable aux yeux de tout l'empire, et de nommer publiquement une autre impératrice, en réparation de ma faute et pour l'entière satisfaction de mes sujets.*

« Je suis dans la soixante-huitième année de mon âge; est-ce à cet âge que je dois me donner une épouse? Me donnerais-je le ridicule de demander une des filles du prince *mantchou,* pour la placer à côté de moi à la tête de l'empire? Ce que dit à ce sujet le lettré porte avec soi sa réfutation, ne mérite aucune réponse et n'est digne que de mépris.

« Je dois, dit le rebelle, écouter les représentations et y avoir égard. Depuis que je suis sur le trône, il ne m'est jamais arrivé d'empêcher qu'on ne me fît des représentations ; j'ai reçu avec bonté et même avec plaisir celles surtout qui avaient pour objet l'avantage de mes sujets et la gloire de l'empire ; je n'ai jamais manqué, après les avoir reçues, de les renvoyer aux grands tribunaux, pour qu'ils eussent à délibérer sur l'usage que j'en devais faire. Quand les tribunaux ont jugé que je devais avoir égard à ce qu'on me représentait, j'y ai eu égard ; je n'ai jamais rejeté que les représentations qu'ils ont jugé que je devais rejeter. Pas même une seule fois il ne m'est arrivé d'empêcher qu'on ne me représentât ce qu'on croyait devoir me représenter. Lorsqu'on m'a représenté les inondations, les sécheresses et autres calamités qui affligeaient quelques provinces, je me suis hâté d'envoyer sur les lieux des grands ou des mandarins pour examiner l'état des choses et m'en instruire dans le détail, ne voulant rien ignorer de tout ce qui peut intéresser mon peuple, et j'ai toujours donné les ordres les plus précis aux *tsong-tou*, vice-rois et autres grands officiers des provinces, de veiller exactement et

d'être attentifs à ce qu'il ne souffrît aucun dommage, à le soulager quand il en a souffert et à lui procurer tout le soulagement qui dépendait d'eux. Quand on m'a fait savoir que la misère était dans quelque endroit, j'ai fait ouvrir mes greniers, et j'ai fait tenir du secours à ceux qui en avaient besoin. En un mot, il n'est aucun article concernant le peuple dont je n'aie voulu être instruit, et, quand on m'a instruit de ses besoins, je n'ai jamais manqué d'y pourvoir. »

C'est le même empereur qui fit recueillir et rassembler, en une seule collection officielle, les cent soixante mille volumes composant l'Encyclopédie chinoise, car l'Encyclopédie elle-même est un exemple de la Chine à l'Europe. Seulement l'Encyclopédie chinoise fut recueillie et rédigée sous les yeux et par les soins du gouvernement, pendant une période de quinze ans, et confiée aux premiers lettrés et savants de l'empire. L'empereur ne négligeait pas d'en revoir les pages et d'en corriger les moindres fautes d'impression. C'est le plus vaste monument littéraire connu.

L'ouvrage destiné à faciliter au peuple tout entier la connaissance de la religion, des lois, des motifs des lois, de la politique, des scien-

ces, des arts, des métiers, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, est divisé en quatre cent cinquante livres. Les onze premiers ne traitent que de la haute astronomie, le firmament, les astres, les phénomènes célestes; puis viennent les livres qui concernent la division de l'année en mois, jours, saisons; puis ce qui concerne la terre et le sol; puis ce qui concerne les eaux, leur régime, leur application. Seize livres ensuite traitent de politique, du gouvernement des hommes en société, de l'empereur considéré comme premier père de la famille, selon la doctrine de Confucius et des livres sacrés. Les quatre livres suivants roulent sur l'impératrice et sur la famille impériale. Depuis le soixante et unième livre jusqu'au cent soixante-dix-septième inclusivement, on parle en détail de tous les officiers publics, mandarins, dignitaires et magistrats, de toutes les dynasties et de tous les ordres, soit à la cour, soit dans les provinces, soit auprès de l'empereur, soit dans les tribunaux, soit pour les affaires politiques, civiles, judiciaires, économiques, criminelles, religieuses et littéraires, soit pour la guerre. Les trente-deux livres suivants sont comme le tableau et le précis philosophique des lois fondamentales de

l'État, des principes invariables du gouvernement et des règles générales de l'administration et de la justice. « O ciel! s'écrie ici le savant traducteur, que les Montesquieu, les Burlamaqui, les Grotius baissent et se rapetissent quand on les compare à ce qui y est dit sur le prince du sang et les princes titrés, les hommes publics et les simples citoyens; jusqu'où les grands doivent être soumis à l'empereur; sur ces ministres et ces magistrats qui doivent s'exposer à tout pour ne pas tromper sa confiance; sur le choix des dépositaires de l'autorité, la manière de les gouverner, de les veiller, de les élever ou abaisser, récompenser ou punir; sur tout ce qui concerne les fortunes des particuliers, la division des terres, les impôts, les différentes récompenses des talents, des services, des vertus, et le juste châtiment de toute espèce de désordre, crime et délit! »

Depuis le cent cinquante-quatrième livre jusqu'au cent quatre-vingt-quatrième, il n'est question que des rites. Tout ce qu'il nous convient d'en dire ici, c'est que ce qu'on y trouve dissiperait bien des préjugés en Occident sur la Chine, montrerait l'importance de bien des choses qui n'y sont pas assez prisées, et y ferait

sentir que la société politique et civile gagne beaucoup à tout ce qui fixe tous les devoirs réciproques et oblige tout le monde à des attentions, prévenances et honnêtetés continuelles. Les huit livres suivants traitent de la musique, et par concomitance de tous les instruments anciens et modernes, de la danse et du théâtre. Les quatorze livres suivants roulent sur les *King*, les annales et toutes les parties de notre littérature, trop peu connue en Europe pour pouvoir en parler. Depuis le deux cent sixième livre jusqu'au deux cent vingt-neuvième, il ne s'agit que de la guerre et de tout ce qui y a rapport. Dans les douze livres suivants, il est parlé de tous les peuples et nations avec lesquels la Chine a eu des rapports depuis plus de deux mille ans. Nous le disons hardiment; si on pouvait montrer sur les cartes d'aujourd'hui le pays de chacun et ses limites, les savants et les antiquaires d'Europe se mettraient à genoux pour avoir ce morceau, qui manque totalement à l'Europe et est en effet très-piquant et très-curieux. Depuis le deux cent quarante-deuxième livre jusqu'au trois cent seizième, il n'est question que de l'homme, mais il y est envisagé sous toutes les faces, rapports et points de vue ima-

ginables; soit pris solidairement et par rapport à sa constitution corporelle; soit envisagé dans sa famille, dans la société et dans l'État; soit surtout comme capable d'acquérir des connaissances, de cultiver toutes les vertus, ou de donner dans des vices et des désordres qui le dégradent et font son malheur. La métaphysique et la morale chinoise y parlent continuellement un langage dont les prédicateurs d'Europe, dit le missionnaire lui-même, ne désavoueraient pas la perfection. Les arts viennent ensuite: l'histoire, l'art de la porcelaine y tient une grande place; l'histoire naturelle y a ses Pline et ses Buffon. Les dessins d'animaux et de plantes y donnent aux yeux l'image que le texte donne à l'esprit. On ne soupçonne rien de cela en Occident, dit le commentateur français de cette Encyclopédie. Dans les cinquante-sept livres suivants, il y en a deux sur les différentes espèces de blés et de grains, deux sur les plantes médicinales les plus usuelles et les plus communes, un sur les herbages de cuisine, six sur les arbres à fruits, trois sur les fleurs de parterre et de jardin, quatre sur les plantes les plus communes dans les campagnes, six sur les différents arbres de toutes les provin-

ces de l'Empire (nous doutons qu'on en connaisse une cinquième partie en Europe), onze sur les oiseaux, huit sur les animaux soit domestiques, soit sauvages, huit sur les amphibies, les coquillages et les poissons, et six enfin sur les insectes. Quant à la manière dont chaque article est traité, il est inutile d'avertir que les plus importants et les plus nécessaires sont traités plus au long ; mais la règle générale, c'est de diviser chacun en cinq, six, sept et même huit chapitres ou sections. Comme cette Encyclopédie n'est qu'une pure compilation, dans les premiers chapitres on cite les textes originaux des auteurs selon leur rang d'autorité, c'est-à-dire qu'on cite d'abord les *King*, grands et petits; puis les livres de l'ancienne école de *Confucius* et des écrivains d'avant l'incendie des livres. Les annales et les ouvrages des lettrés de toutes les dynasties, depuis les *Han*, viennent au second rang. Après ces premiers chapitres viennent ceux des mots, c'est-à-dire des phrases de quelques mots qui font proverbe, sentence, etc., qu'on cite ou auxquels on fait sans cesse allusion dans les ouvrages de littérature, soit en prose, soit en vers, et on donne l'explication de chacune en citant l'anecdote, le discours, la circonstance où elle

a été dite, à peu près comme si l'on racontait comment et à quelle occasion César dit son *Veni, vidi, vici*, ou bien le *Tu quoque, mi Brute!* Dans les derniers chapitres, quelquefois ce sont des pièces de vers entières des plus célèbres poëtes, quelquefois des vers de toutes les mesures et de tous les styles, mais remarquables ou par les choses, ou par les pensées, ou par le choix et le brillant des expressions. Les savants qui ont composé cette Encyclopédie littéraire n'ont aucun système et ne tiennent à aucune opinion. Si la doctrine des *King* et de l'antiquité y brille, c'est par sa propre lumière. On laisse au lecteur le soin d'en sentir la vérité, la beauté et la supériorité sur celle des autres livres qu'on cite, lors même qu'ils la contredisent. L'unique attention qu'on ait eue, c'est de ne pas mettre un mot contre la pudeur.

## XII

Tel est l'aperçu de cette littérature politique et morale prodigieuse qui a fait la Chine et qui la résume. Ce résumé encyclopédique

est lui-même le résumé de deux cent mille volumes qui se multiplient tous les jours sur toutes les connaissances humaines, et cela dans une langue triple, tellement riche en mots et tellement parfaite en construction logique qu'elle est à elle seule une science dépassant presque la portée d'une vie d'étude.

Une seule chose manque à cette civilisation par les lettres : l'art de la guerre. On le conçoit : la guerre, en elle-même, est une barbarie; les philosophes et les lettrés chinois la réprouvent; ils la considèrent comme un exercice criminel de la force brutale qui ne prouve rien et qui détruit tout. Semblables à nos *quakers* européens ou américains, ils se sont désarmés eux-mêmes sans réfléchir que, si la guerre offensive était un crime, la guerre défensive, qui préserve la famille, la patrie, la civilisation elle-même, était la plus énergique des vertus d'un peuple. Aussi ont-ils tout ce qui rend la patrie prospère au dedans et rien de ce qui la protége au dehors. C'est par là qu'ils périssent et qu'ils seront bientôt à la merci de l'Europe armée qui fait violence à leur empire. Nous ne sommes pas du nombre de ceux qui désirent que

l'Europe armée fasse invasion dans cette ruche de quatre cents millions d'hommes ; quoi qu'en dise notre orgueil européen, cette invasion amènerait la plus grande destruction de traditions, d'antiquités, d'institutions, de législation, d'administration, de sagesse, de langage, de livres, de mœurs, de travail industriel dans la Chine, cette fourmi du monde, dont jamais le globe ait été témoin! Et cela pourquoi? Qu'avons-nous à leur porter en échange, que de l'opium et que la mort? Nous avons reçu d'eux, en science, en arts, en industrie, la soie, la porcelaine, la poudre à canon, le gaz, l'imprimerie, le papier, les couleurs, la boussole, importations récentes en Europe, sans date en Chine. Nous leur reporterions en instruments de ruine ce que nous en avons reçu en instruments de civilisation et de progrès. Respectons cette agglomération d'hommes innombrables, laborieux, et relativement sages, que les siècles eux-mêmes ont respectée. Le nombre ne prouve rien, dit-on ; on se trompe : trois ou quatre cent millions d'hommes vivant, multipliant, pensant, travaillant au moins depuis vingt-cinq siècles sur le même point du globe, attestent, dans la pensée et dans les lois qui les main-

tiennent en société, un ordre que nous ne connaissons pas en Europe, et que l'Amérique seule pourra peut-être présenter un jour à nos descendants, si le principe de la liberté républicaine est aussi civilisateur et aussi conservateur dans l'avenir que le principe de l'autorité paternelle. Ce principe moderne de la liberté républicaine, où chacun est le gardien de son droit par le respect spontané du droit d'autrui, paraît le chef-d'œuvre de la civilisation future au delà de l'Atlantique. L'Amérique alors serait destinée à faire le contrepoids de la Chine ; les deux hémisphères auraient deux principes en contraste, et non en hostilité, dans l'univers : la paternité en Chine, la liberté en Amérique ; ici le fils, là le citoyen ; principes tous deux féconds en moralité, en devoirs et en prospérité pour les différentes races humaines.

Quant à nous, Européens, qu'avons-nous à représenter que l'inconstance, les versatilités, les courtes grandeurs, les chutes profondes, les progrès rapides, les décadences soudaines, les péripéties éternelles de principes contraires et de mouvements sans repos? Nous sommes grands et ils sont sages ; nous jouons le drame héroïque, intéressant, instruc-

tif, quelquefois lamentable, sur la scène des siècles; nous emportons les applaudissements de la postérité, mais nous disparaissons, et ils demeurent. Le génie est plus jeune chez nous, la sagesse est plus vieille chez eux : sachons nous connaître.

Je n'ai pas parlé encore ici de la littérature purement littéraire de la Chine; je n'ai parlé que de sa littérature morale et politique : pourquoi? J'y reviendrai, mais je vais vous le dire en deux mots : c'est que, à l'exception de leur histoire, la littérature de la Chine est pauvre et médiocre; ils n'ont que de la raison et peu d'imagination. Ils n'ont point de poëme épique! Qu'est-ce qu'un peuple qui n'a point de poëme épique au seuil de sa littérature et de son histoire? C'est un paysage qui n'a point de ciel; c'est un temple qui n'a point de mystères; c'est un jour qui n'a point de songes dans sa nuit! Les Indes ont deux poëmes épiques dans le *Râmayana* et le *Mahâbhârata;* la Grèce en a deux dans l'*Iliade* et l'*Odyssée;* les Hébreux en ont cent dans la Bible; la Perse en a un dans le *Schah-nameh;* l'Arabie a son *Koran;* Rome a son épopée dans l'*Énéide;* l'Italie moderne a trois grands poëmes dans ceux du Dante, du Tasse et de l'Arioste; l'Allema-

gne en a un dans les *Niebelungen;* l'Espagne en a un dans le *Romancero* du Cid ; le Portugal en a un dans l'œuvre du Camoëns ; l'Angleterre dans celle de Milton. La Chine et la France n'en ont pas encore ! Est-ce la faute du génie, est-ce la faute du temps? Ce n'est peut-être pas une infériorité, mais c'est un malheur. La France le compense par mille chefs-d'œuvre d'imagination et de raison ; son génie a plutôt les formes du drame, parce que ce génie est surtout en action.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

# COURS FAMILIER
# DE LITTÉRATURE

## XXXVI[e] ENTRETIEN.

## LA LITTÉRATURE DES SENS.

### LA PEINTURE.

## LÉOPOLD ROBERT.

(I[re] PARTIE.)

I

Vous vous étonnerez peut-être de voir comprendre la peinture dans la littérature, comme vous vous êtes étonnés au premier moment d'y voir comprendre la musique, Mozart et son chef-d'œuvre, l'opéra de *Don Juan*. Vous reviendrez de votre étonnement quand je vous

aurai parlé de la peinture comme vous en êtes revenus quand je vous ai parlé de la musique. Est-ce que tous les arts ne sont pas des expressions du sentiment ou de la pensée de l'homme ? Est-ce que tous les arts ne sont pas des moyens de communiquer cette pensée ou ce sentiment d'un homme aux autres hommes ? Est-ce que tous les arts ne sont pas des langues ? Est-ce que les sons, les formes, les couleurs, les notes, la lyre, le ciseau, le pinceau, la toile, le marbre ne sont pas les lettres à l'aide desquelles le musicien, le peintre, le sculpteur, l'architecte écrivent ces langues parfaitement intelligibles de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture? Est-ce que Mozart ou Rossini ne vous chantent pas les drames de votre âme? Est-ce que Titien, Raphaël ou Rubens ne vous peignent pas des sentiments ou des idées ? Est-ce que Phidias ou Michel-Ange ne vous sculptent pas des images éternelles qui restent debout dans votre imagination comme sur leur piédestal ? Est-ce que les architectes du Parthénon à Athènes, de Saint-Pierre de Rome, sur les bords du Tibre, de la cathédrale de Cordoue ou de Cologne, du Panthéon à Paris, ne vous construisent pas des pensées en pierre, en

marbre ou en porphyre, aussi éloquentes que des pensées de Platon, de Cicéron, de Bossuet, de Mirabeau? Est-ce que Mozart n'est pas poëte? Est-ce que Raphaël n'est pas évangélique? Est-ce que Michel-Ange n'est pas orateur? Est-ce que Poussin n'est pas un philosophe? Est-ce que Murillo ou Vélasquez ne sont pas théologiens? Est-ce que Phidias n'est pas sur les Propylées le plus sublime des historiens et le plus majestueux des prêtres antiques? Enfin est-ce que vous n'avez pas, dans tous ces artistes de l'oreille, de l'œil ou de la main, des écrivains en langue non alphabétique, mais des écrivains parfaitement analogues aux écrivains ou aux o rateurs qui écrivent en lettres de l'alphabet ou qui parlent en paroles retentissantes? Est-ce que ces écrivains sans lettres ne vous représentent pas, dans leurs génies divers, dans leurs œuvres différentes, dans leurs manières distinctes, tous les genres, toutes les œuvres, toutes les manières de la littérature écrite? Est-ce que, depuis le psaume jusqu'à la chanson, depuis l'épopée jusqu'à l'épigramme, depuis l'ode jusqu'à l'élégie, depuis la tragédie jusqu'à la comédie, depuis le discours politique jusqu'à l'entretien familier, chacun de ces artistes de

la main n'a pas son parallèle dans un des grands artistes de l'esprit, auquel on le compare involontairement dès qu'on le nomme? En ne parlant aujourd'hui que des peintres, par exemple, est-ce que, quand vous parcourez de l'œil la voûte vertigineuse du Vatican, où Buonarotti a rêvé le jugement dernier, vous ne songez pas à Moïse? Est-ce qu'en voyant se dérouler page à page, sur les mêmes murailles, les fresques de Raphaël, vous ne vous sentez pas enveloppé de l'atmosphère tendre, épique ou bucolique de Virgile? Est-ce que Léonard de Vinci ne vous rappelle pas Platon? Titien, Sophocle? Est-ce qu'il n'y a pas du Démosthènes dans Michel-Ange? du Cicéron dans Rubens? du Tibulle dans Prudhon? Est-ce que les belles marines ou les grasses bergeries flamandes ne vous reportent pas aux élégies de Théocrite, le poëte maritime et pastoral de Sicile? Est-ce que Téniers lui-même, dans ses grotesques pochades de tabagies, ne vous fait pas penser aux caricatures du comique grec Aristophane? Cela n'est pas douteux : un homme rappelle l'autre ; un art traduit l'autre; la pensée passe par le marbre, par le dessin, par la couleur, par le son, au lieu de passer par la plume; mais c'est tou-

jours la pensée, c'est toujours la littérature.

## II

A ce sujet, un mot de métaphysique : je ne m'en permets pas souvent. Voltaire appelait la métaphysique le roman de l'esprit; Voltaire avait raison. La métaphysique est le plus creux des romans quand on veut lui faire bâtir des systèmes surnaturels; mais, quand on se borne à lui demander l'explication naturelle et rationnelle des faits dont nous sommes entourés et que notre légèreté nous empêche d'approfondir, la métaphysique n'est plus le roman du cœur ou de l'esprit, elle est la sibylle infaillible de la raison; elle vous dit le mot de tout; elle a la clef de tout; elle ne vous mène pas bien loin, parce que, au delà d'un certain nombre de pas dans l'inconnu, tout est mystère; mais, ce petit nombre de pas dans l'inconnu, elle vous les fait faire avec sûreté, et, quand elle n'y voit plus clair, elle s'arrête et elle vous dit : *Je ne sais pas*. Voilà ma métaphysique, à moi, et c'est la seule que je me permette d'introduire rarement entre vous et

moi pour éclaircir le sujet. Je lui demande donc aujourd'hui son mot sur la peinture.

## III

Qu'est-ce que l'âme? Je vais vous répondre, non pas en théologien, mais en enfant, car l'enfant en sait autant que le théologien sur ce que personne ne peut savoir.

L'âme n'est perceptible que par la conscience qu'elle a d'exister; elle ne perçoit les impressions du monde extérieur que par ses sens, impressions qu'elle communique à son tour au monde extérieur par l'intermédiaire de ces mêmes organes appelés sens. Un philosophe a dit : *Je pense, donc je suis;* un autre philosophe pourrait dire de l'âme avec la même justesse : *Je suis, donc je pense;* car être, pour l'âme, c'est penser ou sentir.

L'âme est donc en nous un JE NE SAIS QUOI QUI PENSE ET QUI SENT; elle est de plus douée par le Créateur de la faculté de percevoir et de communiquer à d'autres âmes analogues elle-même des sensations et des pensées.

C'est cette faculté de percevoir et de com-

muniquer par ses sens des sensations et des idées qui fait de l'âme un être sociable; sans cela elle serait seule comme Dieu, se suffisant à lui-même dans son infini : LE GRAND SOLITAIRE DES MONDES, selon l'expression d'un ancien.

Mais l'âme, toute divine qu'elle soit, n'étant pas DIEU et ne pouvant pas, comme DIEU, tirer d'elle-même son être et sa substance, se nourrit du monde extérieur et nourrit à son tour le monde extérieur d'elle-même. Elle subit et elle exerce une pression ou impression universelle de toutes les choses et sur toutes les choses avec lesquelles elle est en communication par ses organes matériels, distincts, mais immergés dans l'océan des êtres appelés intellectuels.

L'âme est semblable, si vous voulez, à ces molécules de l'air ou de l'eau qui ont chacune une configuration propre et isolée, mais qui font partie cependant de l'élément eau ou de l'élément air, qui exercent chacune leur pression relative sur l'élément tout entier, et qui subissent à leur tour la pression de chaque vague de la mer ou de chaque mouvement de l'éther. Telle est l'âme, si je me fais bien comprendre.

## IV

Les organes passifs et actifs de cette pression mutuelle de l'âme sur le monde visible et du monde visible sur l'âme de chacun de nous sont nos sens. Ces sens so nt les liens desdeux mondes : le monde intellectuel et le monde matériel. Semblables à des interprètes que nous employons dans les pays étrangers pour communiquer avec les hommes et les choses du pays, ils nous traduisent la matière en idée et l'idée en matière. Voilà la fonction des sens.

Dieu, dans son économie divine et pour des desseins que nous ne savons pas, n'a donné qu'un petit nombre de ces sens à l'âme pour la mettre en rapport de jouissance ou de souffrance avec le monde matériel. L'âme pourrait en avoir des milliers, et sans doute elle en aura un jour un nombre infini. C'est un édifice obscur ou à demi-jour dans lequel l'architecte n'a percé que cinq fenêtres, mais où la lumière entrera à torrents quand les murailles tomberont sous la main divine de la mort.

En attendant, plus nos sens bornés à ce pe-

tit nombre communiquent d'impressions du monde extérieur à l'âme, plus l'âme est âme, c'est-à-dire plus elle perçoit, plus elle exerce de pression du monde extérieur sur elle-même et d'elle-même sur le monde extérieur. Sa puissance s'accroît de tout ce qu'elle perçoit et de tout ce qui se produit d'idées ou de sentiments en elle par ces perceptions.

Indépendamment de toutes ces impressions spontanées que la nature, sans l'assistance d'aucun ART, produit sur l'âme, les ARTS, c'est-à-dire cette multiplication des effets de la nature sur les sens (car un art n'est que cela), les arts, disons-nous, multiplient à l'infini ces impressions de l'âme. Les arts mêmes ne paraissent avoir été accordés à l'homme que pour accroître indéfiniment cette puissance d'impressionnabilité, d'idées, de sensations, de sentiments, dans l'âme de l'homme. Si je pouvais, pour me rendre plus intelligible, employer ici un terme de médecine, je dirais que dans ma pensée les *arts* ne sont que les EXCITANTS, les grands et énergiques CORDIAUX de l'intelligence et du sentiment par les sens.

Il y a autant d'ARTS qu'il y a de sens pour l'homme; chaque sens a le sien. Les sens de la parole, de l'oreille et des yeux, sont les plus

puissants parmi ces organes qui mettent l'âme en rapport avec le monde extérieur ; aussi l'art de l'éloquence ou de la poésie est-il le premier des arts, celui qui exerce le plus d'empire sur nous-mêmes ou sur les autres hommes, l'art de modifier l'âme elle-même par la parole écoutée, ou l'art de modifier l'âme des autres hommes par la parole proférée. Aussi remarquez que c'est l'art où la matière a le moins de part, l'art pour ainsi dire tout spiritualiste, l'art frontière entre l'âme évoquée et les sens évanouis. Dieu seul a pu créer et peut expliquer ce phénomène du sens immatériel contenu dans la parole matérielle ou contenu dans les *lettres*, signes hiéroglyphiques que la matière fait à l'esprit.

## V

Après cet art suprême de la parole parlée ou écrite, qui est l'art de la langue, l'art des lèvres, l'art de ce sens appelé la bouche, OS, l'art de l'éloquence, viennent les arts de l'oreille et des yeux : la musique et la peinture. L'un est l'art de multiplier les impressions de l'âme par les sons; l'autre est l'art de multi-

plier les impressions de l'âme par la vue, par les formes, par les couleurs, par les illusions que le dessin des contours, l'ombre et la lumière, les teintes, les nuances imitées de la nature font sur les yeux.

Il me serait difficile d'assigner la prééminence entre ces deux arts de la musique ou de la peinture; cette prééminence me paraît même devoir être toute personnelle dans celui qui préfère la peinture à la musique ou la musique à la peinture. Elle doit résulter, pour le musicien, d'un organe plus perfectionné d l'oreille, qui lui fait percevoir plus complétement qu'à un autre homme les modulations des sons dans la nature sonore; elle doit résulter pour le peintre d'un organe plus perfectionné de l'œil, qui lui fait percevoir plus de formes et plus de couleurs dans la nature visible. Tel art, tel organe; la vocation n'est qu'un organisme plus accompli.

Rossini et Mozart devaient avoir une oreille infiniment mieux construite que celle du forgeron qui bat le fer sur l'enclume retentissante; Raphaël ou Titien devaient avoir l'œil du lynx avec la transparence et l'éblouissement du kaléidoscope aux mille groupements de forme et aux mille nuances du coloris.

S'il s'agissait de moi personnellement, j'avouerais que je préfère la musique à la peinture, sans doute parce que la nature m'aura doué d'une oreille plus sensible que le regard. Cette sensibilité de l'oreille dans mon organisation est telle que j'entends, malgré moi, dix conversations à la fois entre des groupes qui parlent à voix basse dans une réunion d'hommes agités, et que je distingue, dans un souffle de brise tamisé par les feuilles d'arbres en été, toutes les notes, toutes les mélodies et toutes les harmonies d'un orchestre à cent instruments.

S'il me fallait cependant chercher d'autres raisons de cette préférence personnelle pour la musique sur la peinture, j'en trouverais peut-être encore de plus motivées dans l'essence même de ces deux arts. Ainsi je dirais que la musique est de tous les arts celui qui se rapproche le plus de la parole, l'art suprême; que la musique est presque la parole, et quelquefois *plus* que la parole; car, si elle ne précise pas les idées dans des lettres, elle suscite des sensations et des sentiments illimités dans des sons.

Je dirais de plus que la musique est un mouvement, une locomotion de l'âme par

l'oreille, qui vous saisit, vous emporte, vous transporte, vous exalte en croissant jusqu'au vertige, jusqu'au délire, et que la peinture est immobile et uniforme comme la matière inanimée. Je dirais encore que la peinture est une illusion du pinceau, une comédie sur la toile, qui vous montre des saillies où tout est plat, des formes où il n'y a que des ombres, tandis que la musique est une réalité. On me répondrait que la musique passe et que la peinture demeure, que la musique est un instant et que la peinture est une éternité, et je ne saurais plus que dire. Ne déterminons donc pas la prééminence entre ces deux grands arts; cette prééminence est en nous et non dans l'art lui-même : à chacun son goût, à chacun son art. Qui osera prononcer entre Rossini et Raphaël? Jouissons des deux tour à tour; voilà la vraie préférence.

## VI

Quels sont les procédés de la peinture sous la main des suprêmes artistes du pinceau? Elle prend une toile chez le tisserand, elle prend une conception dans sa pensée, elle

broie des couleurs sur une palette, elle trempe un pinceau dans les mille teintes de cette palette, et elle transporte, sur sa toile d'abord, le dessin des contours extérieurs des objets, hommes ou paysages, qu'elle a d'abord délinés dans sa propre imagination; puis elle colorie, en imitant les artifices et les effets d'optique qu'elle a étudiés dans la nature, les objets qu'elle veut produire ou reproduire aux yeux.

Ce n'est pas tout, car ce n'est pas assez; un peintre n'est pas seulement un copiste, c'est un créateur. De même qu'un musicien ne serait pas un artiste s'il se bornait à imiter, à l'aide d'un orchestre, le bruit d'un chaudron sur le chenet ou du marteau sur une enclume, de même un peintre ne serait pas un créateur s'il se bornait, comme un photographe, à calquer la nature sans la choisir, sans la sentir, sans l'animer, sans l'embellir. C'est cette servilité de la photographie qui me fait profondément mépriser cette invention du hasard, qui ne sera jamais un art, mais un plagiat de la nature par l'optique. Est-ce un art que la réverbération d'un verre sur un papier? Non, c'est un coup de soleil pris sur le fait par un manœuvre. Mais où est

la conception de l'homme? où est le choix? où est l'âme? où est l'enthousiasme créateur du beau? où est le beau? Dans le cristal peut-être, mais à coup sûr pas dans l'homme. La preuve, c'est que Titien, ou Raphaël, ou Van-Dyck, ou Rubens n'obtiendront pas de l'instrument du photographe une plus belle *épreuve* que le manipulateur de la rue. Laissons donc la photographie, qui ne vaudra jamais dans le domaine de l'art le coup de crayon inspiré et magistral que Michel-Ange, en visitant Raphaël absent, laissa de sa main sur le carton des noces de *Psyché*, contre la porte de l'atelier de la *Fornarina!* Le photographe ne destituera jamais le peintre : l'un est un homme, l'autre est une machine. Ne comparons plus.

## VII

Le beau est donc l'objet poursuivi par le peintre, soit dans la figure, soit dans le paysage.

Or qu'est-ce que le beau? Nous vous l'avons dit vingt fois dans ce *Cours*, à propos de la littérature écrite; il faut le redire à propos de la littérature peinte. Le beau, c'est la partie divine de la création; le beau, c'est, dans les

formes, dans les expressions, dans les couleurs comme dans la pensée, ce je ne sais quoi de supérieur à la nature, quoique naturel cependant, qui, tout en reproduisant la nature, la transfigure comme un miroir embellissant en une perfection supérieure à la perfection et en une vérité idéale supérieure à la vérité matérielle. Le beau, en un mot, c'est le rêve de l'artiste achevant par l'imagination l'œuvre de Dieu.

Tout art véritable a pour objet le beau; celui qui en approche le plus dans les actes est le héros, le saint, le martyr; celui qui en approche le plus dans l'éloquence ou dans la poésie est le maître de la raison, du cœur ou de l'imagination des hommes; celui qui en approche le plus dans la langue des sons est le sublime musicien; celui qui en approche le plus dans la langue des formes et des couleurs est le plus grand peintre ou le plus grand sculpteur.

L'école matérialiste moderne, qui parle de *l'art pour l'art*, qui prétend le réduire à un calque servile de la nature, belle ou laide, sans préférence et sans choix, qui trouve autant d'art dans l'imitation d'un crapaud que dans la transfiguration de la beauté humaine en Apollon du Belvédère, qui admire autant un *Téniers* qu'un

*Raphaël*, cette école ment à la morale autant qu'elle ment à l'art; elle place le beau en bas au lieu de le placer en haut: c'est un sophisme; le beau monte et le laid descend; l'art véritable est le *Sursum corda* des sens de l'homme comme la vertu est le *Sursum corda* de l'esprit et du cœur. L'artiste dont les œuvres expriment le plus de ce *Sursum corda*, de cette réalisation de l'idéal par la parole, les sons, les couleurs, les formes, est le plus véritablement artiste entre tous les artistes. Le beau est la vertu dans l'art.

Mais à quoi bon raisonner contre ces théoriciens à contre-sens de la nature? Ne vous sentez-vous pas matérialisés devant une imitation littérale et prosaïque de la matière? Ne vous sentez-vous pas divinisés devant une poésie, une musique, une peinture, une statue, un temple dont la beauté vous élève de la fange à l'idéal? Ne vous écriez-vous pas: C'est divin! Pourquoi? Parce que la partie divine de la nature, l'idéal ou le beau, éclate davantage dans l'œuvre de l'artiste, et que vous sentez plus de Dieu dans la pensée et dans la main de l'homme qui a écrit, chanté, peint ou sculpté ce chef-d'œuvre. Le plus grand artiste en tout genre n'est donc pas celui qui manie avec le plus

d'habileté technique la phrase, le son, le pinceau, le marbre, mais celui qui exprime le plus de cette essence divine, LE BEAU, dans ses ouvrages.

## VIII

Nous savons peu de chose de la musique de l'antiquité; nous savons un peu plus, mais pas beaucoup plus, de la peinture: le vent emporte le son, la poussière ronge la toile, la fresque périt avec l'édifice. La sculpture seule subsiste éternellement, parce que le marbre et le bronze sont éternels; les vestiges de la sculpture antique que nous possédons ou que nous retrouvons tous les jours dans les deux patries du beau, l'Asie et la Grèce, sont des exemplaires de perfection devant lesquels pâlit l'art moderne. L'œil et l'esprit s'abîment d'admiration à la vue de ces marbres; un groupe de Phidias détaché des bas-reliefs du Parthénon d'Athènes et transporté dans les musées de Londres par lord *Elgin,* ce missionnaire de l'art indignement calomnié, fait mesurer à l'esprit des distances incalculables entre la perfection de l'antiquité et la décadence des modernes.

Michel-Ange seul, par les gigantesques créa-

tions de son ciseau, proteste contre cette décadence; mais Michel-Ange n'est qu'un prodige de la nature, il n'est pas une école. Depuis Jean Goujon en France et Canova en Italie, nous sommes à cet égard dans cè qu'on appelle une renaissance de la sculpture. David, qui vient de mourir, génie plus romain que grec, n'a pas emporté son marteau; de jeunes émules rêvent le beau moderne sur sa tombe, et le rêve dans l'art précède toujours le réveil. Nous allons en parler bientôt à l'occasion de la littérature en marbre, la sculpture.

## IX

Quant à la peinture, nous n'avons point d'objet de comparaison entre les anciens et les modernes; nous ne pouvons donc rien affirmer sur la prééminence d'Athènes, de Rome ou de Paris; seulement, comme il est certain que les arts ainsi que les idées ont ordinairement leur équilibre, et, marchant du même pas dans une même civilisation, prennent à peu près le même niveau dans les mêmes siècles, il est probable que de très-grandes écoles de peinture étaient contempo-

raines de ces grandes écoles de sculpture à Athènes, au siècle de Périclès. La religion de l'Olympe entraîna tout dans son écroulement devant la religion du Calvaire. Le mobilier du vieux monde périt avec les édifices sacrés publics ou privés ; l'art de la peinture périt tout entier dans cette métamorphose de la terre et du ciel.

On le voit renaître peu à peu pendant les dix premiers siècles, quand on visite l'Orient dans ce qu'on appelle la peinture *byzantine*. Ces peintures, dont on voit les plus vieux vestiges à Sainte-Sophie de Constantinople, sont barbares comme le temps ; c'était la littérature des yeux d'un peuple usé et retombé dans l'enfance d'esprit. On n'y sent aucune réminiscence de la Grèce policée ; on dirait qu'une invasion de races nouvelles a effacé tous les vestiges du génie des Phidias ou des Zeuxis et que des mains scythes ou gauloises ont arraché rudement le ciseau et le pinceau aux mains des suprêmes ouvriers du beau.

Ce n'était pas en Asie, ce n'était pas en Égypte, ce n'était pas même en Grèce que la peinture devait renaître ; elle resta quatorze siècles dans cette seconde enfance. C'est toujours une religion qui enfante un art ; il

n'y a que ces grands mouvements de l'esprit humain qui soient de force à surexciter et à concentrer assez les puissances vitales de l'imagination des hommes pour leur faire produire ces monuments populaires de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture surtout. En voyant naître une religion on peut dire : Une nouvelle architecture va sortir des carrières du globe. A Dieu il faut un temple ; mais il n'y a que Dieu qui soit capable de créer un temple. Nous disons de plus : il n'y a qu'une religion qui soit capable de rendre un art universel et populaire.

## X

La peinture moderne, née avec le christianisme oriental, suivit dans ses développements la religion nouvelle, qui se répandait dans le monde autour du bassin de la Méditerranée ; grossière, puérile, monotone, quelquefois naïve, toujours inhabile pendant ces longs siè cles de l'ère chrétienne, bien en arrière de la musique, qui psalmodiait déjà le *plain-chant* dans ses mystères, bien en arrière de l'archi-

tecture qui construisait déjà des monastères et des cathédrales. Ces architectes convoquaient le peuple sous des forêts ou sous des feuillages de pierre; leurs masses s'élevaient de terre vers le ciel comme des montagnes de marbre pour y faire descendre un Dieu. La peinture ne faisait qu'imprimer sur ces murailles des dessins sans perspective, plats comme ces murailles elles-mêmes; elle ne savait qu'éblouir les yeux de la foule par des éclaboussures de couleurs violentes à travers les vitraux peints des ogives des temples; elle restait dans l'enfance.

On peut dire qu'elle ne devint véritablement digne du nom d'art que quand le christianisme, parvenu lui-même à son âge de virilité, de puissance morale et de conquête universelle, régna à Rome sur l'univers. La peinture est réellement fille aînée de la papauté.

Mais elle n'entra en possession de tout son génie, de toute sa popularité, de toute sa gloire, qu'à l'époque où cette papauté elle-même, devenue puissance politique en Italie, régna avec toutes les pompes du trône universel des intelligences sur la catholicité, et, chose remarquable, la naissance de la peinture moderne à Rome coïncida avec la renaissance des let-

tres, de la philosophie et de la mythologie grecques à la cour des papes. La réaction de quatorze siècles contre tout ce qui rappelait le paganisme ayant enfin cessé, on commença à se retourner par une réaction contraire vers la philosophie, l'éloquence, la poésie, les arts d'Athènes, et à y chercher de l'émulation et des modèles. Platon fut revendiqué comme un précurseur de saint Paul, Homère comme un écho de Moïse, Socrate comme un martyr du christianisme latent et éternel sous les erreurs du polythéisme; l'Église, rassurée désormais sur le danger de sensualiser la doctrine, appela hardiment tous les arts antiques à l'ornement et au prestige du culte nouveau. La famille véritablement athénienne des *Médicis* de Florence monta dans la personne de Léon X sur le trône pontifical. Le christianisme eut avec les Médicis et Léon X son siècle de Périclès; ce fut l'apogée de l'architecture moderne avec *Bramante*, de la sculpture avec Michel-Ange, de la peinture avec Raphaël et avec son école. L'art entra dans le ciel chrétien avec eux; il se répandit par eux et après eux à Bologne avec les Carrache et les Guide, à Parme avec le Corrége, à Venise avec Titien, à Milan avec Léonard de Vinci; de là en Espagne avec les

Vélasquez et les Murillo ; d'Espagne en Flandre et en Hollande avec l'école des Rubens, des paysagistes et des peintres de marines.

La peinture, dans chacune de ces villes ou de ces nations, prit non-seulement le caractère du chef d'école, mais elle prit le caractère de l'école et du peuple où elle fut cultivée par ces grands hommes du pinceau :

Titanesque avec Michel-Ange, plus païen que chrétien dans ses œuvres, et qui semble avoir fait poser des Titans devant lui ;

Tantôt mythologique, tantôt biblique, tantôt évangélique, toujours divine avec Raphaël, selon qu'il fait poser devant sa palette des Psychés, des saintes familles, des philosophes de l'école d'Athènes, le Dieu-homme se transfigurant dans les rayons de sa divinité devant ses disciples, des Vierges-mères adorant d'un double amour le Dieu de l'avenir dans l'enfant allaité par leur chaste sein ;

Païenne avec les Carrache, décorateurs indifférents de l'Olympe ou du Paradis ;

Pastorale et simple avec le Corrége, qui peint, dans les anges, l'enfance divinisée, et dont le pinceau a la mollesse et la grâce des bucoliques virgiliennes ;

Souveraine et orientale avec Titien, qui rè-

gne à Venise pendant une vie de quatre-vingt-quinze ans sur la peinture comme sur son empire, roi de la couleur qu'il fond et nuance sur sa toile comme le soleil la fond et la nuance sur toute la nature;

Pensive et philosophique à Milan avec Léonard de Vinci, qui fait de la Cène de Jésus-Christ et de ses disciples un festin de Socrate discourant avec Platon des choses éternelles; quelquefois voluptueux, mais avec le déboire et l'amertume de la coupe d'ivresse, comme dans *Joconde,* cette figure tant de fois répétée par lui du plaisir cuisant;

Monacale et mystique avec Vélasquez et Murillo en Espagne, faisant leurs tableaux, à l'image de leur pays, avec des chevaliers et des moines sur la terre et des houris célestes dans leur paradis chrétien;

Éblouissante avec *Rubens*, moins peintre que décorateur sublime, Michel-Ange flamand, romancier historique qui fait de l'histoire avec de la fable, et qui descend de l'Empyrée des dieux à la cour des princes et de la cour des princes au Calvaire de la descente de croix, avec la souplesse et l'indifférence d'un génie exubérant, mais universel;

Profonde et sobre avec Van-Dyck, qui peint la pensée à travers les traits;

Familière avec les mille peintres d'intérieur, ou de paysage, ou de marine, hollandais; artistes bourgeois qui, pour une bourgeoisie riche et sédentaire, font de l'art un mobilier de la méditation;

Enfin mobile et capricieuse en France, comme le génie divers et fantastique de cette nation du mouvement:

Pieuse avec *Lesueur;*

Grave et réfléchie avec Philippe de Champagne;

Rêveuse avec Poussin;

Lumineuse avec Claude Lorrain;

Fastueuse et vide avec Lebrun, ce décorateur de l'orgueil de Louis XIV;

Légère et licencieuse avec les Vanloo, les Wateau, les Boucher, sous Louis XV;

Correcte, romaine et guindée comme un squelette en attitude avec David, sous la République;

Militaire, triomphale, éclatante et monotone, alignée comme les uniformes d'une armée en revue, sous l'Empire;

Renaissante, luxuriante, variée comme la liberté, sous la Restauration; tentant tous les

genres, inventant des genres nouveaux, se pliant à tous les caprices de l'individualité, et non plus aux ordres d'un monarque ou d'un pontife;

Corrégienne avec Prudhon;

Michelangelesque avec Géricault dans sa *Méduse;*

Raphaëlesque avec Ingres;

Flamande avec éclectisme et avec idéal dans Meyssonnier;

Sévère et poussinesque dans le paysage réfléchi avec Paul Huet;

Hollandaise vec le soleil d'Italie sous le pinceau trempé de rayons de Gudin;

Bolonaise avec Giroux, qui semble un fils des Carrache;

Idéale et expressive avec Ary Scheffer;

Italienne, espagnole, hollandaise, vénitienne, française de toutes les dates avec vingt autres maîtres d'écoles indépendantes, mais transcendantes;

Vaste manufacture de chefs-d'œuvre d'où le génie de la peinture moderne, émancipée de l'imitation, inonde la France et déborde sur l'Europe et sur l'Amérique; magnifique époque où la liberté, conquise au moins par l'art, fait ce que n'a pu faire l'autorité; république

du génie qui se gouverne par son libre arbitre, qui se donne des lois par son propre goût, et qui se rémunère par son immense et glorieux travail.

Voilà l'histoire de la peinture en quelques lignes. Nous étudierons peut-être avec vous un jour, dans trois ou quatre Entretiens littéraires, ces dynasties de la peinture. Aujourd'hui nous ne voulons vous entretenir que d'un homme de nos jours, que la mort a retiré à elle après nous l'avoir seulement montré : Léopold Robert. Et pourquoi Léopold Robert plutôt que Géricault, Scheffer ou tout autre? nous dira-t-on. Parce que Léopold Robert est mort, d'abord, et que la mort laisse la liberté du jugement tout entier; parce que Léopold Robert est à lui seul, selon nous, toute une peinture : la peinture poétique, le point de jonction entre la poésie écrite et la poésie coloriée; enfin parce que Léopold Robert est un inventeur, un découvreur de terres inconnues, le premier qui soit franchement sorti des routines de la mythologie, des lieux communs de la peinture historique, pour entrer hardiment, seul avec son génie, dans la peinture de la pensée, du sentiment et de la nature. Il a dépouillé le vieil homme et il a dit : Peignons l'âme à nu.

L'âme n'est-elle pas le modèle divin, le type éternel ? Soyons le peintre de l'âme placée dans le milieu sensitif de la nature ! Et il a fait *les Moissonneurs* et *les Pêcheurs,* deux poëmes naturels par le sujet, surnaturels par l'expression ; deux poëmes qui sont devenus populaires en huit jours et sont entrés dans l'œil de ce siècle avec la puissance de l'évidence et avec le charme du rayon qui entre dans le regard.

Ainsi ce n'est pas seulement l'homme, ce n'est pas seulement l'inclination de notre propre goût, c'est le *genre* qui nous fait choisir Léopold Robert pour vous parler aujourd'hui de la littérature peinte dans les œuvres de cet étrange génie, le Raphaël de la pure nature, exprimée, en dehors de toute convention de religion, d'histoire ou d'école, par le pinceau d'un berger du Jura.

## XI

Mais si l'homme est dans l'art, l'art aussi est dans l'homme ; nous ne séparerons donc pas l'art de l'artiste, ni l'artiste de l'art dans l'analyse de ce grand poëte de la toile qui mou-

rut d'amour et qu'on a appelé de notre temps Léopold Robert.

Voici sa vie; sa vie et son art c'est toujours lui. Le lieu de sa naissance se représente souvent à mon imagination : l'âme des lieux se retrouve toujours plus ou moins dans l'âme de l'homme.

Le matin d'une des chaudes journées du mois de juin 18**, je partis seul et à pied de la petite ville pastorale et batelière de Neuchâtel en Suisse, pour gravir le mont Jura. On sait que le Jura est une épaisse muraille de montagnes à pente douce du côté de la France, à pente escarpée du côté de la Suisse. Ce sont des Alpes sans neige; quelques bouquets de sapins suspendus aux flancs des rochers y encadrent des pâturages d'herbes hautes et fines perpétuellement arrosées par la brume des nuages. Ces pâturages sont plus savoureux que ceux des Alpes ; le foin, qu'on n'y fauche jamais, monte jusqu'au-dessus des jarrets des énormes vaches blanches qui semblent nager, à demi ensevelies, dans une mer de fourrages. Leurs larges sonnettes de cuivre, suspendues à leurs cous par une courroie de cuir à boucles luisantes, rendent de loin en loin des tintements très-harmonieux qui semblent sonner

les heures sous leurs pas à ces solitudes. Quand on approche d'elles pour mesurer de l'œil la grandeur de leurs pis gonflés de lait, qu'on trait deux fois par jour sans tarir la source, elles relèvent leurs larges têtes, ornées plutôt qu'armées de leurs cornes que le joug n'humilie jamais; elles laissent pendre, comme une draperie à festons redoublés sous leurs cous, leurs larges fanons jusqu'à leurs genoux luisants du poli de l'herbe sur les jointures; elles ruminent lentement, par un mouvement horizontal et distrait de leurs mâchoires, la touffe d'herbe et de fleurs broyées dont les brins pendent des deux côtés de leur bouche, et elles vous regardent d'abord avec étonnement, puis avec familiarité, puis avec amour. Toute la paix des steppes où elles vivent est dans leurs yeux; ils sont bleus comme le ciel, limpides comme la goutte d'eau que la rosée du matin a laissée au fond de la pervenche qu'elles foulent aux pieds; leur profondeur n'a point d'abîmes comme les yeux humains. On ne peut pas se lasser de les regarder; on n'y voit qu'intelligence, sécurité, innocence, résignation à la destinée, amitié pour l'homme. Tel devait être le regard de tous les yeux dans le jardin de félicité, avant que le

soupçon et la ruse fussent entrés à la suite des passions dans la nature; simple miroir qui réfléchissait le monde extérieur à l'âme pensante et l'âme pensante au monde extérieur, dans le milieu d'un mutuel amour et d'une universelle paix. Dès mon enfance j'aurais passé des journées entières à me mirer dans ces larges yeux des vaches ou des bœufs au pâturage, et j'y trouve encore aujourd'hui une paix communicative qui me purifie le cœur ou l'esprit.

(Voyez les quatre têtes de buffles et de bœufs dans *les Moissonneurs* et dans le tableau de *la Madonna dell' Arco* de Léopold Robert, et vous y reconnaîtrez ces réminiscences du Jura.)

## XII

Après qu'on est sorti d'une gorge profonde qui mène de la ville au Jura, et à mesure qu'on s'élève sur les pentes de cette chaîne, le lac de Neuchâtel, dont on s'éloigne, paraît se rapprocher quand on se retourne. On le voit bleuir au pied des tours blanches de la ville et des noirs sapins; les anses et les ports qui le bordent se dessinent comme sur une carte

de géographie ; quelques voiles de pêcheurs y semblent immobiles; l'eau se rétrécit par l'éloignement ; puis la brume enveloppe ses rives indécises qui vont se fondre dans l'horizon du canton de Berne.

(On reconnaît également ici l'horizon des lagunes de Venise dans le tableau des *Pêcheurs* de Léopold Robert; on voit que cette image d'enfance, restée dans ses yeux, avait besoin d'en sortir et de se reproduire sur la toile. Nos paysages sont en nous autant que dans les sites où nous plaçons nos scènes.)

## XIII

Enfin, de rampe en rampe et de croupe en croupe, on arrive, après trois ou quatre heures de marche, au dernier plateau du Jura. Il est raboteux et mamelonné comme le dos d'un dromadaire ; il est nu aussi comme le désert. On voit à distance un grand village, maintenant une élégante et populeuse petite ville, née en trente ans de la nature pastorale et de l'industrie. Aucun lac ne la baigne, aucune culture ne l'environne, aucune forêt ne l'ombrage. Ce village, bâti comme pour une nuit

dans la solitude, ressemble (ou plutôt ressemblait alors) à un groupe de tentes noirâtres, dressées pour une halte de pasteurs dans les steppes de Crimée par une tribu errante de Tartares. On y entre, sans s'apercevoir qu'on y est entré, par une grande rue (alors dépavée), bordée çà et là de pauvres maisons grises aux toits aigus, pour laisser glisser l'hiver les lourdes neiges.

Ce groupe de maisons, c'était la Chaux-de-Fonds, la ville où Léopold Robert était né. Il y avait loin de là aux sites poétiques, voluptueux ou majestueux des villas romaines, du golfe de Naples ou des lagunes et des canaux de Venise qu'il devait reproduire un jour. Seulement il y avait une chose dont je fus frappé et qui m'a mille fois frappé depuis dans mes voyages : c'est un horizon très-élevé, et par conséquent très-lumineux, dont on jouit ordinairement sur les hauts plateaux de la terre, et qui semble baigner les cimes de la *Chaux-de-Fonds* d'une pluie de rayons venant d'en bas et d'en haut à la fois sur le paysage. (Ce sentiment de la lumière si limpide et si répandue dans les tableaux de Léopold Robert doit tenir aussi de ce rayonnement et de cette transparence particulière

à l'atmosphère du plateau où il ouvrit les yeux.)

## XIV

C'était au lever du soleil ; je déposai mon sac de cuir sur le banc de bois d'un cabaret de village, seule auberge qu'il y eût alors à la Chaux-de-Fonds. On me servit du laitage, du pain bis, des œufs, du vin de Neuchâtel, et tout en déjeunant je m'informai négligemment, auprès de la jeune et belle hôtellière au costume bernois et aux longues tresses de cheveux pendantes sur ses talons, d'un étranger qui habitait depuis quelques semaines, sous un nom supposé, la Chaux-de-Fonds. J'étais informé de sa résidence, je savais son nom de guerre ; j'étais convenu par lettre avec lui d'une entrevue au village-frontière de la Chaux-de-Fonds pour des raisons qui sont restées secrètes.

L'hôtesse me dit qu'elle avait logé en effet ce jeune étranger peu de jours avant celui de mon arrivée au pays, mais que cet étranger, trouvant encore trop de monde et trop de bruit dans une hôtellerie de village,

habitait maintenant un châlet isolé sur un des plateaux, chez un horloger. Elle me montra du doigt la fumée du toit de l'horloger, à travers la fenêtre ouverte.

Je repris mon sac sur mon dos, j'essuyai la sueur de mes cheveux, je payai mes douze *batz* de Suisse à l'hôtesse, et je m'acheminai à l'indication de la fumée vers le plateau de l'horloger pasteur. Je marchais, sans suivre de sentier, à travers la pelouse courte, broutée par les moutons, qui tapissait les mamelons autour du village çà et là sur ma route; j'apercevais, disséminés aux flancs ou au fond des vallées, des châlets à peu près semblables à ceux de Lucerne ou de Berne; seulement ils étaient fondés sur des murailles de pierre noire, et le bois enfumé de l'étage supérieur attestait la pauvreté ou la négligence des habitants. Quant au reste, c'étaient les mêmes toits en pente roide, couverts de lattes de bois mince comme des écailles d'ardoise, noircis par la pluie et bordés sur la corniche de grosses pierres lourdes pour empêcher la toiture de s'envoler aux vents. Une galerie couverte circulait autour de la maison, avec sa balustrade de sapin sculpté; un escalier extérieur montait du seuil à la galerie; un bû-

cher de rondins et d'éclats de bûches blanches de sapin était symétriquement rangé sous l'escalier ; un pont de planches menait de la cour à la grange; le foin et la paille débordaient comme d'un grenier trop plein par les ouvertures; des filles et des enfants déchargeaient un chariot de fourrage embaumé, tandis que deux bœufs, dételés du timon, mais encore appareillés au joug, léchaient de leurs langues écumantes les brins des longues herbes qu'ils pouvaient saisir à travers les ridelles du char. (J'ai reconnu plus tard ce char rustique dans celui du tableau des *Moissonneurs* ou du *Retour de la fête d'Arco.*)

## XV

Sous l'avant-toit formé par le plancher proéminent de la galerie, et tout près de la première marche de l'escalier, on voyait une porte ouverte; à droite et à gauche un banc de bois blanc; devant la porte une vasque de pierre grise, entourée de seaux de cuivre et surmontée d'une tige de fer creux d'où ruisselait un filet d'eau, retombant avec une mélodie assoupissante dans la vasque. A tra-

vers la porte on voyait briller un grand feu à flamme résineuse dans l'âtre. C'était la cuisine du châlet.

A gauche de cette cuisine, une petite fenêtre basse et à petits carreaux de verre à huit faces, encadrés dans le plomb, illuminait un établi d'horloger vivement éclairé par la fenêtre. Des pendules de bois, des boîtes de montre en argent et en or, des ressorts d'acier, des rouages dentelés par la lime étaient suspendus aux vitres ou jetés pêle-mêle sur l'établi. On entendait du dehors le grincement de l'outil qui façonnait l'acier dans les mains du père de famille ou des enfants du châlet.

Ce spectacle de l'industrie sédentaire de l'horloger, mêlé aux travaux champêtres du paysan des hautes montagnes, présentait un aspect de bien-être et de bon ordre qui faisait penser aux premiers temps du vieux monde. L'abrutissante division du travail, qui mécanise l'homme pour enrichir la société et qui fait de l'ouvrier humain une machine à un seul usage, n'était pas encore inventée : l'artisan, le pasteur et le laboureur étaient confondus dans un même homme. On sait que de Besançon, de Saint-Claude, de

Morez, au Locle et à la Chaux-de-Fonds, jusqu'aux plateaux de Saint-Fergues qui dominent le bassin de Genève, presque tous les châlets isolés, bâtis au milieu des pâturages, cachent un atelier domestique d'horlogerie! Chose étrange! ces solitaires, pour qui les heures ne marquent que le retour périodique des mêmes saisons et l'immobilité du temps sur le cadran de leurs occupations toujours les mêmes, sonnent par tout l'univers les heures agitées de la vie des villes. Ces habitants du Jura ressemblent aux *muézintes* des cités de l'Orient, qui se tiennent sur les hauteurs de l'atmosphère, au sommet des minarets, pour chanter l'heure et pour avertir les hommes d'en bas de la fuite inaperçue du temps, qui glisse entre les doigts de l'homme comme l'eau.

XVI

Le châlet dont on m'avait indiqué le site par la fumée de son toit était semblable à tous ces châlets. J'y trouvai l'étranger déguisé dont je cherchais depuis plusieurs jours la trace; je passai le reste de la soirée à m'entretenir

avec lui de l'objet de notre entrevue, tout en nous égarant de meules de foin en meules de foin sur les pentes veloutées des collines prochaines. On m'offrit pour la nuit une place dans le fenil, et je partageai le souper de la famille de l'horloger pasteur.

## XVII

Cette famille du haut Jura ne sortira jamais de ma mémoire; il y avait le père, la mère, cinq ou six enfants échelonnés de taille comme d'âge, à commencer par une belle jeune fille de seize ans, à finir par deux petites filles et trois petits garçons dont le plus jeune était encore pendu, comme la dernière grappe, à la mamelle de la mère.

Le père était un visage pensif aux yeux noirs, au front profondément creusé par le pli de la réflexion entre les deux yeux, au teint pâli par le métier sédentaire, mais à la bouche fine et délicate, comme celle de J.-J. Rousseau, le philosophe de cette même race d'horlogers du Jura. Son regard couvait toute cette couvée éclose de son amour et nourrie de son travail d'artisan; il se délas-

sait le soir et les jours de fête par la lecture. On voyait sur une planchette de sapin, au-dessus de son établi, quelques volumes soigneusement rangés : la Bible, les *Pastorales de Gessner*, ce Théocrite de Zurich, l'*Histoire de la Suisse*, par Jean de Müller, les œuvres de J.-J. Rousseau, les *Études de la Nature* de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie,* et quelques alphabets en grosses lettres pour enseigner à lire et à écrire aux enfants quand ils seraient d'âge.

La mère était une belle figure des montagnes, usée par ces précoces maternités ; il y avait, sur ses traits amaigris et pâlis, des retours de fraîcheur et de beauté pareils à ces retours de soleil du soir sur les rosiers du jardin après la pluie.

Les petits garçons étaient plus graves qu'ils ne sont ordinairement à cet âge ; il y avait de la timidité et de la mélancolie dans leurs physionomies. La solitude approfondit tout, même le premier regard sur la vie dans la naïve enfance.

La fille aînée était une de ces figures qu'on ne voit pas deux fois dans le cours d'une vie et qu'on ne peut pas voir ailleurs que dans les châlets d'un peuple pastoral ; les

traits étaient d'une pureté grecque, les yeux d'une limpidité de fontaine sous la roche, le teint d'une blancheur de marbre transpercé par un rayon du matin, les formes d'une élévation, d'une perfection, d'une élégance, d'une souplesse, et cependant d'une dignité naturelle que les statues attiques, trop peu chastes d'expression, n'ont jamais, mais que les statues virginales des sculpteurs allemands du moyen âge ont seuls rêvée et reproduite dans leurs niches de cathédrales. L'ombre de ses longs cils sur ses joues, le soir, quand elle lut en notre présence la prière d'avant la nuit aux enfants, flotte encore dans mes regards après quarante ans, comme si la lampe qui éclairait son suave profil n'était pas éteinte encore. C'était la sainteté de la jeunesse enveloppée du respect qu'elle inspire; il n'y aurait pas eu sous les tentes de *Madian* un homme assez dépravé et assez hardi pour profaner, par une mauvaise pensée, cette vision d'ange féminin, et cependant elle regardait jusqu'au fond de l'âme l'étranger qui lui parlait de ses petits frères et de sa petite sœur, et, quand elle souriait, il y avait tant d'abandon et tant de sécurité dans ce sourire qu'on croyait voir en elle une sœur avec laquelle on avait souri.

## XVIII

Je passai trois jours dans cette famille patriarcale; j'en ai oublié le nom, je n'en ai oublié ni le châlet, ni les habitants, ni les naïvetés, ni les matinées passées à faner le foin sur les prés, ni les soirées autour de l'établi de l'horloger, pendant que la mère chantait à demi-voix pour endormir l'enfant sur son sein et que la jeune fille limait entre ses doigts délicats, à côté de son père, les anneaux microscopiques d'une chaîne de montre.

C'est là et dans quelques autres châlets du haut Jura français que j'appris à apprécier ce mélange heureux d'une profession pastorale d'été et d'une profession mécanique d'hiver, qui donne l'aisance et l'occupation à toutes les saisons. Ces horlogers champêtres sont une classe d'artisans lettrés, une aristocratie de travail dont les mœurs élégantes et simples font de ces montagnes une Arcadie d'artistes.

C'est dans une de ces familles (peut-être dans cette famille même où je découvris l'étranger de la Chaux-de-Fonds) que Léopold Robert avait reçu le jour. Il y avait aussi dans

la maison un père artisan, une mère pieuse, une sœur angélique, trois petits frères maniant de leurs mains enfantines le râteau du faneur le jour, l'outil de l'horloger le soir. J'ai toujours aimé à me figurer que Léopold et Aurèle Robert étaient sortis de ce nid dans les herbes dont le hasard m'avait fait partager quelques jours la paix.

## XIX

Léopold était né à peu près à la même date du temps que moi, six ans avant le siècle. « La maison de son père, disent ses biographes, M. de Lécluse, le Winckelman des peintres français, et M. Feuillet de Conches, son ami, la maison de son père, où il naquit, est en dehors du village sur le chemin qui conduit au *Locle*. C'est là qu'enfant Léopold errait dans les herbages, au milieu des pâtres et des troupeaux. »

La nature, le ciel, les eaux, les arbres, les animaux, les figures simples, graves et d'une gracieuse sévérité de traits des pasteurs et des faneuses suisses furent ses seuls maîtres et ses

seuls modèles. Le soir, en rentrant dans la maison, il couvrait d'ébauches au crayon ou à la craie les murailles et les planches de sapin de l'atelier d'horlogerie de son père ; ses ébauches étaient empreintes d'un caractère de grandiose et d'idéal qui les firent remarquer par les amis de la famille. Son père cependant ne le destinait pas à l'horlogerie, qui ne pouvait nourrir plus d'un monteur de boîtes de montre dans le petit bien de famille; il l'envoya faire des études classiques dans une maison d'éducation économique à Porrentruy ; il voulait le préparer à la profession du commerce : le Suisse est, comme l'Arabe, guerrier, pasteur ou marchand. Les instincts de Léopold répugnaient à cette profession d'un honnête et laborieux égoïsme ; il avait trop d'imagination pour aimer le chiffre, qui n'exprime que des quantités et qui résume toute une vie d'homme dans un seul mot : l'épargne.

On sentit bientôt qu'il n'était pas né pour un comptoir de trafiquant de Bâle ou de Zurich.

On le rappela au châlet ; il avait néanmoins dévoré les livres classiques de son école ; on le livra à sa nature. Il entra comme élève dessinateur et graveur chez les *Girardet* du Locle, voisins et amis de l'horloger de la Chaux-de-

Fonds. Ses essais furent heureux, ses progrès rapides.

L'un des deux frères *Girardet* était célèbre déjà dans la librairie de Paris et de Neuchâtel par les dessins et les gravures remarquables dont il décorait les livres illustrés. Charles Girardet choisit Léopold Robert parmi ses apprentis pour l'amener avec lui dans son atelier de graveur à Paris. Le peintre David, qui régnait alors en France comme réformateur de la peinture, permit au jeune apprenti de venir dessiner d'après ses tableaux froids et automatiques dans son atelier. Robert y prit le goût de la rectitude et de la sobriété des lignes de ses figures; il ne pouvait y prendre ni l'expression des physionomies, ni la passion, ni le mouvement, ni le coloris, *triple vie du tableau* qui manquait entièrement à son maître. David était à la peinture ce que Calvin était à la religion, un rigide réformateur, non un créateur. Il éloignait les vices, il n'enfantait pas la beauté; il avait un pinceau, il n'avait point d'âme. Il y a plus d'âme dans un des visages du tableau de *la Pêche à Venise* que dans l'œuvre entière de David.

## XX

Léopold Robert concourut pour le prix de gravure à l'École des beaux-arts de Paris; sa naissance étrangère l'exclut du concours. Bientôt l'exil politique de David, proscrit comme régicide en Belgique en 1816, ramena le jeune artiste, sans maître et sans patrie, dans la maison paternelle. Il y resta deux ans, découragé de ses espérances; il employa ces années d'incertitude et d'impasse à se créer son art à lui seul par des méditations solitaires et par des essais assidus.

La figure humaine, dont la Suisse et dont sa propre famille lui offraient les plus beaux types, l'expression des sentiments simples sur les traits, les attitudes, ces gestes de l'âme, furent sa principale étude dans de nombreux portraits. Le caractère spécial de son pinceau, la réflexion, la simplicité, la mélancolie, le gracieux dans la sévérité, l'idéal dans le vrai, sont sans doute les produits de ces années de solitude, ingrates en apparence, fécondes en réalité. Une école n'aurait créé qu'un disciple, l'isolement et la pensée créèrent un

maître. Que serait devenu Léopold Robert s'il était resté un élève froid et compassé de David dans une école des beaux-arts à Paris? Il lui fallait pour maître les montagnes, les pasteurs, les mers, les matelots, les horizons romains des Marais-Pontins, la lumière qui baigne les Abruzzes et ces mélancolies profondes qui creusent l'âme jusqu'au désespoir, mais aussi jusqu'au génie. Dans tous les arts, tous les suprêmes artistes sont fils d'eux-mêmes. Que serait devenu Chateaubriand si, au lieu de converser avec son âme sur les grèves de Combourg ou dans les forêts du Nouveau-Monde, il avait eu pour séjour de jeunesse les salons efféminés de Paris et pour émules les poëtes énervés et maniérés de notre décadence?

## XXI

La renommée de ses portraits descendit de la Chaux-de-Fonds jusqu'à Neufchâtel. La Providence lui devait un patron; il l'avait cherché dans le roi de Prusse, alors souverain de Neuchâtel; il le trouva, plus près de lui, dans un généreux et riche habitant de cette ville, M. Roullet de Mézerac, qui venait de

voyager en Italie. Ce compatriote offrait à Léopold Robert son amitié et le subside nécessaire pour aller étudier son art dans la patrie de l'art.

Le jeune artiste accepta sans hésitation, des mains de l'amitié, ces arrhes de sa gloire future, bien sûr de les restituer avec usure à son généreux patron.

C'était en 1818 ; le pape Pie VII régnait, après avoir longtemps pleuré sa capitale dans les longs exils de Fontainebleau et de Savone. Plus pieux que Léon X, mais aussi fervent qu'un Médicis pour l'illustration de sa capitale par les arts, il laissait administrer sous lui son ministre et son ami, le cardinal Consalvi, d'aimable mémoire.

Ce cardinal, plus politique que sacerdotal, ressemblait de visage et de caractère à Fénelon ; il faisait de Rome, à cette époque, la *Salente* des arts. Le reflux d'étrangers longtemps privés par la guerre du séjour de cette capitale des ruines concourait à cette splendeur restaurée de Rome ; c'était la capitale des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des poëtes, des savants de toute l'Europe. Nous n'oublierons jamais l'atmosphère d'enthousiasme pour le génie qu'on respirait alors dans cette Athènes

de l'Italie. L'âge de Périclès renaissait sous le cardinal Consalvi. Après une matinée passée dans l'atelier de *Canova*, le Phidias vénitien, on visitait les ateliers de *Thorwaldsen*, le Michel-Ange du Nord ; on assistait à la création de toiles ou de fresques magiques sous le pinceau de dix écoles de peintres de toutes les nations, presque tous hommes d'un esprit de conversation transcendante (car le pinceau, je ne sais pourquoi, aiguise l'esprit plus qu'aucune autre profession artistique ; c'est peut-être parce que l'intelligence pense pendant que le pinceau, qui se promène de la toile à la palette, repose l'esprit et le rend plus dispos au doux exercice de l'entretien. Personne ne cause avec plus d'originalité qu'un peintre).

On sortait de ces ateliers, ouverts dès le matin aux visiteurs comme nous, pour aller, avec M. de Humbolt ou avec M. Gell, explorer les fouilles ou les ruines du Palais d'or de Néron ; le soir on entendait au théâtre de *Frosinone* les légers opéras, préludes de Rossini, ce rossignol du siècle ; l'oreille encore ivre de cette musique, on achevait les soirées dans les salons lettrés de la duchesse de Devonshire, entre le cardinal Consalvi, son ami, et les politiques les plus consommés des différentes cours

de l'Europe. On retrouvait là tous les jeunes artistes du matin, confondus, comme du temps de Léon X, avec les puissants de la terre. On écoutait les vers de lord Byron, apportés de Ravennes ou de Venise par la mémoire des derniers arrivés de l'Adriatique ; quelquefois on me demandait quelques-unes de mes propres *Méditations*, composées la veille au bord des cascatelles de Tibur. On rentrait à pas lents au clair de lune d'Italie, qui jetait les grandes ombres du Colysée ou du Panthéon sur les cendres de Rome. L'enthousiasme de l'antiquité, de l'histoire, de l'art, des statues, des tableaux, de la musique, de la poésie, de la philosophie, baignait tous les pores ; c'était la transfiguration de l'homme en pure intelligence par la divinité de l'art ; on ne respirait que de la gloire ; on avait le mirage de l'immortalité. Quels jours ! Et maintenant quels soirs !

## XXII

Cette atmosphère romaine de 1819 à 1822 transfigura aussi Léopold Robert en Romain. Il eut le vertige de l'Italie ; il conçut une pein-

ture nouvelle, tout imprégnée de la pureté des lignes des horizons romains, de la beauté des têtes transtéverines, de la mâle sévérité des attitudes de ce peuple-roi, dont la majesté se révèle dans le pasteur des Abruzzes comme un diadème égaré des palais et retrouvé dans les cabanes, enfin de cette lumière de fournaise ardente qui se vaporise en touchant la terre et qui immerge toute la nature dans un océan de clartés, doublant les objets par les ombres crues qu'elle projette sur leur face obscure. Il effaça pour jamais de sa palette ces teintes vertes et ces nuances grises qu'il avait imitées jusque-là des couleurs ternes de Paris et du Jura, et il y substitua, non pas des couleurs, mais des rayons liquides fondus sur ses toiles. Son dessin suivit la transformation de sa palette; il oublia le vulgaire et ne chercha plus que l'idéal. Quant à l'expression de la passion sur les figures, il n'eut point à la chercher: il la portait dans son âme; il était tout passion, mais comme il convient à l'art quelconque, passion pensive, quoique pathétique, passion qui reste belle dans le supplice, et qui, en se possédant et en se contemplant elle-même, devient spectacle pour les regards de Dieu et des hommes.

## XXIII

Cette transfiguration du jeune artiste français et suisse en peintre, en poëte, en philosophe du pinceau italien, ne fut pas soudaine; le travail fut à la hauteur de l'effort.

Tout homme, quelque passionné qu'il soit, et précisément parce qu'il est plus passionné, porte en soi la patience de son génie. A un but éternel il n'épargne pas le temps. On raconte des miracles de la patience de ce jeune homme et de son recueillement érémitique dans une petite maison d'une rue écartée de Rome, pour atteindre par le pinceau ce qu'il atteignait déjà par la conception. Nous avons vu ces centaines d'ébauches, notes de son poëme intérieur, par lesquelles il mesurait ses progrès ou préparait les groupes, même les plus indifférents en apparence, de ses grands tableaux; ces notes sont aussi achevées que ses poëmes. On en voyait un grand nombre à Paris, il y a quelques années, chez un opulent Mécène de la peinture, M. Paturle, digne possesseur de ce reliquaire du génie (M. Paturle vient de mourir ; que deviendra ce précieux héritage?).

C'est ainsi qu'autrefois à Rome le riche banquier *Chigi* livrait les plafonds et les murailles de son palais de la *Farnesina* à Raphaël pour garder à la postérité les moindres traces de cette main divine. Honneur à l'or quand il se dévoue à l'art! Il se transforme en se répandant. Raphaël et Léopold Robert emportent avec eux à la postérité les noms de *Chigi* et de *Paturle.*

Apprécier le génie, c'est le génie aussi sous la forme de l'admiration. Sans l'admiration, que deviendraient les chefs-d'œuvre ?

## XXIV

M. de Lécluse, peintre et écrivain français de notre temps, qui a illustré souvent le *Journal des Débats* de ses études sur l'art, a droit de partager cet honneur. Il avait connu Léopold pendant ses années de noviciat à Paris ; il croyait en lui, et il le soutenait à Neuchâtel et à Rome de ses encouragements, cette monnaie du cœur sans jalousie, et par conséquent sans dénigrement. M. de Lécluse s'est toujours oublié lui-même pour faire valoir les talents de ses rivaux. Comme Socrate, il ne

produisait plus, mais il aidait les autres à produire : accoucheur de tableaux, comme Socrate accoucheur d'idées. Beaucoup des lettres intimes de Léopold Robert sont adressées à M. de Lécluse : nous les citerons tout à l'heure ; d'autres sont empruntées au portefeuille de M. Feuillet de Conches. Ces lettres, comme ces poteaux funèbres plantés dans la neige des Alpes, au bord du précipice, jalonnent la route de la gloire à la mort.

## XXV

Ce fut en 1817 que Léopold Robert se sentit assez maître de sa main et de sa couleur pour composer son premier grand tableau ; ce tableau, comme toutes les ébauches qui l'avaient précédé, c'était l'Italie. L'Italie s'était emparée de son imagination : ses yeux étaient le miroir de cette terre de la lumière et de la beauté ; son âme entière n'était qu'une transfiguration de l'Italie en amour et en culte. Raphaël ou Titien eux-mêmes n'avaient pas plus aimé cette patrie. Ce fils adoptif égalait ces fils des entrailles en passion pour leur mère. L'Ita-

lie viendrait à périr qu'on la retrouverait sous ses pinceaux.

Ce premier grand tableau, sur lequel Léopold Robert fondait en idée sa fortune d'artiste et l'espérance de sa renommée, lui était commandé par un de ses opulents compatriotes de Neuchâtel. C'était la *Corinne* de madame *de Staël*, improvisant au cap Mycènes.

Ce sujet, plus déclamatoire que vrai et pathétique, était à la mode de 1820; ce poëme ou ce roman vivait encore; il est mort aujourd'hui, comme meurent, après un certain temps, dans la littérature des peuples, toutes les choses qui sont calquées sur les engouements de la société factice au lieu d'être calquées sur l'éternelle et simple nature.

Le peintre français *Gérard* l'avait déjà exécuté en homme d'esprit qu'il était. C'est ce tableau que nous avons tous vu suspendu dans l'humble chambre de la belle madame Récamier, au-dessus du fauteuil sacré où s'asseyait, dans sa mâle vieillesse, cette autre *Corinne* virile du siècle, M. de Chateaubriand.

Ce tableau de Gérard, en face du beau visage flétri de madame Récamier, au-dessus de la tête triomphale et dédaigneuse de M. de Chateaubriand, complétait bien la scène d'inté-

rieur à laquelle j'étais rarement admis. C'était une évocation perpétuelle de l'ombre de madame de Staël dans le cœur des amis qui lui survivaient. Ce tableau était le vrai piédestal de cette figure de madame de Staël, une conversation éloquente dans un salon.

Le visage que Gérard a donné à sa Corinne n'a rien des traces de la passion, des lassitudes du génie, des pâleurs de l'inspiration sur des traits de femme; c'est un poli et frais visage de Suissesse abreuvée de lait, ou d'Anglaise colorée du frisson des brises du Nord, cherchant à froid, dans ses yeux rêveurs, quelques phrases sonores pour pleurer en mesure sur la décadence de l'empire romain, qui lui est parfaitement indifférente. Un pâle Écossais l'écoute par politesse; il s'enveloppe de son manteau contre la froide écume des vagues beaucoup plus] que contre le frisson de l'enthousiasme et de l'amour; quelques spectateurs regardent sans comprendre. Les ruines jaunissent et la mer bleuit comme une décoration convenable de cet opéra en plein air. Tel qu'il est le tableau est agréable à l'œil, mais c'est une Italie réfléchie dans la glace et encadrée dans la bordure d'un boudoir de Londres ou de Paris.

## XXVI

C'était une grande témérité à un amateur de Neuchâtel de commander l'exécution de ce même sujet à un jeune peintre de ses montagnes; c'était une grande audace au peintre d'accepter le défi. Aussi Léopold Robert, malgré son extrême désir de satisfaire son généreux patron, ne put-il jamais totalement plier son mâle et sauvage génie à ce programme de salon suisse ou français. Il travailla assidûment et lentement à étudier et à placer les paysages, les flots, les écueils, les groupes secondaires de son tableau; mais il laissa toujours en blanc la figure de l'improvisatrice, ne trouvant rien, dans son imagination éminemment vraie, naturelle, sérieuse, de cet enthousiasme de convention qu'il fallait nécessairement donner à cette figure de jeune fille du Nord, psalmodiant et pleurant des lamentations imaginaires sur les catastrophes des vieux Romains. Les catastrophes des femmes sont dans leurs cœurs; Léopold ne pouvait transporter dans leur imagination ce qu'il ne voyait que dans leur âme. Corinne, pour lui, était trop théâtrale; il ne

pouvait prendre un tel modèle que sur la scène ou dans une séance d'Académie; or ce n'était pas là qu'il étudiait la nature.

## XXVII

A l'époque de 1819 et 1820 où Léopold étudiait avec une solitaire passion son art dans un faubourg de Rome, des actes de brigandage tragique venaient d'ensanglanter la campagne de Rome. Le brigandage, dans ce pays de séve surabondante, est une habitude intermédiaire entre l'héroïsme et le crime ; des héros oisifs sont bien près de se faire brigands. Les gouvernements policés les poursuivent, les mœurs du pays ne les déshonorent pas.

La petite ville de Sonnino, au pied des Abruzzes, était peuplée presque tout entière de cette race héroïque et belle de brigands romains.

Gasparone, leur chef, que nous avons connu nous-même dans les geôles de fer des cachots de Rome, venait guerroyer avec les sbires du pape jusque dans les campagnes d'Albano qui dominent Rome. Les étrangers, rançonnés ou enlevés dans les cavernes des montagnes, poussaient des cris de terreur et d'indignation. Le

cardinal Consalvi, qui avait été autrefois arrêté et mis à prix lui-même par un de ces chefs de *bandits*, ouvrit une véritable campagne militaire contre la ville de Sonnino, quartier général du brigandage; les portes et les murs de ce repaire furent crénelés de têtes de bandits tués dans les combats ou dans les supplices au sein de ces montagnes. Rien ne put déraciner de ces rochers le crime héréditaire dans ces sauvages familles; il fallut démolir Sonnino et exporter en masse hommes, femmes, jusqu'aux belles jeunes filles et aux enfants, la population en masse de Sonnino, dans les prisons élargies de Rome.

Ces prisons en plein air étaient seulement une espèce de lazaret épuratoire contre la peste du brigandage ; les grands coupables étaient morts sur leurs rochers, exposés sur des fourches patibulaires au bord de la route de Terracine, d'Itri, de Fondi, du royaume de Naples, ou chargés de fer et scellés aux murs des cachots; leurs familles, leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfants jouissaient d'une demi-liberté dans ces dépôts de Rome. C'était la plus belle et la plus pittoresque population de tout âge et de tout sexe qu'il fût possible d'imaginer pour un poëte et de

reproduire pour un peintre : la taille élevée, les membres dispos, les fières attitudes, les costumes sauvages des hommes ; les profils purs, les yeux d'un bleu noir, les cheveux dorés, les épingles d'argent semblables à des poignards, les corsets pourpres, les tuniques lourdes, les sandales nouées sur les jambes nues des femmes ; les groupes formés naturellement, çà et là, le long des murs, par les captifs, les épouses ou les fiancées demi-libres, s'entretenant, les joues rouges de passion ou pâles de pitié, avec leurs maris ou leurs amants, à travers les gros grillages de fer des lucarnes des cachots, ouvrant sur les cours ; les hommes assis et pensifs sur la poussière, le coude sur leurs genoux, la tête dans leur main ; les jeunes filles se tressant mutuellement leurs cheveux de bronze avec quelques tiges de fleurs de leurs montagnes, apportées par leurs aïeules la veille du dimanche, les regards chargés des images de la patrie, des arrière-pensées de la vengeance, des invocations ardentes à la liberté de la montagne ; les enfants à la mamelle allaités en plein soleil de lait amer mêlé de larmes ; toute cette scène, que nous avons contemplée souvent nous-même alors, laissait dans le souvenir, dans l'œil

et dans l'imagination un pittoresque de nature humaine qui ne s'efface plus.

## XXVIII

Il avait été donné à Léopold Robert, grâce à la protection de quelques gardiens subalternes de ce dépôt des déportés de Sonnino, d'en jouir tous les jours ; c'est là qu'il apportait ses crayons, c'est là qu'il étudiait, sur une vigoureuse nature, les traits, les physionomies, les attitudes, les costumes de ce que la terre d'Italie porte de plus beau dans la femme et de plus mâle dans l'homme. Jamais, depuis *Salvator Rosa*, le peintre des brigands, brigand lui-même, on ne fit poser la nature vivante dans un si sauvage et si tragique atelier. Le génie de Robert y prit ce caractère de grandiose, de force, de sévérité dans le beau qui s'attacha depuis cette époque à son pinceau comme une couleur indélébile.

Mais, si son imagination s'y dessina, s'y modela, s'y colora sur ces beaux types de femmes apennines des Abruzzes, son cœur aussi n'y résista pas; un grand et sombre

attrait, prélude, hélas! trop certain d'une grande et sombre passion, s'empara de son âme.

Puis-je l'accuser d'avoir contemplé avec trop de complaisance la fille innocente du brigand des Abruzzes, moi qui ai suivi, sur les vagues de la même mer, la fille du pêcheur de Procida? Et Raphaël ne mourut-il pas lui-même d'admiration pour la beauté plébéienne de la *Fornarina*?

Regardez, dans le tableau des *Moissonneurs*, la jeune fille qui se relève de la glèbe, sa faucille à la main, qui tourne aux trois quarts son visage souriant d'un sourire sévère vers le char, et qui jette un regard de reproche amoureux au jeune homme, fils du riche laboureur, dansant devant la tête des buffles? La *Fornarina* n'a pas un ovale plus parfait et plus déprimé, un regard à pleine paupière où entre plus de ciel et d'où sorte plus de pensée secrète, une lèvre plus dédaigneuse, une fossette dans la joue plus prête à sourire et à pardonner à l'excès d'ivresse de son fiancé. Quelle tête!... c'était celle de Thérésina. Or qu'était-ce que Thérésina? Je vais vous le dire.

## XXIX

Thérésina était la plus jeune fille d'un habitant de Sonnino, célèbre par ses exploits de bandit sur les frontières de Rome et de Naples. Sa sœur aînée, Maria Grazia, femme d'un autre bandit emprisonné ou supplicié à Naples, était aussi renommée à Rome par sa beauté que par son caractère. Déportée avec sa famille au dépôt de Rome, elle y était libre, et elle posait comme modèle de beauté tragique devant les peintres étrangers; le peintre français Schnetz, ami de Léopold Robert, directeur depuis de l'école de France à Rome, la protégeait et lui donnait asile; elle le protégeait à son tour quand il allait explorer les montagnes des Abruzzes et chercher des sites pour ses compositions toutes romaines. Un mot de Maria Grazia leur était un sauf-conduit parmi ces montagnards.

Thérésina, plus jeune, aussi belle, mais autrement belle que *Maria Grazia*, n'avait alors que seize ou dix-sept ans; c'était la grâce de cette beauté dont sa sœur était la force. Robert s'attacha à reproduire cent fois sur sa toile

cette charmante et grave physionomie où la naïveté de l'enfance luttait avec la première passion de la jeunesse. Voulez-vous la voir? la voilà, dansant les cheveux semés de fleurs des hautes montagnes, une ivresse qui a peur de sa joie, une lionne qui badine avec sa griffe naissante.

Voulez-vous la voir? Arrêtez-vous au musée du Louvre devant le groupe des deux jeunes filles qui dansent autour du char du tableau de la *Madonna dell' Arco;* celle qu'on ne voit que de profil et qui relève des deux mains son tablier pour que les plis ne gênent pas ses pieds nus, c'est Thérésina.

Elle a noué autour de ses cheveux, à demi détachés, une couronne de fleurs sauvages d'un admirable éclat; on y reconnaît les bleuets, les œillets rouges, les marguerites blanches, les pavots mêlés à des épis de folle avoine, toutes fleurs des hauts pâturages du Jura transportées par réminiscence sur le front de la fille des Abruzzes. Son profil est tout à fait féminin, presque enfantin; elle sourit à peine, elle baisse les yeux et regarde ses pieds avec l'expression d'une pudique honte. On voit qu'elle danse non par ivresse, mais par piété, pour complaire à sa sœur, à ses frères, et pour honorer la madone.

Le caractère méditatif, recueilli et sauvage du jeune peintre étranger se complaisait dans la contemplation de cette innocence, fleurissant au milieu des rochers tragiques de Sonnino et flétrie par l'ombre des cachots ou des gibets patibulaires de toute sa famille; ses misères autant que ses charmes l'attachèrent à Thérésina. Elle inspirait ses pinceaux, elle attendrissait son cœur comme tous les premiers amours des artistes sensibles, peintres ou poëtes. Elle devait bientôt mourir, afin de laisser une ombre sur le cœur de son amant et un éblouissement de jeunesse dans ses yeux. La Béatrice de Dante, la Laure de Pétrarque et tant d'autres n'étaient-elles pas de cette famille d'apparitions, qui brillent et qui meurent pour laisser, à ceux qui les ont vues les premiers, des rêves célestes et ineffaçables dans la mémoire? Le génie à ses commencements a besoin de larmes pour tremper la plume ou le pinceau dans la tristesse, cette vérité pathétique du cœur humain.

## XXX

« J'ai été frappé en entrant en Italie, écrivait

« à cette époque Léopold Robert à un des con-
« fidents de son âme, de la beauté de ces figu-
« res italiennes, des mœurs antiques, des cos-
« tumes pittoresques et sauvages de ces mon-
« tagnards du Midi. Je pense les reproduire
« avec ce caractère de simplicité et de noblesse
« naturelle de ce peuple, caractère transmis
« par ses aïeux. Ce que j'ai fait jusqu'à présent
« ne me satisfait pas encore; j'espère réussir
« mieux; cependant mes tableaux, quels que
« soient les sujets, sont déjà très-recherchés à
« Rome. Mon état me coûte beaucoup ; je suis
« forcé d'avoir toujours des modèles pour mes
« tableaux, car je suis résolu de ne pas faire
« un seul trait sans ce secours, qui ne peut
« jamais tromper... Je fais aussi des excur-
« sions dans les montagnes les plus sauvages,
« et j'y trouve des sujets et des modèles tout
« nouveaux pour ce nouveau genre de pein-
« ture. »

« Cependant, ajoute-t-il dans la lettre sui-
« vante en parlant de son tableau de *Corinne*,
« ce tableau commence à me peser; j'ai peur
« de m'être fourvoyé en acceptant de le com-
« poser; j'ai choisi un sujet trop difficile à
« rendre, et d'ailleurs je m'aperçois qu'une *Co-*
« *rinne* est trop relevée pour moi, qui n'ai ja-

« mais fait que des contadines (des paysannes). »

« Cette figure de Corinne est ingrate à faire, « poursuit-il quelque temps après ; on ne sait « quel caratère lui donner, ni quel costume. »

## XXXI

On voit que, dans la lutte entre la nature et la convention, la nature en lui triomphe et qu'elle triomphe de lui. Il ne peut concevoir cette sibylle de salon, drapée par la marchande de modes et donnant rendez-vous à ses amis sur un écueil lavé par l'écume, pour écouter une déclamation à froid, puisée dans des rhétoriques de demoiselles. Décidement la nature sincère et grave de l'enfant du Jura se refuse à cet effort impossible. En vain il copie le mâle visage de la sœur aînée de Thérésina, Maria Grazia : cette figure n'a que des passions vraies dans ses traits ; elle enfonce la toile ; elle fait frémir Oswald et pâmer d'effroi les élégantes Écossaises de la société de Corinne. En vain il copie le délicat et naïf visage de Thérésina elle-même : elle est trop simple pour simuler d'autre inspiration que celle de son cœur ; elle est trop timide pour lever au ciel ces regards de sibylle qui sont

un défi au soleil; elle ne regarde que celui qu'elle aime, elle ne voit le monde que dans ses yeux. L'impatience saisit à la fin le peintre; il efface d'une main résolue toutes ces ébauches, il renonce au mensonge pour la vérité, et il peint l'improvisateur napolitain, l'Homère populaire et maritime, sa guitare à la main, assis sur un écueil de la plage au pied des montagnes, et psalmodiant, pour quelques sous jetés dans son bonnet de laine, en dialecte des Abruzzes ou des Calabres, l'épopée des brigands et des jeunes Sonniniennes à un auditoire rustique comme lui.

Cette scène-là, il l'a vue cent fois; elle est entrée dans son imagination avec la lumière des plages de Terracine, avec le grincement de la guitare sous les oliviers, avec les visages et les costumes qu'il a depuis six ans sous les yeux.

De plus, la scène est vraie : le vieux poëte du môle de Terracine ou de Sorrente exerce sa profession en plein air pour gagner, en accompagnant ses stances de sa guitare, le pain, l'huile et le fromage nécessaires au souper de sa famille. Sa figure est triste et résignée au fond, mais à la surface elle prend toutes les expressions terribles ou tendres des situations des poëmes qu'il récite.

Les figures de jeunes matelots, de pasteurs, de femmes ou de filles qui se groupent autour de lui, à une distance respectueuse, s'enivrent naïvement et sincèrement des aventures de brigandage, d'héroïsme, d'amour, d'enlèvement, de coups de feu sur la montagne, de tempête sur la mer, d'arrestations par les sbires dans la caverne, de supplice sur l'échafaud, de prière à la madone avant de mourir, qu'elles recueillent en retenant leur respiration. Voilà la vérité! voilà la nature! voilà l'Italie! voilà le tableau que Léopold substitue à l'instant sur la toile aux figures fausses et fardées de Corinne!

## XXXII

Regardez ce premier tableau complet de Robert à côté du tableau de *Corinne* par Gérard : du premier coup d'œil vous vous sentez en pleine lumière comme en plein pathétique, comme en plein pittoresque, comme en pleine vérité. Et puisque nous parlons ici de la peinture comme expression d'une littérature qui parle aux yeux, qui impressionne l'âme, qui communique de l'homme à l'homme des images, des sensations, des pensées, voilà

une langue du pinceau qui se fait entendre, entendre non pas d'un cercle d'initiés comme la *Corinne* de Gérard, mais de tout le monde. Gérard parle une langue morte, Robert parle une langue vivante et vulgaire.

Et d'abord remarquez avec quel instinct de la vérité dans les sensations Léopold Robert, dans son *Improvisateur napolitain*, dispose les lieux selon la scène. Que veut-il peindre? L'attention, l'attention concentrée d'un groupe ou deux de personnages au récit populaire chanté par un poëte de la nature. Aussi voyez comme il évite de distraire leurs regards ou les regards des spectateurs par tout luxe surabondant de paysages. Le ciel pour dôme, la mer vide pour fond, un rocher nu pour y asseoir son poëte, quelques pierres roulées du rocher pour y grouper ses auditeurs, voilà tout; les deux éléments de l'imagination et l'infini, le ciel et la mer, se présentent seuls à l'esprit quand on aperçoit ce tableau: l'âme se concentre sur le groupe.

## XXXIII

De quoi se compose-t-il, ce groupe? Du poëte populaire d'abord, belle tête homérique aux

traits pensifs et aux yeux rêveurs, où l'inspiration professionnelle flotte sur un visage de chanteur de rues. Il est assis sur le vieux manteau de laine brune qui s'est détaché de ses épaules; il cherche d'une main distraite des notes sur les cordes de sa guitare pour accompagner sa psalmodie; il cherche de l'œil, dans son imagination ou dans sa mémoire, les aventures ou les vers qu'il chante à ses auditeurs attentifs.

Or quels sont ses auditeurs? C'est ici encore qu'il faut admirer l'instinct naturel réfléchi ou irréfléchi du peintre. Comme il s'agit, pour ces auditeurs, d'un plaisir oisif d'imagination et de cœur, le peintre les a tous choisis dans l'âge de l'imagination ou de l'amour. La poésie lettrée ou illettrée est chose de jeunesse; une fois aux prises avec les occupations actives et sérieuses de la vie, on ne se passionne plus pour ces fables chantées qu'on nomme les poëmes : l'âge mûr n'a pas le temps, la vieillesse n'a plus le goût de ces rêveries; on songe à vivre, on pense à mourir. On laisse rêver ceux qui ne connaissent encore ni la vie ni la mort, et qui se font la mort et la vie à l'image de leurs douces ignorances.

C'est d'abord, assis sur le même banc de ro-

cher, à côté du poëte, un jeune lazzarone de seize ans, qui se destine sans doute à la même profession, qui suit son maître comme l'ombre le corps, qui paraît fier de l'approcher de plus près que les autres, qui tourne sa tête de son côté, qui semble boire des yeux les vers et les sons, et qui contemple avec une admiration étonnée les merveilleuses inspirations du poëte et du chanteur.

Au pied de l'écueil ce sont deux jeunes matelots; l'un est accoudé nonchalamment sur la base du roc, et l'autre, son manteau dans une main et son bras passé autour du cou de son compagnon, comme pour l'inviter à mieux écouter encore le récit, écoute lui-même avec une attention passionnée qui lui fait oublier tout le reste.

Tout près d'eux est une femme d'Ischia, adossée au rocher, assise sur ses talons repliés à la manière des femmes grecques, les deux bras pendants le long du corps; elle regarde en sens opposé de l'improvisateur et ne semble participer à la scène que par ses oreilles.

Une enfant de huit à dix ans, sa fille, rêve aux sons de la guitare, la tête penchée sur les genoux de sa mère. L'attention a fait tomber de sa main et rouler à terre le tambourin

entouré de grelots sur lequel elle venait de frotter du doigt la tarentelle de son île.

En face du chanteur, deux belles jeunes filles de Procida ou de Mycènes sont debout, dans l'attitude et dans l'expression de l'attention, émues jusqu'aux larmes; l'une regarde le poëte comme s'il allait lui dire le secret de sa destinée amoureuse; l'autre baisse les yeux et songe à je ne sais quoi de triste comme le récit.

Derrière elles, une autre jeune fille écoute de loin et comme furtivement; on dirait qu'elle craint d'entrer dans le cercle magique, mais qu'elle est fascinée comme la colombe par le serpent.

Plus bas on aperçoit un groupe de pêcheurs qui descendent vers la plage, leurs rames en faisceau sur leurs épaules. Ceux-là n'ont pas le temps de s'amuser aux chimères, mais on voit qu'ils les regrettent, et qu'ils saisissent en passant quelques refrains de l'instrument ou quelques vers connus du récitatif.

Enfin, derrière le rocher où s'assied le chanteur, une jeune mère, assise à distance, presse son nourrisson amoureusement entre sa joue et sa mamelle, comme pour l'empêcher de troubler le silence de l'auditoire en l'endormant.

## XXXIV

Voilà tout le tableau, et cependant que de choses ne dit-il pas par les yeux à l'âme! Quelle sérénité, quelle paix, quel apaisement des soucis de la vie, quelles images de félicité, d'amour, d'ivresse rêveuse, ne fait-il pas monter des sens à l'esprit! On nage dans la tiède lumière d'un éther méridional, on glisse sur le cristal azuré de cette mer presque toujours aplanie, on boit par tous les pores la brise embaumée, on regarde ce ciel du soir qui n'est que l'avenue voilée des mondes imaginaires où s'abîme l'espérance; on s'assied, on se groupe, on écoute, on s'étonne, on s'enchante aux chants de ce poëte avec ces jeunes hommes et ces jeunes femmes, doucement ivres de poésie et de musique, ces fleurs du climat où l'*oranger fleurit;* on s'oublie, on oublie le monde, le jour qui baisse, l'heure qui glisse, les soucis qui poignent, les peines qui attendent. Le peintre vous donne ce qu'il y a de meilleur à un certain âge de la vie sur la terre: une heure d'oubli!...

Aussi ce tableau, véritable révélation d'une poésie du pinceau inconnue au monde, fit-il

sur les spectateurs l'impression que des livres tels que *Paul et Virginie* ou *Atala* auraient pu faire sur les imaginations. Chaque tableau de Léopold Robert est un livre en effet, un poëme, un roman, une philosophie, une idylle de Théocrite, une églogue de Virgile, un chant du Tasse, un sonnet mélodieux de Pétrarque. Il n'y a autant de littérature dans aucun tableau. Son pinceau est une plume ; il parle, il chante autant qu'il dessine; sa couleur a du son, sa toile est lyrique ; il parle trois langues en une : on l'entend peindre, on le sent décrire, on le voit penser. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

## XXXV

L'enthousiasme qu'éprouvèrent l'Italie et la France à cette première grande page du génie de Léopold Robert lui donna l'élan et la confiance de son talent. Les artistes ont bien le pressentiment de leur force, mais ils n'en ont la foi qu'après qu'ils se sont vus dans le miroir ému de leur siècle. En 1822, en 1824, en 1826, il peignit les *Pèlerins se reposant dans la campagne de Rome, un Brigand en prières avec sa femme, la Mort d'un brigand*, *la Mère*

*pleurant sur le corps de sa jeune fille exposée, les Chevriers des Abruzzes pansant une chèvre blessée*, tous tableaux empreints de la même sensibilité communicative, tableaux qui rayonnent, tableaux qui parlent, tableaux qui prient, tableaux qui chantent, tableaux qui pleurent. On se les disputait dans toute l'Europe pittoresque. Les expositions de Rome, de Paris, de Londres, d'Amsterdam, retentissaient de son nom. Il remboursait ses protecteurs de Neuchâtel; il soutenait son humble famille de la Chaux-de-Fonds; il appelait à Rome, auprès de lui, son jeune frère Aurèle Robert, devenu son élève, son émule et son graveur. Il était ou il semblait heureux, mais déjà le bonheur était devenu pour lui impossible. « Je me sens, écrivait-il à cette époque, *malade du mal de ceux qui désirent trop.* » On croirait lire un vers de Dante. On va voir ce qu'il désirait au delà de ce que le génie et la destinée lui permettaient d'atteindre. Mais ce désir même, qui n'était encore que rêve confus du cœur, qui devint plus tard passion, et enfin mort, ne faisait que de naître en lui et peut-être ne le reconnaissait-il pas encore lui-même : c'était un amour.

Cet amour voilé, superbe, tragique dès le premier moment, le fit rougir de ce premier

trouble léger, accidentel, de sa jeunesse pour la jeune fille de *Sonnino ;* Thérésina fut négligée, oubliée, dédaignée peut-être, et disparut de sa vie : c'est une ingratitude. Elle retourna dans les montagnes avec ses parents ; elle fut donnée par eux pour épouse à un de ces héroïques brigands du même métier ; elle partagea ses aventures, ses expatriations, ses captivités dans les États romains, dans le royaume de Naples, et elle mourut, jeune encore, à la suite du bandit, laissant la tête de son mari clouée, dans une niche de fer, sur un poteau de la route de Terracine, et son enfant orphelin sur la paille d'une cour de prison.

## XXXVI

Cet amour pour une femme d'un rang supérieur, vers laquelle la morale comme l'honneur lui interdisait d'élever sa pensée, n'était encore dans l'âme de Léopold Robert qu'une respectueuse admiration et une modeste familiarité. Les commencements de cette passion ressemblèrent exactement à l'irréprochable culte de Michel-Ange pour la belle et vertueuse *Vittoria Colonna*, la poétique et fidèle épouse du grand-duc de *Pescaire*. Ce culte se

manifesta jusqu'au dernier jour du sublime artiste par un redoublement d'œuvres incomparables et par ces poésies platoniques où la plume de Michel-Ange égale son pinceau en célébrant son amour.

Cet amour de Robert ressemble davantage encore à la familiarité périlleuse du *Tasse* avec la princesse Éléonore d'Este, sœur du duc de Ferrare. Le poëte glissa, sans s'en apercevoir, de l'admiration et de la reconnaissance dans la passion; il n'y perdit pas la vie comme Léopold Robert, mais il y perdit sa fortune, sa liberté et sa raison.

Enfin cet amour ressembla aussi à l'attachement intime et mutuel du peintre Fabre de Montpellier et de la belle comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts, prétendant à la couronne d'Angleterre, et peut-être cet exemple d'un amour récompensé et d'un mariage secret entre un artiste et une reine découronnée ne fut-il pas sans une funeste influence et sans une fatale analogie sur l'imagination de Léopold Robert.

Le hasard nous a fait connaître personnellement quelques-uns des principaux personnages et quelques-unes des circonstances de ce drame intérieur, si intimement mêlé à la vie,

aux œuvres, au génie, à la mort du jeune Robert, ce Werther des peintres. Nous allons retrouver son amour d'abord naissant, puis couvé, puis développé, dans ses œuvres. Jamais l'homme ne fut plus inséparable de l'artiste que dans ce *Tasse* de l'Helvétie transporté dans une cour exilée à Rome. Ce sont les rêves de son cœur qu'il rend visibles sur sa palette pour les transporter sur la toile; les trois phases de son amour y sont écrites en trois tableaux immortels : la première ivresse d'un sentiment qui vient d'éclore dans *la Madonna dell' Arco*, la félicité suprême dans *les Moissonneurs*, la désillusion et le pressentiment de mort dans *les Pecheurs de l'Adriatique*. Ces trois tableaux sous les yeux ou dans la mémoire, suivez un moment son pinceau; ce pinceau, c'est la vie.

LAMARTINE.

(*La suite au mois de janvier.*

Paris.— Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.







